

S. J. Bosco

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

II

**LE JEUNE PRÊTRE
(1844 - 1852)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

Numéro 30-31

Juillet 1993

CAHIERS SALÉSIENS

RECHERCHES ET DOCUMENTS POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DES SALÉSIENS DE DON BOSCO
DANS LES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

**Etudes préalables à une biographie
de saint Jean Bosco**

II

**LE JEUNE PRÊTRE
(1844 - 1852)**

14, RUE ROGER-RADISSON
69322 LYON CEDEX

C A H I E R S S A L E S I E N S

R e c h e r c h e s e t d o c u m e n t s p o u r
s e r v i r à l ' h i s t o i r e d e s s a l é -
s i e n s d e d o n B o s c o d a n s l e s
p a y s d e l a n g u e f r a n ç a i s e

Numéro 30-31

juillet 1993

S o m m a i r e

Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco

F. DESRAMAUT : Le jeune prêtre (1844-1852)

1. L'aumônier de Santa Filomena. - 2. Etre maître
chez soi. - 3. Le temps des ruptures (1848-1849). - 4.
La consolidation de l'oratoire S. François de Sales.

Responsable de la publication : Francis Desramaut, Lyon

Administration : Secrétariat provincial Don Bosco, 14,
rue Roger-Radisson, 69322 Lyon Cedex 05. - C.C.P.
Oeuvres et Missions de don Bosco, Lyon 126.85 L.

ETUDES PREALABLES A UNE BIOGRAPHIE DE SAINT JEAN BOSCO

- I. L'enfance et la formation (1815-1844). En préparation.
- II. Le jeune prêtre (1844-1852). Paru en 1993.
- III. L'apôtre du Valdocco (1853-1858). Paru en 1992.
- IV. Le fondateur religieux (1859-1866). Paru en 1992.
- V. La pleine maturité (1867-1874). Paru en 1991.
- VI. Par-delà les frontières (1874-1878). Paru en 1990.
- VII. La grande expansion (1878-1883). Paru en 1989.
- VIII. La vieillesse (1884-1888). Paru en 1988.
- IX. Chronologie détaillée, bibliographie et index divers.
En préparation.

I n t r o d u c t i o n

Un homme entreprenant

Entre 1844, quand il allait avoir vingt-neuf ans, et 1852, quand il en eut trente-sept, don Bosco a cherché et trouvé sa voie. A la veille de la prise en charge de son premier poste, un rêve prémonitoire l'avait éclairé, nous a-t-il appris lui-même. Soit ! Mais le chemin qu'il tenait à suivre était le sien. Il portait en lui un projet formé, "prémédité", "dont il ne pouvait ni ne voulait absolument pas s'affranchir". Au fond de l'âme, il savait où il prétendait aboutir, il avait son plan¹. Un esprit de constructeur indépendant l'empêchait d'oeuvrer simplement soumis à autrui.

Excellent troisième aumônier du Refuge (1844-1846), il donnait aussitôt de l'importance à une activité secondaire auprès des jeunes garçons de Turin. Et il conquérait sa liberté, fût-ce au prix de la pauvreté. Le premier aumônier avait la sagesse de lui laisser progressivement son autonomie dans une oeuvre de jeunesse que les trois chapelains avaient d'abord assumée collectivement. Don Bosco pouvait appliquer à son gré une méthode pédagogique inspirée par l'amour de ses ouailles et le souci dominant de leur salut éternel. En vain le clergé de la ville, mû du reste par d'excellentes intentions, tentait de l'assujettir par l'a-

grégation de son oratoire aux oeuvres similaires. Il résistait avec détermination, quitte à perdre la plupart de ses collaborateurs ecclésiastiques. Des adolescents fascinés par lui, qu'il s'obstinait à former, y suppléeraient. Et, en 1852, quand son archevêque l'élisait directeur de trois oratoires turinois, il parvenait à ses fins. Il achevait d'affermir dans la peine l'oeuvre primitive plutôt misérable du quartier du Valdocco. La récolte de l'argent indispensable lui avait imposé beaucoup d'ingéniosité. Mais il réussissait. A la maison rustique des origines, d'abord louée, puis achetée, qui avait fait pitié à sa mère, don Bosco accolait désormais une petite église et presque (car, à peine bâti, il s'écroulait) un foyer pour les garçons artisans ou studenti qu'il s'était mis à recueillir dans ce qu'il appelait la "maison annexe" de l'oratoire S. François de Sales.

Simultanément, depuis 1844, il avait offert ses ressources intellectuelles au service de la jeunesse et du peuple chrétien par la publication d'opuscules de piété et de petits livres d'histoire sainte et d'histoire ecclésiastique. Ces écrits n'avaient rien d'original : leur auteur compilait ouvertement des textes secondaires alors connus. Mais un sens aigu de la jeunesse lui permettait de composer à partir de ses modèles des livres clairs, concrets et souvent chaleureux, qui ont rendu mille services et dont quelques-uns étaient promis à une carrière centenaire. Le Giovane provveduto vit le jour en 1847.

L'esprit souvent traditionnaliste du Convitto imbibait les livres de don Bosco. En 1850, il lui inspirait de violents et parfois injustes accents contre les novateurs religieux, vaudois et autres. En effet, le don Bosco des débuts du Risorgimento de l'Italie ne partageait pas les idées libérales héritées des Lumières du dix-huitième

siècle, qui triomphaient dans ce mouvement culturel et politique. "Qu'est-ce que l'Aufklärung ?", avait demandé une revue berlinoise quand ce siècle déclinait. La brève réponse d'Emmanuel Kant est restée célèbre. L'Aufklärung, disait-il, est un processus à travers lequel l'homme devient majeur. Cette sortie de la minorité, à la fois spirituelle et historique, individuelle et collective, implique un usage volontaire et courageux de la raison, un renoncement aux douceurs de l'irresponsabilité, mais aussi une revendication politique et morale de liberté². En 1848, sans être pour autant à la merci de la philosophie des Lumières, le saint et savant prêtre Antonio Rosmini usait avec courage de sa raison pour inciser "les cinq plaies de la sainte Eglise". Don Bosco l'admirait et, deux ans après, recourait à lui (pour des motifs d'ailleurs nullement métaphysiques). Mais, dans la ligne de Joseph de Maistre et des Aa turinois, il évitait de critiquer les données reçues par son milieu, non seulement dans la rédaction, comme il se devait pour des ouvrages scolaires ou populaires, mais dans la conception même de ses livres. Les traditions religieuses chrétiennes, ses seules maîtresses en histoire, l'enserraient dans des mailles indéchirables. En politique, après le Statuto piémontais de 1848, il garda la nostalgie du régime paternaliste antérieur. Sa théologie le poussait à chercher toute vérité, y compris en histoire et en philosophie, à la fois dans la Bible - pour l'interprétation de laquelle il confondait malheureusement, comme la plupart de ses contemporains, narrativité et historicité - et dans la pensée de l'Eglise du pape de Rome, personne de qui, estimait-il, découle comme d'un unique canal la grâce multiforme du Christ médiateur. Pour qui se sépare du pape, il n'y a plus ni vérité, ni salut, ni sainteté. La Storia ecclesiastica de 1845, la Storia sacra de 1847 et les Avvisi ai cattolici de 1850 ont été bâtis sur ces principes.

La religion enseignée par le jeune prêtre du Valdocco aux garçons de l'oratoire S. François de Sales était nécessairement marquée par cette sorte de traditionnalisme, à certains égards minorisant. Don Bosco ne cultivait certes pas l'autonomie intellectuelle. Le "libre examen" des réformés lui faisait même horreur, il n'y voyait qu'orgueil institutionnalisé. Il façonnait donc des catholiques obéissants et vertueux à l'image de son ancien camarade Luigi Comollo, dont il publia la biographie en 1844 ; dévots envers le souverain pontife romain, à qui, parce que "vicaire de Jésus Christ", ses garçons écrivaient par sa plume leur entière soumission en 1849 et 1850 ; fidèles aux sacrements de pénitence et d'eucharistie, chaudement recommandés par le Giovane provveduto et le Plan de règlement de l'oratoire S. François de Sales ; accoutumés à vivre dans la foi chrétienne par des pratiques si possible quotidiennes ; et surtout, surtout, persuadés, s'ils ne péchaient pas, de parcourir en sécurité le chemin du salut éternel, à la différence des vaudois hérétiques qu'ils côtoyaient et qui, eux, étaient promis par les Avvisi ai cattolici à une perdition sans espoir. Cette formation avait des limites. Mais don Bosco rendait par elle à des garçons moralement abandonnés un service qui, tout imparfait qu'il paraisse aux yeux d'une postérité probablement mieux éclairée, était cependant immense pour leur avenir personnel.

Au cours de ses premières années sacerdotales, don Bosco s'est enraciné dans un pauvre quartier de Turin. Il y a catéchisé des enfants et des adolescents. En même temps, il leur a appris, si nécessaire, à lire, à écrire, à compter - à l'aide du "système métrique décimal", grande nouveauté pour eux - et aussi à chanter. Un climat joyeux créé par le jeu, la musique, les histoires et le théâtre lui importait. Il traitait ses jeunes élèves en amis, qui, bien que

bruyants et souvent plus ou moins disciplinés, méritaient son affection. Les garçons la lui rendaient : ils l'aimaient et l'admiraient. Saint François de Sales n'était-il pas son modèle ? Les belles qualités éducatives de don Bosco, quoique teintées par une idéologie peu "moderne", commençaient de se manifester dans sa ville de Turin.

Francis Desramaut

Lyon, le 10 mai 1993

N o t e s

1. En effet, la proposition souvent répétée par ses commentateurs : "Ma la Vergine Maria, ci narrava più tardi D. Bosco, mi aveva indicato in visione il campo nel quale io dovevo lavorare. Possedeva adunque il disegno di un piano, premeditato, completo, dal quale non poteva e non voleva assolutamente staccarmi ..." (MB III, 247/11-15), résultait de l'adaptation d'une phrase où don Bosco s'attribuait à lui-même ce piano : "Dalla parte mia mi pare che sarei stato obbedientissimo a chiunque e troppo volentieri ; ma io aveva un piano fatto e premeditato, piano da cui non poteva e non voleva assolutamente staccarmi". (Conversation du 1er janvier 1876, dans G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 3, p. 46-56.) On peut lire l'évolution de ce logion jusqu'aux Memorie biografiche dans mon article : "Autour de six logia attribués à don Bosco dans les Memorie Biografiche", RSS X (1991), p. 31-37.

2. Berlinische Monatschrift, décembre 1784, vol. IV, p. 481-494. Traduction française : "Réponse à la question : Qu'est-ce que les Lumières ?", dans E. KANT, Oeuvres philosophiques, II, coll. Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1985, p. 209-217.

ABREVIATIONS COURANTES

AAS	<u>Acta Apostolicae Sedis</u> , Rome.
ACS	Archives centrales salésiennes, Rome.
<u>Armonia</u>	<u>L'Armonia</u> , périodique, Turin, 1849-1863. En principe, les articles concernant don Bosco ont été reproduits en OE XXXVIII.
<u>Bollettino salesiano</u>	<u>Bollettino salesiano</u> , Turin, 1877 et sv.
DHGE	<u>Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques</u> , fondé par A. Baudrillart, A. Vogt et U. Rouziès, Paris, Letouzey, 1912 et sv.
<u>Documenti</u>	G. B. LEMOYNE, Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana, 45 registres en ACS 110.
DThC	<u>Dictionnaire de Théologie Catholique</u> , Commencé sous la direction de A. Vacant et E. Mangenot, Paris, Letouzey, 1909-1972.
<u>Epistolario</u> Motto	Giovanni BOSCO, <u>Epistolario</u> . Introduzione, testi critici e note a cura di Francesco Motto, Rome, LAS, 1991 et sv.
FdB	Fondo don Bosco, selon le classement du répertoire : <u>Archivio Salesiano Centrale. Fondo Don Bosco. Microschedatura e descrizione</u> , par les soins d'A. Torras, Rome, 1980.
MB	G. B. LEMOYNE, A. AMADEI, E. CERIA, <u>Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco</u> , S. Benigno et Turin, 1898-1948.
MO	<u>Memorie dell'Oratorio</u> , par G. Bosco. Ed. E. Ceria, Turin, SEI, 1946.
OE	G. BOSCO, <u>Opere edite</u> , Rome, LAS, 1976-1987, 38 vol.
RSS	<u>Ricerche Storiche Salesiane</u> , Rome, LAS, depuis 1982.

C h a p i t r e I

L'AUMONIER DE SANTA FILOMENA

Le premier poste de don Bosco

Au sortir du Convitto ecclesiastico, don Bosco fut élu directeur spirituel (aumônier) de l'une des oeuvres de la marquise de Barolo. Il ne semble pas avoir désiré ce poste. Don Cafasso, le trouvant indécis, l'avait choisi pour lui. Ses Memorie dell'Oratorio nous le font comprendre par une mise en scène dialoguée à interpréter comme toutes ses parallèles. Vers la fin de l'année scolaire 1843-1844, Cafasso l'aurait appelé et lui aurait dit :

"Maintenant que vous avez terminé vos études, il est temps d'aller travailler. De nos jours la moisson est très abondante. A quoi vous sentez-vous spécialement incliné ? - A ce qu'il vous plaira de m'indiquer. - Il y a trois emplois : vicaire à Buttigliera d'Asti, répétiteur de morale ici au Convitto et directeur d'un petit hôpital près du Refuge. Que choisissiez-vous ? - Celui que vous jugerez bon. - Vous ne vous sentez pas de propension pour une chose ou pour une autre ? - Ma propension est de m'occuper de la jeunesse. Mais faites de moi ce que vous voulez : je reconnais la volonté de Dieu dans votre conseil. - A cet instant qu'est-ce que vous ressentez dans le coeur, qu'est-ce qui vous tourne dans l'esprit ? - En ce moment il me semble me trouver parmi une multitude de jeunes qui m'appellent à leur aide. - Allez donc prendre quelques semaines de vacances. Au retour je vous dirai votre destination.

"Après ces vacances don Cafasso laissa passer quelque temps sans me rien dire ; et moi je ne lui demandais rien. - Pourquoi ne me demandez-vous pas votre destination ? me dit-il un jour. - Parce que je veux reconnaître la volonté de Dieu dans votre décision et n'y rien mettre du mien. - Faites votre paquet et allez avec le théologien Borrelli. Là vous serez directeur du petit hôpital de Santa Filomena ; vous travaillerez aussi dans l'œuvre du Refuge".

En octobre 1844, don Bosco s'en fut donc via Cottolengo, dans le quartier du Valdocco et en bordure de ville, partager le logement du théologien Giovanni Borel (qu'il dénommait Borrelli), aumônier principal du Refuge, près duquel devait s'ouvrir un hôpital pour enfants dédié à sainte Philomène. Il entra ainsi dans l'une des œuvres d'assistance sociale les plus importantes du Turin d'alors. Au reste, elle ne lui était pas inconnue, car, pendant ses trois années de Convitto, don Borel l'avait à plusieurs reprises invité à participer aux offices, à confesser et à prêcher au Refuge².

Les œuvres sociales des Barolo

Don Bosco fut certainement aussitôt présenté à la marquise Giulia de Barolo, véritable directrice du centre.

Giulia Falletti de Barolo était une riche aristocrate turinoise de cinquante-neuf ans, entièrement adonnée aux œuvres sociales fondées dans la ville depuis une vingtaine d'années par son mari et par elle-même³. Française de naissance, noble de famille, Julie-Victurnienne-Françoise Colbert, née à Maulévrier, aujourd'hui en Maine-et-Loire, le 27 juin 1785, avait vécu une jeunesse douloureuse : perte de sa mère à l'âge de sept ans, morts tragiques de personnes proches pendant la Terreur, exil de sa famille (son père, un frère, une soeur et elle-même) en Hollande et en Allemagne, avec les privations et les angoisses inhérentes à

pareille situation.

La famille Colbert étant revenue en France en 1800, Julie s'était mariée en 1807 avec le turinois Tancredi Falletti, marquis de Barolo. Sans enfants, les époux Falletti s'étaient mis à partir de 1814 à la disposition de leurs concitoyens de Turin. Le marquis Tancredi (1782-1838)⁴ fut syndic de sa ville entre 1825 et 1827. En 1825 il installa dans son hôtel même, via della Consolata, un "asile" pour les petits enfants, le premier en Piémont. Aussitôt florissant, cet asile accueillera en 1869 quelque deux cent cinquante bambins⁵. Julie, désormais Giulia (ou Giulietta) de Barolo, ne le cédait en rien à son mari, au contraire. Frappée par la détresse des détenues de la ville, elle entreprenait dès 1818 une action réformatrice des prisons de femmes dites Senatorie (dans les souterrains du Sénat), del Correzionale (près de l'église des Saints Martyrs) et delle Torri (dans les tours auprès de Porta Palazzo). Elle-même s'occupait du règlement d'un nouveau centre carcéral dit delle Forzate, qui fut ouvert en 1821. La marquise n'abandonnera plus cette malheureuse population, dont le relèvement l'inquiétait. L'oeuvre du Refuge, qui vit arriver don Bosco à l'automne de 1844, naquit ainsi.

Le Refuge

Le 23 septembre 1822, la marquise proposa au secrétaire du ministère de l'Intérieur, le comte Roget de Cholex, l'établissement d'un "refuge" pour les femmes perdues (traviate), mais repenties. On y accueillerait, au terme de leur peine, les détenues de la prison delle Forzate⁶. Le ministère lut le projet avec faveur, le roi promit de concourir aux dépenses⁷. Après que l'oeuvre eût été officiellement approuvée (7 mars 1823) sous le titre de Casa di ricovero per donne colpevoli (Maison d'accueil pour femmes coupables),

le site et l'immeuble choisis pour elle par la marquise dans le quartier de Borgo Dora furent acquis par l'Etat (4 avril 1823). C'était, dans la région du Valdocco, le premier des trois grands centres de charité qui illustreraient la ville de Turin. Il précédait la Piccola Casa de la Divine Providence du chanoine Cottolengo (fondée ailleurs en 1827 et transférée là en 1831) et l'oratoire S. François de Sales de notre don Bosco (1846). Les époux Barolo pourvoyaient de leurs deniers à l'adaptation et à l'aménagement des locaux.

Les onze articles du règlement - approuvés eux aussi le 7 mars 1823 par le gouvernement - dessinaient le profil d'une oeuvre originale, qui n'était ni un mouvement d'aide aux prostituées⁸, ni une sorte de maison de correction. Ils nous instruisent sur les pensionnaires, l'encadrement et le mode de vie de cette casa di ricovero. Le premier article établissait que seraient reçues dans la maison les "seules femmes ou filles juridiquement ou économiquement (sic) punies ou reconnues coupables, mais repentantes, qui, désirant volontairement s'adonner à un travail stable, présenteraient des signes non équivoques de repentir" (art. 1). Il fallait prévenir les rechutes : l'observance du statut devrait être rigoureuse, sous peine d'expulsion et, au besoin, de remise à la justice (art. 2). Les communications avec les étrangers, parents compris, ne seraient autorisées qu'en présence d'une personne désignée à cet effet par la supérieure de la maison (art. 3). Les permissions de sortie ne seraient accordées aux pensionnaires que deux par deux et toujours accompagnées par une femme désignée de la même manière ; aliments et boissons leur seraient interdits à ces occasions (art. 4). Les pensionnaires "vaqueraient aux travaux que la supérieure leur confierait aux heures déterminées et en fonction de leurs capacités" (art. 5). Le degré d'amendement qui leur permettrait de sortir pour se marier, se mettre au

service d'une famille ou exercer librement un métier, serait laissé à l'appréciation de la supérieure (art. 6). Les tâches seraient proportionnées aux forces et aux capacités de chacune (art. 7). Elles seraient rétribuées : les deux tiers des gains reviendraient à l'établissement pour la subsistance et le vestiaire des pensionnaires, le dernier tiers serait versé aux pécules qu'elles recevraient à la sortie (art. 8). Une vice-supérieure aiderait la supérieure et la remplacerait quand il y aurait lieu dans la distribution des travaux (art. 9). L'article 10 concernait la "surintendante" du ricovero, en clair la marquise de Barolo. Il affirmait sa prééminence dans l'oeuvre : "Une femme, nommée par Sa Majesté, aura la surintendance de cette maison, choisira sa supérieure et sa vice-supérieure. Elle aura soin qu'aucune femme ou fille ne soit reçue sans les conditions ci-dessus exprimées et interposera son autorité chaque fois qu'elle le jugera nécessaire pour son fonctionnement. En cas de nécessité d'une intervention de Sa Majesté pour le bien de la maison, elle recourra à Sa Majesté par le canal du Secrétariat royal d'Etat pour les Affaires Intérieures, qui transmettra ensuite les ordres du souverain" (art. 10). Giulia de Barolo craignait les dérives et l'altération de son ricovero, le dernier article du règlement tentait de parer à ce risque. "La maison en question, disait-il, ne sera jamais ni directement, ni indirectement destinée à recevoir d'autres filles ou femmes que celles concernées par le présent règlement" (art. 11). Bien entendu, celui-ci fut aussitôt amendé de fait dans certaines de ses dispositions trop rigides. L'article 6, aux allures tyranniques, qui limitait étrangement la liberté des personnes en laissant à la discrétion de la supérieure la date de leur sortie du ricovero, ne fut pas appliqué. "La rifugiata, qui préfère ne pas rester, est libre de s'en aller, observait dans son

mémoire sur la marquise Barolo Silvio Pellico, devenu, peu après la publication de Le mie prigionie (1832), le familier puis le bibliothécaire de l'hôtel Barolo. L'admission n'est accordée qu'à celles qui le demandent. Pour y demeurer, il faut l'avoir mérité par un véritable amendement. Si l'une d'elles s'avère incorrigible et dangereuse pour les autres, elle est renvoyée ; la crainte de l'expulsion freine puissamment la malfaisance et encourage à progresser. Après un séjour de deux ou trois ans, rarement davantage, la majeure partie des ricoverate sortent pour gagner honnêtement leur vie"⁹.

La qualification de "refuge" dérivait du titre de la patronne de l'oeuvre, qui était : Maria Sanctissima, Refugium peccatorum¹⁰. Elle signifiait au public que les pensionnaires s'y "réfugiaient" et y demeuraient donc de leur gré. Elle exprimait aussi plus ou moins clairement le caractère religieux de l'établissement. Une décision gouvernementale y créa dès le 4 décembre 1824 un poste rétribué de directeur spirituel. Et, pour l'organiser, la marquise demanda et obtint le concours des Soeurs de S. Joseph de Chambéry. Prévu à l'origine pour une soixantaine de pensionnaires, le Refuge en abrita bientôt quelque cent trente, quand le Petit Refuge, dont nous allons parler, y fut accolé¹¹. Les époux Barolo élevèrent en effet en 1830 un bâtiment supplémentaire pour des fillettes de sept à quinze ans, "qui, par malice supérieure à leur âge ou pour avoir imité de mauvais exemples domestiques, avaient perdu leur innocence"¹². Le Rifugino avait sa chapelle et son propre directeur spirituel.

Le Refuge et le Petit Refuge de la via Cottolengo constituaient la façade la plus voyante de l'action des Barolo pour une meilleure éducation de la femme pauvre. Durant les années 1820, la marquise avait mis sur pied la congrégation

religieuse des Soeurs de Sainte Anne, destinée à être approuvée par Rome en 1846, c'est-à-dire durant le mandat de don Bosco. Ses constitutions disaient alors que "l'Institut des Soeurs de Sainte Anne de la Providence à Turin se consacre principalement à être (partout où telle sera la volonté de Dieu exprimée par la bouche de leurs supérieures) un instrument de la divine Providence pour assurer à la classe indigente l'éducation de ses petits enfants et celle des adolescentes des villages et des pays pauvres ; (ces Soeurs) sont aussi disposées à rendre à leur prochain tout autre service de charité conforme à leur état qui, en cas de nécessité, viendrait à leur être commandé par leurs supérieures"¹³. Un article typique de temps conservateurs des classes et privilèges acquis déterminait le niveau d'instruction à donner aux élèves : "Ce n'est pas pour cela (parce qu'elles sont religieuses) qu'elles négligeront l'éducation attentive des filles qu'elles recevront dans leur propre monastère. Elles ne pourront toutefois jamais leur enseigner les sciences et les arts qui sont propres à une éducation plus élevée. Elles ne s'emploieront de tout leur pouvoir qu'à les former à la piété et à tout ce qui peut servir à les rendre bonnes chrétiennes et bonnes mères de famille"¹⁴.

Une seule congrégation ne suffisait pas au zèle inventif de la marquise de Barolo. Le 14 septembre 1833, elle créa près du Refuge un monastère tout à fait spécial à l'intention des femmes repenties et pénitentes, qui opteraient pour une vie claustrale. Les Soeurs de sainte Marie-Madeleine, dites couramment les Maddalene, d'abord logées à l'étage supérieur du Petit Refuge, eurent ensuite leur propre maison à proximité du Refuge lui-même. Madame de Barolo essaya de trouver une formule supportable à des femmes rien moins que préparées à une vie contemplative. Ces religieuses ne vivaient que relativement séparées du monde. Leurs cons-

titutions imposaient d'abondantes prières d'adoration et de réparation. Elles devaient aussi travailler de leurs mains pour assurer leur subsistance et, pari plutôt risqué, s'occuper de l'éducation des fillettes du Rifugino. On avait toutefois la sagesse de les faire contrôler sur ce point par les Soeurs de Saint Joseph¹⁵.

L'Ospedaletto Santa Filomena

Le marquis Tancredi mourut le 4 septembre 1838. Sa femme hérita de sa fortune. Loin d'affaiblir l'activité de la marquise, ce deuil l'accrut encore. En 1841, elle créa pour les Soeurs de Sainte Anne une maison d'éducation à proximité de son hôtel (via della Consolata, n° 20). Il s'agissait cette fois, non plus de pauvresses, mais de fillettes de condition moyenne qui, en majorité, payaient pension¹⁶. Et, en 1843, elle décida la construction, auprès du Refuge et des Maddalene, du petit hôpital pour fillettes infirmes, dont la direction spirituelle allait être remise à don Bosco.

Vingt-cinq ans plus tard, Pietro Baricco expliquera que l'Ospedaletto di S. Filomena, sis via Cottolengo, n° 24, avait été érigé en 1843 pour les "filles pauvres de 4 à 14 ans, de préférence rachitiques", que "les lits étaient au nombre de 56" et qu'on initiait les enfants convalescents à la lecture et à l'écriture. Ce petit hôpital n'était pas né brusquement en 1843. Giulia, qui avait vécu à Paris, connaissait l'hôpital des Enfants Malades, créé dans cette ville en 1802, rue de Sèvres, par le conseil général des hospices. En 1837, il disposait d'environ cinq cents lits. Or Turin était dépourvue d'une institution semblable. De ce fait, en milieu populaire, les enfants infirmes devaient subsister en famille dans d'étroits logements, abandonnés à eux-mêmes par des parents obligés de travailler le plus souvent sur place.

Du vivant de son mari, Giulia avait envisagé de créer à leur intention un hôpital à Moncalieri, quelques kilomètres au sud de Turin. La maison était déjà achetée¹⁷. Puis, après la mort de Tancredi, madame de Barolo changea d'avis. En 1839, elle opta pour le Borgo Dora, c'est-à-dire, une fois de plus, pour le site du Rifugio. Les oeuvres s'épauleraient l'une l'autre. Le 14 mars 1842, elle expliquait (en français) au marquis Cesare Alfieri les raisons de son projet et son désir de le voir au plus tôt réalisé :

"... On me dira, peut-être, qu'il y a tant d'hôpitaux à Turin qu'un nouvel hôpital n'est pas nécessaire, mais : 1) cet hôpital est un "sfogo" (exutoire, défoulement), pour utiliser le repentir des personnes réfugiées, ainsi que je me sers du repentir des Madeleines pour l'éducation des petites filles "traviate" ; 2) il n'existe pas d'hôpital de ce genre à Turin. Le malheur des familles qui ont un enfant estropié et le malheur de ces enfants au milieu des misères de leurs parents est quelque chose qui m'a toujours affligée. Car j'ai su qu'un malheureux savetier, importuné des cris continuels de sa petite fille qui duraient jour et nuit, dans un moment de fureur et de folie a jeté son enfant par la fenêtre. Ces pauvres petits infirmes empêchent leurs parents de travailler, par conséquent de subvenir à leur nourriture et à celle des autres enfants, etc. On prendrait les enfants avant l'âge de cinq ans, on les garderait jusqu'à la meilleure santé rendue à leurs corps et que l'éducation qu'on peut leur donner les rendît plutôt une ressource qu'une charge à leur famille. Les besoins dans ce genre seraient grands, je ne puis faire que bien peu, mais ce peu je désirerais le faire (souligné dans le texte) le plus tôt possible, car ma mauvaise santé m'avertit qu'il faut mettre peu de temps entre concevoir une bonne pensée et l'exécuter ...¹⁸

Elle fit présenter par Alfieri au gouvernement un projet d'acquisition par elle-même d'une parcelle du terrain du Refuge (bien de l'Etat, comme nous savons), afin d'y élever librement son ospedaletto. Les Soeurs de Saint Joseph, déjà responsables de l'administration du Refuge, ajouteraient à leur rollet l'oeuvre nouvelle. Elles seraient aidées par les "oblates de sainte Marie-Madeleine", sorte de tiers-

ordre imaginé par la marquise et constitué de repenties désirant mener une existence pieuse, mais soit trop âgées (plus de trente ans), soit insuffisamment sûres pour faire partie de la congrégation des Maddalene¹⁹. Les autorisations nécessaires furent obtenues en 1843, et l'hôpital commença d'être construit.

La marquise mit son ospedaletto sous le patronage de sainte Philomène. Cette particularité l'associe à deux de ses contemporains français. En 1835 Pauline Jaricot obtint de Grégoire XVI une messe, un office et une fête liturgique (le 11 août) en l'honneur de cette sainte ; et, en 1837, le curé d'Ars lui dédia un autel de son église et en fit la protectrice de ses oeuvres pastorales. Quant à madame de Barolo, s'étant trouvée elle-même à Naples en 1833 pour des raisons de santé, elle avait visité à Mugnano le sanctuaire où l'on vénérât les reliques attribuées, sous le nom de Philomène, à une sainte jeune fille, reliques qui, retrouvées quelques années plus tôt dans les catacombes romaines de sainte Priscille, y avaient été transportées et y faisaient l'objet d'un culte particulier²⁰. Elle avait prié la sainte, en avait éprouvé un grand réconfort et avait emporté de ce pèlerinage un souvenir ineffaçable. Quand elle donnait à l'ospedaletto le titre de sainte Philomène, madame de Barolo disait sa confiance en l'intercession de cette sainte.

Initialement, l'hôpital n'avait pas été réservé aux fillettes. La décision d'en exclure les petits garçons provenait peut-être de la campagne menée alors dans les milieux conservateurs contre les asiles, où les sexes étaient mêlés. D'après un règlement qui, bien que postérieur, répétait vraisemblablement les instructions de la marquise alors défunte²¹, l'institution était destinée aux fillettes pauvres de trois à douze ans, de préférence rachitiques, mais non atteintes de maladies contagieuses ou de certaines autres

spécifiées : l'épilepsie, la teigne, la scrofule et le cancer, et les conservait jusqu'à leur complète guérison, non toutefois après dix-huit ans. Les enfants devaient appartenir à la religion catholique. Les religieuses de l'établissement assuraient aux fillettes une instruction élémentaire. Sur les indications du médecin, ces enfants recevaient une éducation physique appropriée à leurs cas.

L'esprit des oeuvres Barolo

Si précieux qu'ils soient, ces règlements du Rifugio et du petit hôpital Santa Filomena nous renseignent mal sur l'esprit que la marquise Giulia désirait infuser à ses oeuvres. Elle leur apportait, avec son argent et son intelligence, un coeur moins connu et moins admiré, mais peut-être aussi large que celui du premier aumônier de Santa Filomena. Elle aussi croyait à la vertu de l'affection, de la ragionevolezza (capacité d'expliquer, de dialoguer ...), de l'amitié et du don de soi dans la réussite d'une éducation. Qui l'imagine pimbêche hautaine et se plaisant à mener au gré de ses caprices un troupeau de femmes craintives se trompe. Sa conduite avec les détenues ressemblait à celle que le songe de neuf ans avait conseillée à Giovanni Bosco. Pour élever quelqu'un moralement, il ne faut pas le brusquer, mais gagner son coeur et s'en faire aimer. Elle a écrit (en français) dans ses souvenirs de visiteuse de prisons :

"Je connais des prisons où des réglemens sévères sont établis, où ils sont sévèrement exécutés ; mais on ne fait qu'ajouter un autre tourment à celui de la privation de la liberté ... L'ordre est extérieur, le tumulte est dans les âmes, dans les esprits, dans les coeurs. Forcer à l'ordre un être dépravé, dégradé par le vice, habitué à toutes les émotions qu'il cause, c'est lui infliger la plus rude punition. Mais faire aimer l'ordre à cet être dépravé, lui en faire concevoir la nécessité, la douceur, c'est l'avoir converti. Que ce soit donc toujours par charité que l'on agisse,

avec charité que l'on parle, que l'on conseille, que l'on punisse et récompense, que la charité amollisse des coeurs endurcis ... Il faut d'abord les toucher et ne chercher qu'après à les convaincre.

"Une prisonnière est rejetée de la société, punie par la justice, trahie par ses complices et souvent haïe par ses compagnes d'infortune. Il faut donc venir à elle comme une amie. Elle est touchée qu'un être qui aime la vertu daigne aussi l'aimer. Il faut la mettre souvent en présence de ce Père si tendre qui la suit en tout lieu, tandis que tout ce dont elle croyait être aimée l'a abandonnée ... Il faut commencer par les émouvoir, les attendrir, se faire aimer d'elles en leur prouvant qu'on les aime. - C'est de cette façon que j'ai obtenu leur confiance. Je sais à présent comment j'ai fait ; mais je ne savais alors comment je devais faire. Mon coeur m'aidait. Je pleurais, je souffrais avec elles. Il m'est arrivé quelquefois de ne pas déjeuner pour avoir faim et partager avec plaisir leur nourriture. Elles s'assemblaient alors autour de moi, me regardaient manger un morceau de pain noir, et me disaient que leur pain leur semblait meilleur. Jamais je ne payais ce pain, c'était à qui me l'offrirait ; et cependant je suis sûre que quelques-unes d'entr'elles en éprouvaient une privation physique ; mais leur âme se nourrissait, un sentiment de reconnaissance et d'amour y pénétrait ..." ²²

Mon système, écrira un jour don Bosco, "s'appuie tout entier sur la raison, la religion et l'affection" ²³. Reconnaissons que la distance entre sa méthode d'éducation et celle de la marquise, née Julie Colbert, était bien faible ²⁴.

Don Bosco au Refuge

En octobre 1844, le petit hôpital Santa Filomena ne fonctionnait pas encore. Don Bosco rejoignit, dans le bâtiment principal de l'oeuvre Barolo, les deux directeurs spirituels en exercice : don Sebastiano Pacchiotti et don Giovanni Borel.

Le deuxième aumônier, Sebastiano Pacchiotti (1806-1884) est resté dans l'ombre. Giovanni Borel (1801-1873), personnalité turinoise, que don Bosco connaissait alors depuis quelque cinq années, ressort beaucoup plus dans notre docu-

mentation. En 1844, don Borel avait quarante-trois ans. Dès son ordination sacerdotale, en 1824, il était entré dans le clergé de la cour ; en 1831, il avait même été promu chapelain royal. Toutefois ce prêtre n'avait pas le goût du beau monde et des emplois honorifiques. En 1838, don Borel fut nommé directeur spirituel de l'école S. François de Paule ; et, en cette année 1844, il venait d'entrer au même titre au Refuge de la marquise de Barolo²⁵. Don Bosco l'avait vu pour la première fois en 1839 au séminaire de Chieri et au cours de sa deuxième année de théologie, en une période où il faisait fonction de sacristain. Il racontera :

"Ce fut cette année-là que j'eus la bonne fortune de connaître l'un des plus zélés ministres du sanctuaire, qui était venu prêcher les exercices spirituels au séminaire. Il apparut dans la sacristie le visage souriant, la plaisanterie aux lèvres, mais toujours porteur de bonnes pensées. Quand je l'observai dans la préparation et l'action de grâce de sa messe, dans son maintien et sa ferveur au cours de la célébration, je compris aussitôt que j'avais affaire à un digne prêtre : c'était en effet le théologien Gioanni Borel de Turin. Puis quand il commença sa prédication et que l'on admira son ton populaire, la vivacité, la clarté et la charité brûlante de toutes ses paroles, on se mit à répéter que c'était un saint"²⁶.

Don Borel était en effet un prêtre d'un dévouement extrême et un prédicateur populaire très apprécié, le meilleur du genre dans le Piémont d'alors, paraît-il. "On peut dire de lui sans crainte d'errer que c'était un valeureux soldat de la sainte Eglise, expliquait un anonyme au lendemain de sa mort. Il courait de tous côtés pour gagner des âmes ; jamais il ne refusait une oeuvre du saint ministère, à condition d'en avoir le temps ; et, pour avoir ce temps, il faisait, par les plus longues veilles, de la nuit le jour. Jamais de vacances : il disait que, dans la vie des saints, il ne trouvait pas le chapitre des Vacances. En guise de récréation après le déjeuner, il se mettait aussitôt à écrire suppliques sur suppliques, ou bien il sortait visiter les ma-

lades ou porter des aumônes ou encore, avec d'autres prêtres, chercher à se rendre utile par des missions, des exercices spirituels et des dialogues ; et là, au dire de son grand ami don Cafasso, il était peut-être le meilleur de tous par sa facilité de s'exprimer en piémontais, par sa clarté dans l'explication de n'importe quelle difficulté et par ses comparaisons particulièrement appropriées, surtout s'il avait affaire à la jeunesse, qui était ses délices. Il s'escrimait tellement à se faire comprendre qu'il pratiquait la formule de l'oratorien Prever : Le monde est fou, il faut donc lui prêcher comme un fou ..."²⁷

Le style populaire du chapelain Borel convenait à don Bosco, tellement préoccupé de demeurer proche de ses auditeurs préférés, les petits artisans de la ville et les gens des campagnes. Il était moins à l'aise chez madame de Barolo. Toujours disert sur ses activités auprès des garçons, il est demeuré, dans ses écrits comme dans ses conversations enregistrées, à peu près muet sur son ministère de directeur spirituel adjoint au Refuge. Cet apostolat a été résumé de la façon suivante : "Pendant la semaine il aidait le théologien Borel dans la direction des soeurs et des filles en danger moral ; il enseignait le chant à un chœur de celles-ci ; il donnait régulièrement des leçons d'arithmétique à certaines religieuses qui se préparaient à devenir maîtresses, il confessait, il prêchait et il tenait des conférences sur la vie et la perfection monastiques."²⁸ Ce devait être à peu près le cas, à l'exception probable des "conférences sur la vie et la perfection monastiques", questions auxquelles le jeune prêtre Bosco n'était pas préparé. Mais il conversait familièrement avec les religieuses de Saint Joseph. Quelques-uns de leurs noms figurent sur une lettre qu'il écrivit à don Borel pendant les vacan-

ces d'été de 1845 : mère Clémence Bouchet, native de Thônes en Savoie, qui avait participé à la fondation des pénitentes de sainte Marie-Madeleine ; mère Eulalia (Genoveffa Pastori), native de Turin, supérieure du Refuge ; mère Giacinta (Maddalena Bellagarda), native d'Alpignano, en Piémont, supérieure désignée de l'ospedaletto²⁹. Il ajoutait à ces occupations internes un ministère au Cottolengo et dans les prisons.

Quoi qu'il en soit, les loisirs ne lui manquaient pas. La préparation et la publication de quelques ouvrages d'une part, le soin de ses jeunes amis du Convitto venus le relancer dans son nouveau logement de l'autre, remplissaient ses temps libres.

Les Cenni Comollo de 1844

Son premier livre sortit des presses en octobre 1844. Les "Notes historiques sur la vie du clerc Luigi Comollo mort dans le séminaire de Chieri admiré par tous pour ses vertus singulières", écrites par l'un de ses collègues³⁰, furent alors tirées à trois mille exemplaires par les imprimeurs turinois Giulio Speirani et Giacinto Ferrero, son associé provisoire³¹.

Don Bosco avait mis au point durant son temps de Convitto cet opuscule de quatre-vingt-quatre pages à partir d'un récit qu'il avait composé au séminaire vers le temps du décès de son ami³². Il l'avait intitulé : "Maladie et mort du jeune clerc Luigi Comollo racontées (litt. : écrites) par son collègue le clerc Gio. Bosco. Note sur notre amitié et sur sa vie."³³ On remarquera le qualificatif de clerc par lequel Bosco se désignait dans ce titre. Il nous reporte à une période intermédiaire entre la mort de Comollo (2 avril 1839) et le sous-diaconat de Bosco (19 septembre 1840)³⁴.

Une petite dissertation assez laborieuse sur l'amitié introduisait dans ces pages le récit très détaillé des derniers jours de Comollo³⁵. L'amitié est "l'union de deux coeurs" en parfait accord dans tous leurs "vouloirs" ; les diversités d'opinions, d'idées et d'impressions font que les vrais amis sont rares ; le rédacteur en avait pourtant connu quelques-uns ; l'un d'eux, avec lequel il avait conversé avec un extrême plaisir, s'appelait Luigi Comollo. Autour de cette notice, don Bosco avait réuni pour son livre des informations collectées, directement ou indirectement, soit auprès de la famille de Luigi : son père Carlo Comollo, son oncle prêtre Giuseppe Comollo, recteur de Cinzano ; soit auprès de gens de Chieri qui avaient connu le jeune homme, en particulier le patron de la pension de famille qui l'avait hébergé étudiant ; soit enfin auprès de divers supérieurs ou professeurs du collège et du séminaire de la ville. Confident et témoin privilégié de Luigi pendant ses cinq dernières années, il y avait joint de plein droit ses propres observations.

Un récit plutôt mal ficelé, parce que disproportionné et rédigé dans une langue peu correcte, était sorti de là. L'histoire de la dernière semaine de Comollo commençait dès la page 49. Autrement dit le récit de sa (brève) maladie et de sa mort couvrait à lui seul les trois huitièmes de la brochure. Le manuscrit Infermità e morte, que don Bosco voulut verser à peu près tout entier dans la publication, expliquait l'anomalie. Mais il en résulta un ouvrage informe. En outre, un stile forbito (style châtié) et une elegante dicitura (expression élégante) manquaient encore à cet écrivain novice, comme il le reconnaissait humblement dès les premières lignes de son livre.

Don Bosco s'adressait à un public précis. Il proposait sa description de Comollo ai signori seminaristi di Chieri (à messieurs les séminaristes de Chieri), pour l'édification

desquels, selon sa préface, cette biographie avait été composée. Il avait donc conçu son histoire tel un long esempio. Une phrase, aussi solennelle qu'ingénue l'annonçait au premier paragraphe :

"Comme l'exemple des actions vertueuses est beaucoup plus efficace (litt. : vaut beaucoup plus) que n'importe quel élégant discours, il ne sera donc pas hors de propos que l'on vous présente une note historique sur la vie de celui qui, pour avoir vécu dans le même lieu et sous la même discipline que vous, peut vous servir de véritable modèle, pour que vous puissiez vous rendre dignes de la fin sublime à laquelle vous aspirez et devenir ensuite un jour d'excellents lévites dans la vigne du Seigneur" ³⁶.

L'histoire de Comollo racontée par un ami quelconque aux séminaristes de Chieri durant l'automne de 1844 aurait pu être rapidement oubliée. L'auteur s'étant révélé être don Bosco, l'esquisse de spiritualité sacerdotale qui y est dessinée mérite réflexion. Car il importe peu que Comollo séminariste se soit livré à de dures macérations³⁷, qu'il se soit abîmé dans de longues prières³⁸ et qu'il ait conçu d'horribles frayeurs à la perspective de l'enfer et du jugement divin après sa mort³⁹. Les choses changent quand on lit don Bosco, futur directeur d'âmes respecté et éducateur de grande classe, offrir ce jeune homme en modèle à des "lévites" en formation dans les années 1840. D'autant plus que la force suggestive de l'exemple Comollo est ici rendue impressionnante par le témoignage direct d'un ancien camarade et ami vénéré⁴⁰. L'ascèse de Comollo était violente. Ce séminariste recevait fréquemment au séminaire ses cousines de Chieri. Or, nous apprend-on, leurs visites ne l'enchantaient guère. Quelqu'un lui demandait-il, insidieusement peut-être, si ces personnes étaient grandes ou petites, ou particulièrement avenantes, "il répondait que, d'après leurs ombres, elles lui paraissaient grandes, mais qu'il n'en savait pas davantage, ne les ayant jamais regardées en face". Et notre auteur d'insister : "Bel exemple digne d'être imité par qui-

conque aspire à se trouver dans l'état ecclésiastique"⁴¹. En 1844-1845, le troisième chapelain du Refuge imitait-il lui-même ce "bel exemple" quand il dirigeait ses chanteuses ? Dans le livre, Comollo conseillait à son ami - Bosco - de filtrer avec soin ses fréquentations. "Enfin, prends garde avec qui tu traites. Je ne parle pas des personnes de l'autre sexe ou d'autres personnes du siècle, qui sont pour nous évidemment dangereuses et qu'il faut fuir carrément ; je parle des clercs eux-mêmes nos camarades, séminaristes compris. Quelques-uns sont mauvais, d'autres ne sont pas mauvais, mais pas très bons, et d'autres enfin vraiment bons. Il faut absolument fuir les premiers, ne traiter avec les deuxièmes qu'en cas de nécessité et sans familiarité aucune, et ne fréquenter que les derniers. Ce sera bien utile au spirituel et au temporel"⁴². Le prêtre à former selon ce modèle n'était pas, peut-on penser, le pasteur d'âmes tel que l'aumônier d'anciennes prostituées Giovanni Borel.

Pour Comollo, le prêtre était essentiellement l'homme de l'eucharistie. Il ne concevait le sacerdoce qu'en fonction du divin sacrifice. Le jeune homme que don Bosco présentait à l'imitation et à l'édification des séminaristes de Chieri ne tendait "qu'à acquérir les vertus nécessaires à celui qui se dispose à gravir la sainte montagne du sacerdoce pour toucher de ses pauvres mains de pécheur la chair immaculée du Christ présent sur l'autel"⁴³. Certes Comollo appréhendait le jour où lui, "guardiano di buoi" (gardien de boeufs), deviendrait prêtre et donc "pastore delle anime" (berger des âmes)⁴⁴. Mais, dans l'attente, il façonnait en soi - beaucoup diront que c'était un signe de grande sagesse - un contemplatif destiné à un "état de plus grande perfection"⁴⁵. Ce garçon mystique trouvait sa joie dans la prière à un Dieu présent à son âme. Les yeux fermés, expliquait-il à son ami, il se transportait en esprit dans "une grande salle

ornée avec le plus grand raffinement, au fond de laquelle se dresse un trône majestueux où siège le Tout-Puissant, avec derrière lui tous les chœurs des bienheureux. Je me prosterne devant lui et, avec tout le respect dont je suis capable, je fais ma prière"⁴⁶. Il pénétrait ravi dans la cour céleste. Dès sa petite enfance, Luigi avait commencé de vénérer la Vierge Marie comme sa propre mère. La piété mariale fut l'une des caractéristiques les plus évidentes de son âme⁴⁷. Quand il eut grandi, "il offrait chaque semaine des jeûnes à Marie". Il ne touchait pas à ses mets préférés, "et cela toujours par amour de Marie"⁴⁸. Il ne sortait pas des églises "sans s'être entretenu quelques instants avec son Jésus et s'être recommandé à sa chère mère Marie" ...⁴⁹ Il conserva de telles habitudes au séminaire. Cette piété l'incitait à mener une vie vertueuse et le consolait dans les misères de la "vallée de larmes" du monde⁵⁰. La communion sacramentelle faisait les délices de ce saint garçon. Il se sentait alors, disait-il, "rempli d'une douceur et d'un contentement que je ne sais ni comprendre ni expliquer"⁵¹. A ses derniers moments le viatique déclencha en lui une sorte de délire mystique que don Bosco retraça avec soin⁵².

L'image du prêtre - très défendable - qui ressortait de l'esquisse biographique de Luigi Comollo par le jeune prêtre Bosco relevait donc de la période post-tridentine. Saint Charles Borromée l'eût trouvée à son goût. L'amitié de Luigi pour le séminariste Bosco avait obligé celui-ci à tenir meilleur compte des réalités spirituelles, pour lesquelles il avait n'avoir pas ressenti dans sa jeunesse une passion suffisante. Le prêtre qu'il aspirait à devenir est homme de prière et d'eucharistie. Ses idées sur le "pasteur d'âmes", telles qu'il les avait versées dans son premier livre, de-

vraient donc être enrichies par la suite. Un jour viendrait (1868) où il offrirait en modèle à un auditoire de prêtres le saint florentin Philippe Néri, convertisseur de Rome au seizième siècle, en qui se combinaient avec harmonie une mystique contemplative et une activité effrénée au service des âmes.

L'oratoire Saint François de Sales au Refuge Barolo

Dès ses premiers entretiens avec don Borel, le nouvel aumônier du Refuge s'était inquiété du sort des enfants que, depuis bientôt trois ans, il rassemblait le dimanche au convitto ecclesiastico. Don Borel bouscula les obstacles. "La chambre qui vous est destinée, lui aurait-il dit, peut servir provisoirement pour cela. Quand nous pourrons aller dans le bâtiment préparé pour les prêtres auprès de l'ospedaletto, on cherchera mieux"⁵³. Puis, dans la nuit du samedi 12 au dimanche 13 octobre 1844, don Bosco, encore au convitto, eut, racontera-t-il plus tard, un rêve encourageant, qui ressemblait fort à celui de ses neuf ans. Lisons son récit avec bienveillance, mais sans nous laisser trop duper par l'abondance de ses explications.

Il se serait vu parmi une multitude de loups, de chèvres, de chevreaux, d'agneaux, de brebis, de chiens et d'oiseaux, qui produisaient tous ensemble un vacarme infernal. Il voulait s'enfuir, quand une dame, costumée en bergère et très bien mise, lui fit signe d'accompagner cet étrange troupeau, devant lequel elle-même marchait. Ils passèrent ainsi d'un site à un autre, et, à trois reprises, stationnèrent. Or, à chaque arrêt, un grand nombre d'animaux se transformaient en agneaux. Au terme d'une longue course, notre songeur se serait trouvé dans un pré, où les animaux, devenus plus calmes, gambadaient et mangeaient sans chercher à se faire mal l'un à l'autre. Terriblement las, don

Bosco eût aimé s'asseoir au bord du chemin, mais la bergère l'invita à poursuivre encore. Cette fois il n'avait pas dû aller bien loin et serait arrivé dans une vaste cour environnée de portiques, à l'extrémité de laquelle il y avait une église. Il s'était alors aperçu que les quatre cinquièmes du troupeau étaient devenus des agneaux. Pour garder les animaux, plusieurs bergers apparaissaient, mais bientôt disparaissaient. A l'émerveillement du rêveur, un grand nombre d'agneaux se changeaient alors en petits bergers, qui ne tardaient pas à s'occuper de leurs frères. De plus en plus nombreux, ces bergers partaient ailleurs à la recherche d'autres animaux étrangers pour les mener dans d'autres berccails. La dame l'invitait alors à regarder un champ de légumes dans la direction du sud. Il regardait le champ. "Regarde encore", lui disait-elle. Il regardait à nouveau et apercevait une grande et admirable église. La musique d'un orchestre et des chants lui faisaient comprendre qu'il devrait y célébrer la messe. Dans l'église une bande blanche annonçait : Hic domus mea, inde gloria mea. Don Bosco demandait à la bergère ce que cela signifiait : "Tu comprendras tout - lui aurait-elle répondu - quand, avec tes yeux de chair, tu verras ce que tu vois maintenant avec les yeux de ton esprit." Et il se serait réveillé au son de l'angélus qui tintait au clocher voisin de Saint François d'Assise. "Maintenant je sais où je vais et ce que je fais", se serait-il dit ce matin-là⁵⁴. Ce récit très circonstancié fut écrit par lui après une trentaine d'années, au cours desquelles des auxiliaires s'étaient manifestés, puis l'avaient abandonné ; alors que de jeunes disciples de la pieuse société salésienne s'étaient levés, s'étaient multipliés et avaient commencé d'essaimer ; et que, à l'extrémité de la vaste cour de l'oratoire S. François de Sales, "la grande et admirable"

église Marie auxiliatrice avait été construite sur l'emplacement du champ de légumes de 1844. Ses lecteurs ne sauront évidemment jamais dans quelle mesure il correspondait au rêve du 13 octobre de cette année-là. "Par la suite, avec un autre rêve, il me servit de programme dans mes décisions", assurait don Bosco, qui semble y avoir souvent repensé⁵⁵. Ce n'était pas impossible.

En tout cas, dans la journée qui suivit, il expliqua à ses garçons où ils pourraient le retrouver une semaine plus tard. De la sorte, le dimanche 20, peu après midi, une troupe d'enfants s'abattit sur le Valdocco. "Où est l'oratoire ? Où est don Bosco ?", criaient-ils aux gens, bien incapables de leur répondre. Les esprits commençaient de s'échauffer, nous dit-on, quand don Bosco et don Borel alertés par les clameurs sortirent de chez eux. On se salua, les enfants grimpèrent au premier étage du Refuge, dans une chambre située au-dessus du vestibule de la première porte d'entrée. Et le quartier retrouva son calme⁵⁶. Ils n'étaient probablement que quatre ou cinq. Mais le dimanche qui vint ensuite, les oratoriens du 20 entraînaient tellement de camarades que don Bosco ne parvint plus à installer ses garçons. "Chambre, corridor, escalier, tout était plein d'enfants." Puis, à la Toussaint, quand ils virent que leurs prêtres confessaient, tous, paraît-il, voulurent se présenter. "Nous étions deux confesseurs, il y avait plus de deux cents garçons", affirmera don Bosco, malheureusement jamais tout à fait crédible quand il avance un chiffre de ce genre. Apparemment l'inévitable désordre l'enchantait. "L'un voulait allumer le feu, l'autre s'employait à l'éteindre. Celui-ci portait du bois, cet autre de l'eau ; seau, pincettes, pelles à feu, broc, cuvette, chaises, chaussures, livres et le reste, tout était sens dessus dessous" dans la chambre de l'aumônier Bosco⁵⁷, peut-être aussi dans celle du théologien

Borel. "Il n'est pas possible de continuer ainsi, aurait dit celui-ci. Il faut trouver un local mieux adapté"⁵⁸. Certes, mais nos deux prêtres ne purent accueillir leurs jeunes dans de meilleures conditions avant le début du mois de décembre.

La marquise de Barolo comprenait très bien ses chapelains. Comme son ospedaletto ne fonctionnait pas encore, elle mit, au troisième étage du nouveau bâtiment, à leur disposition et à celle de leurs ouailles des dimanches et jours de fête, deux vastes salles qu'elle destinait aux prêtres du Refuge. On y aménagerait une chapelle. Don Borel rédigea pour l'archevêque de Turin une supplique demandant de pouvoir y célébrer la messe et donner la bénédiction du saint sacrement⁵⁹. L'archevêque acquiesça par un décret en bonne forme⁶⁰. Don Borel avait mission de bénir le local⁶¹. La garniture de l'autel : chandeliers, trône du saint sacrement, voile du tabernacle, etc., fut achetée par don Borel (et en partie remboursée par la marquise)⁶². Et, le 8 décembre, fête de l'immaculée conception de Marie, "avec l'autorisation de l'archevêque, par un temps très froid, tandis que la neige tombait dru du ciel, la chapelle à laquelle on aspirait fut bénite, on y célébra la sainte messe, plusieurs enfants se confessèrent et communiaient". "L'oeuvre des oratoires, qui cherchait à occuper après les offices une jeunesse abandonnée et en danger", semblait se stabiliser⁶³.

Détail important, l'oeuvre commença ce jour-là d'être appelée "de saint François de Sales". Ce patronage apparaissait sur la supplique à l'archevêque. Madame de Barolo avait placé un portrait de ce saint à l'entrée du local, probablement parce qu'elle le jugeait approprié à des pièces destinées à des prêtres⁶⁴. Le tableau suffit à faire baptiser la chapelle "de saint François de Sales". L'oratoire lui-même y gagna son titre. Le patronage du docteur de

la charité convenait tout à fait à don Bosco. "On indique ainsi, écrivait-il alors, que la base sur laquelle s'appuie cette congrégation - il s'agit, notons-le, du seul oratorio festivo - aussi bien pour qui commande que pour qui obéit, doit être la charité et la douceur, vertus caractéristiques de ce saint"⁶⁵. Il répètera la même idée dans les Memorie dell'Oratorio : "Cette part de notre ministère exigeait beaucoup de calme et de douceur ; nous nous sommes donc mis sous la protection de ce saint, afin qu'il nous obtienne de Dieu la grâce de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans le gain des âmes."⁶⁶

L'oratoire Saint François de Sales fonctionna au Refuge dans ces conditions de décembre 1844 à juillet 1845, mis à part un bref intermède héroï-comique demeuré indélébile dans la mémoire de don Bosco. Les dimanches et jours de fêtes ecclésiastiques, les enfants arrivaient dès le matin dans la chapelle pour se confesser et communier. Une rapide explication dite "d'évangile" suivait la messe. Après midi, dans les mêmes pièces, il y avait catéchisme, puis chant de cantiques, une courte instruction, les litanies de la sainte Vierge et la bénédiction du saint sacrement. Soit dans les salles, soit, le plus souvent, dans la petite rue qui longeait le monastère des Maddalene, des jeux et des divertissements variés occupaient une partie du temps. Enfants et aumôniers étaient ravis. "Nous pensions avoir trouvé le paradis terrestre", prétendra don Bosco⁶⁷. Les communications avec le reste des immeubles étant impossibles, la morale ne courait pas de danger. Il imaginait pouvoir jouir indéfiniment des salles du Refuge.

Le cimetière de S. Pierre aux Liens

La marquise était d'un autre avis. Elle prévint ses aumôniers qu'à l'ouverture de l'ospedaletto au début de l'été

1845, leur oratoire devrait avoir déménagé. Au printemps de cette année, don Borel et don Bosco cherchèrent à utiliser, à quelques centaines de mètres du Refuge, le terrain d'un cimetière à peu près désaffecté, qui avait sa propre chapelle. Le chapelain du cimetière de S. Pierre aux Liens, Giuseppe Tesio, un ancien capucin âgé de 68 ans, ne s'y opposa pas. Et, paraît-il, car aucune pièce ne le confirme, les autorités consultées donnèrent leur accord. Si bien que, le dimanche 25 mai 1845, les garçons de l'oratoire Saint François de Sales arrivèrent bruyamment à San Pietro in Vincoli⁶⁸. Un long portique, une cour spacieuse, une église adaptée à leurs cérémonies, il n'en fallait pas tant pour les enthousiasmer. Leur joie tournait à la "frénésie", écrira don Bosco⁶⁹. Autrement dit, on les entendait. L'épisode déclenché par leurs cris devait être souvent raconté par lui. Dans ses Memorie dell'Oratorio, il ne perdit pas l'occasion de bâtir à ce propos une scène de comédie.

"Nous avons là un terrible rival, insoupçonné de nous. Ce n'était pas l'un des défunts qui reposaient nombreux dans les sépulcres, voisins, mais une personne vivante : la bonne du chapelain⁷⁰. A peine eut-elle perçu les chants, les cris et, disons-le, le vacarme des garçons qu'elle sortit, furibonde, le bonnet de travers, les mains sur les hanches, et se mit à apostropher la multitude qui jouait. Avec elle invectivaient une fillette, un chien, un chat, toutes ses poules ; une guerre européenne paraissait imminente. Je tentai de m'approcher pour l'apaiser, lui faisant observer qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté chez ces enfants, qu'ils s'amusaient et ne faisaient aucun péché. Alors elle s'en prit à moi et me dit mon fait. Je crus donc préférable d'arrêter la récréation, de faire un peu de catéchisme et, après avoir récité notre chapelet dans l'église, nous partîmes dans l'espoir d'être plus tranquilles le dimanche suivant".

Le chapelain écrivit-il le soir même, sous la dictée de sa bonne, une lettre de protestation à la municipalité, comme

le dit l'histoire salésienne à la suite de don Bosco ? Non, très probablement⁷². L'administration municipale avait, le vendredi précédent 23 mai, décidé de fermer le cimetière et son église, non pas, du reste, aux patronnés des chapelains du Refuge Barolo, mais aux catéchistes de Sainte Pélagie ...⁷³ Sur ce, le mercredi 28 mai, don Tesio mourut inopinément, frappé par une congestion cérébrale⁷⁴. Il léguait ses biens à sa gouvernante. De ce fait, la chapellenie elle-même se trouvait tout à coup vacante. Au convitto, don Cafasso, certainement informé de l'aventure de son disciple le dimanche précédent, saisit au vol l'occasion de poser la candidature de don Bosco à la chapellenie de don Tesio. Il data du 29 mai (jeudi), jour de la sépulture du chapelain, une lettre de recommandation en ce sens destinée à la femme de l'un des deux syndics de la ville, la comtesse Teresa Bosco di Ruffino⁷⁵. Le dimanche 1er juin, don Bosco et ses garçons trouvèrent la police à la porte du cimetière et, vraisemblablement, un écriteau qui en interdisait l'accès. Ils apprirent aussi que la bonne, supposée à l'origine de l'interdiction, avait disparu. Serait-elle morte elle aussi ? Il ne fallait pas longtemps pour passer de l'hypothèse à la certitude. "Ces nouvelles se répandirent et firent une profonde impression sur l'esprit des jeunes et de tous ceux qui en eurent connaissance", écrira don Bosco⁷⁶.

Les trois chapelains du Refuge posèrent alors collectivement auprès de l'administration municipale leur candidature pour S. Pietro in Vincoli. Don Bosco faisait appuyer la sienne par "le comte de Larissé". Leur motivation ne variait pas : ils cherchaient de la place pour l'oratoire S. François de Sales. Le 18 juin, le Mastro di Ragione, don Giuseppe Pollone, chargé de décrire en commission les dix-sept impétrants, qu'il avait classés par ordre chronologique de présentation des candidatures, annonçait au septième

rang que "trois prêtres tous très dignes" avaient posé "collectivement" une demande pour la chapellenie en question. "Essentiellement, ils voudraient avoir à leur disposition la petite église du cimetière pour y réunir un grand nombre d'enfants, les catéchiser et leur administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Ils assumeraient pour cela les charges de l'église et du cimetière." Il s'agissait, disait-il, "du théologien Giov. Borel, de d. Sebastiano Pacchiotti et de d. Giov. Bosco, tous les trois attachés à l'oeuvre pie de la marquise de Barolo". Don Pollone ajoutait qu'entre les trois prêtres, s'il fallait n'en choisir qu'un seul, don Giovanni Bosco, recommandé à la fois par don Borel, la marquise de Barolo et le comte de Larissé, "notre collègue", devrait être préféré⁷⁷. Mais aucun des trois prêtres du Refuge ne l'emporta. Le 19 juin, don Felice Colombo, natif d'Avigliana et maître d'école à Giaveno, reçut la place convoitée de chapelain de S. Pietro in Vincoli. Les chapelains devaient encore se contenter de leur petite chapelle de l'ospedaletto, avec la perspective d'en être bientôt expulsés.

Le Dévot de l'Ange Gardien (1845)

C'est au cours de l'année 1845 que don Bosco publia un petit livre de piété sorti anonyme sous le titre de Il Divoto dell'Angelo Custode (le dévot de l'ange gardien)⁷⁸. L'allusion de sa couverture à la "compagnie (de l'Ange Gardien) canoniquement érigée dans l'église S. François d'Assise à Turin" nous incite à rapprocher cette publication de son séjour au Convitto, près de cette église⁷⁹. Il s'agissait pour l'essentiel d'une neuvaine préparatoire à la fête des saints anges gardiens, comportant pour chaque jour une méditation développée, une pratique très brève et un esempio. Il y avait un dixième exercice pour la fête elle-même.

La brochure était probablement d'abord destinée au service des membres de la compagnie de l'Ange Gardien "canoniquement érigée dans l'église S. François d'Assise".

La dévotion aux anges gardiens n'était pas accessoire dans la catholicité du temps. Non seulement les anges exercent ensemble leur protection tutélaire sur l'humanité, mais Dieu, pensait-on communément, destine un "bon ange" à chaque humain. Le catéchisme diocésain de Turin, dont l'une des questions portait sur la prière latine quotidienne à réciter à l'ange gardien, ne doutait pas de cette protection individuelle : l'ange personnel éclaire, garde, dirige et gouverne l'âme que le Seigneur lui a confiée⁸⁰. Quant à don Bosco, son enseignement était catégorique. Dix ans après sa brochure, dans sa Maniera facile per imparare la Storia sacra, il posera la question : "Les bons anges font-ils quelque chose en faveur des humains ?" ; et il répondra : "Oui : les bons anges, tandis qu'ils jouissent de Dieu au ciel, sont fréquemment envoyés porter aux hommes les faveurs célestes. Dieu destine même à chaque homme l'un de ses anges, qui est dit Ange Gardien, pour qu'il ait soin de nous tout au long de notre vie"⁸¹.

Dans son petit livre de 1845, il disserta successivement⁸² sur la bonté de Dieu qui nous a destiné de saints anges gardiens ; sur l'amour que nous portent les saints anges par égard pour Jésus et Marie ; sur leurs bienfaits quotidiens ; sur leur assistance spéciale pendant l'oraison, lors des tentations et dans les tribulations ; sur la tendresse du saint ange envers le pécheur ; sur son assistance particulière à l'heure de la mort ; sur le réconfort qu'il assure à l'âme en purgatoire et sur la tendresse du fidèle envers l'ange qui l'aime de la sorte. Pour illustrer ces pieuses considérations, don Bosco empruntait des exemples à l'histoire des saints (Lidwine, Marguerite de Cortone ...) et

à des récits de faits divers contemporains, selon lesquels de simples mortels avaient été sauvés par leurs anges gardiens, tous exemples acceptés et reproduits tels quels et sans l'ombre de critique.

Pour forcer la note, l'introduction du livret félicitait à l'avance qui méditerait "le grand mérite de son ange" et marquerait son respect envers lui comme on le lui indiquerait. En effet, "il aura en soi un signe non douteux de son salut éternel". Cette affirmation, inattendue pour d'autres générations, était aussitôt justifiée. "Parmi les signes de prédestination, disait notre auteur, les théologiens et les maîtres spirituels, qui se fondent sur l'autorité des saintes Ecritures et des saints Pères, placent la tendre et constante dévotion envers les saints anges tutélaires". Dans le classement de don Bosco, cette dévotion figurait donc auprès de ces autres signes de prédestination que sont, au dire d'un théologien réputé du premier vingtième siècle : a) une bonne vie, b) le témoignage d'une conscience pure de fautes graves et prête à la mort plutôt que d'offenser Dieu gravement, c) la patience dans les adversités pour l'amour de Dieu, d) le goût de la parole de Dieu, e) la miséricorde envers les pauvres, f) l'amour des ennemis, g) l'humilité, h) une dévotion spéciale à la sainte Vierge, à qui nous demandons tous les jours de prier pour nous à l'heure de notre mort⁸³.

La brochure de don Bosco sur l'ange gardien ne fut jamais rééditée.

Les Moulins de la Dora

Au lendemain de l'échec de leur candidature à la chapellenie de S. Pietro in Vincoli, les trois chapelains du Refuge, qui voyaient se rapprocher dangereusement la date de

1 Ospedaletto
2. Cimitero
3. L.R. Interni (us)
4. Ospedaletto
5. Molino

l'ouverture de l'ospedaletto, tentèrent de nouvelles démarches en faveur de leur oratoire. Ils auraient voulu obtenir de l'administration municipale au moins l'usage de l'église du cimetière de la chapellenie pour les cérémonies religieuses de leurs deux cents enfants, tellement à l'étroit dans la chapelle du Refuge⁸⁴. On le leur refusa le 3 juillet⁸⁵. Que faire ? Nos chapelains étaient tenaces. Ils avaient repéré derrière la place Emanuele Filiberto, à quelque distance du Pô, une chapelle S. Martino au milieu de petites installations industrielles. Les Mulini della Dora étaient des moulins à blé, des pressoirs d'olives, des filatures de chanvre, qui profitaient de l'eau d'un canal dévié de la Dora. Le 9 juillet, don Borel demanda à l'administration d'en laisser la jouissance à l'oratoire le dimanche et les jours de fête⁸⁶. Cette fois, la municipalité se laissa fléchir, quoique avec réserves. Elle concéda seulement au théologien Borel "la faculté de se servir de la chapelle des Mulini pour y catéchiser les garçons" le dimanche entre midi et trois heures⁸⁷. C'était peu, mais il était temps, puisque l'ospedaletto allait être inauguré le 10 août.

Don Bosco a raconté plusieurs fois avec humour le déménagement de la petite chapelle du Refuge jusqu'à San Martino dei Mulini le dimanche 13 juillet. "Vous auriez vu l'un porter une chaise, l'autre un banc, celui-ci un tableau ou une statuette, celui-là des ornements ou des corbeilles ou des burettes. D'autres, beaucoup plus fiers, portaient des échasses ou des sacs de boules ou de palets."⁸⁸ Ou bien : "C'est ainsi qu'un dimanche de juillet 1845, on ramassa des bancs, des prie-Dieu, des chandeliers, quelques chaises, des croix, des tableaux grands et petits ; chacun emportait ce qu'il pouvait comme un peuple de migrants au milieu des cris, des rires et des regrets ; et nous sommes allés établir notre quartier général au lieu indiqué." A l'arrivée, le théolo-

gien Borel prononça un sermon sur les choux, qui, on le sait ou devrait le savoir, doivent être repiqués pour produire de belles et grosses têtes. L'image était parlante aux jeunes émigrés. "Une foule immense d'enfants" assistaient à cette inauguration, nous apprend don Bosco. Elle chanta "avec la plus grande émotion" un Te Deum d'action de grâces⁸⁹.

Ce n'était pourtant pas le rêve. L'église San Martino n'était accessible aux oratoriens qu'entre midi et trois heures, on ne pouvait y célébrer ni la messe ni la bénédiction du saint sacrement. Les enfants jouaient en face de l'église. Des piétons, des voitures, des chevaux, de gros chariots passaient et dérangeaient leurs jeux⁹⁰. Et puis, qui s'en étonnerait ? ils étaient bruyants et pas très propres. D'où nouveaux ennuis, le quartier s'émut et se plaignit à qui de droit, c'est-à-dire à la direction des Mulini. Don Bosco dramatisa :

"Les meuniers, leurs garçons et leurs commis ne pouvant supporter les sauts, les chants et parfois le vacarme de nos enfants, s'alarmèrent et portèrent plainte devant la municipalité. Ce fut alors que l'on commença à dire que ces attroupements de jeunes constituaient un danger ; que, d'un moment à l'autre, ils pouvaient déclencher des soulèvements et des révolutions. On le déduisait de la prompte obéissance de ces garçons au moindre signe de leur supérieur. On ajoutait, mais sans preuves, qu'ils faisaient mille dégâts dans l'église, hors de l'église, sur le pavé ; il semblait que Turin allait s'effondrer si nous avions continué de nous réunir là. Le comble fut une lettre du secrétaire des minotiers au syndic de Turin. Elle répétait tous les potins, elle amplifiait tous les dégâts imaginaires. Les familles de l'endroit ne pouvaient plus vaquer à leur travail ni être tranquilles. On alla jusqu'à dire que c'était un foyer d'immoralité"⁹¹

De fait, le 7 novembre 1845, le directeur des Moulins municipaux, le comte Marchetti Melina, demanda la révocation de l'autorisation du 10 juillet : les enfants abusent, ils pénètrent dans les moulins, incommode et dérangent les gens, ils laissent des immondices⁹². En conséquence, le 18 novembre, la Ragioneria municipale ordonna au théologien Bo-

rel de cesser de se servir de la chapelle des Mulini à partir du 1er janvier 1846⁹³. Les chapelains devraient donc avoir décampé avec leurs jeunes pour la fin du mois de décembre.

Une fois de plus, ils avisèrent. Dans les jours qui suivirent l'ordonnance, ils louèrent trois pièces d'un immeuble situé de l'autre côté de la via Cottolengo et, à qui arrivait de la ville, peu après le Refuge. "Le quatrième dimanche de l'Avent (nous avons) abandonné San Martino", notera don Borel⁹⁴. L'année qui sera celle de la vraie naissance de l'oeuvre de l'oratoire Saint François de Sales s'ouvrirait dans des conditions bien précaires.

3° La publication de l'Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles

Environ un an après son entrée au Refuge, don Bosco publia son premier ouvrage important sous la forme d'une Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles. L'histoire de l'Eglise avait passionné le clerc Bosco pendant son temps de séminaire. Non content d'écouter à table la lecture du "Bercastel"⁹⁵, c'est-à-dire de la longue Histoire de l'Eglise de l'ex-jésuite Bérault-Bercastel⁹⁶, il affirmera avoir lu en son particulier celle de Fleury, qu'il "ignorait être à éviter", et "toute l'Histoire de l'Eglise d'Henrion"⁹⁷. Un double exploit qu'il nous faut certainement relativiser. L'Histoire ecclésiastique était énorme⁹⁸. Mais c'était un ouvrage honnête, composé en principe d'après des écrits contemporains des faits racontés, convenablement rédigé et loué par les connaisseurs. Au milieu du dix-neuvième siècle, il fut perfidement attaqué par l'historien ultramontain Rohrbacher, pour qui cette histoire était non seulement "composée de morceaux empruntés et juxtaposés", entassement d'une "masse de choses mal digérées et mal distri-

buées", mais surtout suspecte de gallicanisme⁹⁹. Rome s'était émue, sans pourtant l'inscrire au catalogue de l'Index¹⁰⁰. Quant à l'Histoire générale de l'Eglise, que le baron Henrion avait publiée à partir de l'ouvrage cité de Bérault-Bercastel, don Bosco ne put en achever la lecture que durant ses années de Convitto dans une traduction italienne parue entre 1839 et 1843¹⁰¹.

L'idée de rédiger à son tour une histoire de l'Eglise lui était probablement venue à l'esprit en cette période du Convitto, quand il tentait d'instruire les jeunes de son "catéchisme" dominical et recourait pour cela à l'histoire sainte et à l'histoire de l'Eglise. La catéchèse de don Bosco fut toujours plus historique que dogmatique. Il s'était donc mis en quête de livres de ce genre abordables par les enfants¹⁰². S'il en avait trouvé pour l'histoire sainte (en quoi il se dédira promptement), ceux d'histoire de l'Eglise l'avaient déçu. Ou bien, ils étaient trop volumineux ; ou bien, sortant de leur domaine propre, ils pénétraient indûment dans l'histoire profane ; ou bien ils proclamaient sans retenue et avec un accent polémique accusé les seuls fastes de l'Eglise ; ou encore - et ici les Français étaient certainement visés - ils faisaient la part trop belle à l'Eglise de leurs nations et, pour comble, parlaient peu des papes et des faits "les plus éclatants" à la gloire de la catholicité. Vivement encouragé, affirmait-il, par des personnes autorisées, il avait donc entrepris de "compiler" à son tour pour la jeunesse un compendio (condensé) d'histoire ecclésiastique.

Ses loisirs d'aumônier d'un petit hôpital encore en espérance lui permirent de le mettre au point en 1844-1845. Son manuscrit fut alors confié aux imprimeurs Speirani et Ferro, qui venaient de publier l'histoire de Luigi Comollo. Et

il parvint à faire sortir son livre au dernier mois de l'année mouvementée des essais d'implantation de son oratoire Saint François de Sales. En octobre 1845, elle était à l'impression, mais pas encore achevée¹⁰³. Le 3 décembre, il en remettait un exemplaire à un correspondant¹⁰⁴. C'était la Storia ecclesiastica ad uso delle scuole utile per ogni ceto di persone (Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles utiles à toute sorte de personnes)¹⁰⁵.

Dès la page de titre, le livre était placé sous le patronage du provincial des frères des Ecoles Chrétiennes. Ce titre même continuait en effet : "... dédiée au Très Honoré Frère Hervé de la Croix provincial des frères de l'Institut des Ecoles Chrétiennes, compilée ..." Etc. Puis, avant la préface, une petite lettre de l'auteur le dédiquait à ce frère avec beaucoup de modestie. Le recours au frère Hervé de la Croix, nom religieux de Jean-Baptiste Delahaye (1796-1873), devenu visiteur des frères à Turin en cette année 1844, a paru n'être qu'un signe des bons rapports entre don Bosco et les frères des Ecoles Chrétiennes. Au vrai, c'était aussi et probablement surtout pour lui, don Bosco, un moyen de faciliter la diffusion de son ouvrage. Depuis 1830, les livres des frères étaient en effet officiellement recommandés dans les écoles des Etats sardes. Cette année-là, les bons résultats obtenus par les frères à la Mendicizia istruita et à Sainte-Pélagie avaient décidé le comte de Collegno à remettre aux lasalliens la direction des écoles communales de Turin. Il faut, déclarait en août la municipalité, "donner aux jeunes garçons des principes solides", l'enseignement des frères convient fort bien à la "masse des artisans et des ouvriers" et, en outre, il peut "servir de voie" aux études d'un ordre plus relevé. L'exequatur royal du 23 octobre leur avait accordé une véritable reconnaissance légale. Pour couronner ces marques de faveur, l'univer-

sité de Turin adoptait alors officiellement les livres en usage chez les frères des Ecoles Chrétiennes ; et la ville encourageait la création par leurs soins d'un cours hebdomadaire destiné aux adolescents et aux adultes¹⁰⁶. Les formules de don Bosco n'étaient pas désintéressées, quand, dans sa lettre de dédicace, il demandait au frère Hervé de la Croix de prendre son livre "sous sa puissante protection" et de le considérer "comme sien" pour qu'il "passe entre les mains de qui voudra s'en servir"¹⁰⁷. De la sorte, il tâchait de s'introduire dans le réseau de distribution de livres scolaires de son pays. (N'oublions pas le titre : Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles !) Ce ne fut pas en vain, à juger par la publication trois ans plus tard d'une deuxième édition revue de cette histoire.

La confection de l'Histoire ecclésiastique

Ce véhicule de l'enseignement religieux de don Bosco a commencé de faire l'objet d'examens attentifs.¹⁰⁸

Le préambule du livre définissait l'Eglise dont l'histoire allait être racontée. A la question : "Qu'est-ce que l'Eglise et quels en sont les membres ?", on répondait : "C'est la congrégation de tous ceux qui professent la foi et la doctrine de Jésus Christ et qui sont gouvernés par un Chef Suprême, qui est son Vicaire sur la terre ; et, bien que l'Eglise s'appelle soit grecque, soit latine, soit gallicane, soit indienne, il s'agit néanmoins toujours de la même Eglise catholique, apostolique et romaine."¹⁰⁹ La "congrégation" chrétienne était donc soudée par la foi au Christ et la soumission au gouvernement du pape. Cette définition marquait nettement ses frontières : l'Eglise de don Bosco avait un dedans et un dehors parfaitement déterminés. Il ignorait toute forme d'appartenance à une Eglise spirituelle à laquelle se rattacheraient éventuellement dissidents et

hommes de bonne volonté. Les seuls membres reconnus par l'auteur de l'histoire étaient les chrétiens gouvernés par le pontife romain. Les évêques (ou "pasteurs légitimes") d'autres définitions demeuraient même dans l'ombre. Quelques gravures (médiocres), qui disparaîtraient rapidement des éditions suivantes, agrémentaient la Storia ecclesiastica de 1845. La plus significative précédait la page de frontispice. Elle était double. Le cadre de sa partie supérieure était réservé au souverain pontificat, avec ses insignes propres: la croix à triple branche, la tiare et la crosse. La scène de la partie inférieure représentait le Christ remettant à Pierre agenouillé les "clefs du royaume des cieux". L'Eglise de cette histoire était l'Eglise des papes de Rome, dont la suite ininterrompue de deux cent cinquante-quatre titulaires, de saint Pierre à Grégoire XVI, terminait le volume¹¹⁰.

Comme les familiers de la littérature de don Bosco le prévoient, le saint homme ne s'est pas embarrassé de beaucoup de matériaux pour rédiger son livre. Il les tria selon leur orthodoxie ultramontaine et leur convenance immédiate à un public jeune. Dans sa traduction italienne¹¹¹, l'Histoire ecclésiastique A. M. D. G., que le jésuite Jean-Nicolas Loriguet (1767-1845)¹¹², avait commencé de publier en 1807, le guidait. Loriguet dépendait lui-même fortement de Charles-François Lhomond (1727-1794), auteur d'une Histoire abrégée de l'Eglise. Chez Loriguet, la concision, la forme dialoguée des chapitres, l'organisation générale par grandes époques, ainsi que, probablement, une mentalité conservatrice romaine et contre-révolutionnaire, plaisaient à don Bosco. Son histoire était toutefois trop brève à son goût (130 pages dans la traduction de 1844). Pour l'amplifier, il chercha ailleurs. Il recourut à un autre anonyme publié par Marietti sous le titre de : Storia della Chiesa dalla sua fondazione

fino al pontificato di Gregorio XVI (Histoire de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'au pontificat de Grégoire XVI)¹¹³. Quoique mal construite, cette oeuvre désespérément géométrique, qui découpait l'histoire par groupes de siècles, chaque siècle ayant uniformément droit à deux chapitres : 1) De' Romani Pontefici (les Pontifes romains), 2) Altre notizie ecclesiastiche (autres informations sur l'Eglise), lui fournissait d'utiles renseignements d'ordre liturgique et canonique. Et il puisa dans l'ample Bérault-Bercastel de son séminaire, où proliféraient anecdotes et portraits suggestifs¹¹⁴.

Le plan fut judicieux. Comme son modèle principal, don Bosco partagea l'histoire de l'Eglise catholique en six époques coupées par des événements précis : 1) De la naissance de Jésus Christ à la condamnation de l'arianisme (325), 2) De la condamnation de l'arianisme à la naissance de l'Islam, dit par lui "mahométisme" (325-622), 3) De la naissance de l'Islam au quatrième concile du Latran (622-1215), 4) Du quatrième concile du Latran à la révolte de Luther (1215-1517), 5) De la révolte de Luther à l'enlèvement de Pie VI (1517-1798) et 6) De l'enlèvement de Pie VI aux temps contemporains (1798-1845). Pour raconter ces périodes, il adopta le procédé dialogué de Loriquet, par questions et réponses, jugé non sans raison très pédagogique.

Et il exploita à sa façon le matériel de base. Selon sa préface, il avait emprunté aux histoires de l'Eglise qu'il avait pu lire, aussi bien dans sa langue que dans "les langues étrangères", "les sentiments ainsi que les expressions les plus italiennes et les plus simples pour se conformer aux capacités du jeune garçon"¹¹⁵. Avaient été écartés les "faits seulement profanes" ou "civils", les traits "arides ou de peu d'intérêt" ou encore incertains. Au contraire, il

avait recopié dans ses sources les détails qui lui semblaient particulièrement "touchants" et "émouvants" (teneri et commoventi). Son but était en effet, expliquait-il, non seulement d'"instruire l'intellect", mais aussi d'atteindre "le coeur" pour un meilleur avantage spirituel¹¹⁶.

Don Bosco compila. La page de titre prévenait l'usager : cette Storia ecclesiastica avait été "compilée par le prêtre B. G.". Le verbe doit être interprété dans son sens propre. Pour constituer ce recueil, don Bosco mit ensemble des extraits de sources différentes. On ne lira jamais dans cette "histoire" un mot de critique de la documentation. L'auteur semblait même ne s'être jamais livré à ce genre d'opération. Ecrire l'histoire revenait pour lui à recopier avec discernement des morceaux choisis d'histoire de l'Eglise dûment rédigés. Il lui arriva même de retranscrire des références abrégées qui, certainement des plus énigmatiques aux jeunes lecteurs, l'étaient probablement aussi à lui-même¹¹⁷. L'examen comparé d'une question de la première époque, tout entière empruntée à Loriguet, est éclairant sur sa méthode. "Quelle était la vie des premiers chrétiens ?", demandait le modèle. "Quelle vie menaient les premiers chrétiens ?", écrivit don Bosco. Le modèle commençait par répondre : "Toute la multitude des nouveaux croyants n'avait, au dire de l'Ecriture, qu'un coeur et une âme". Le compilateur préféra : "Tous ces nouveaux fidèles étaient tellement unis entre eux que, selon l'expression de la sainte Ecriture, ils ne formaient qu'un seul coeur et une seule âme". Le modèle continuait : "... nul ne s'appropriait quoi que ce soit en sa possession, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait pas de pauvres parmi eux, parce que ceux qui possédaient des biens et des maisons les vendaient et en remettaient le prix aux pieds des apôtres, pour être réparti entre tous selon le besoin." On pourrait simplifier, pensa le compila-

teur, qui, en outre, appréciait peut-être modérément la pointe communiste de "nul ne s'appropriait quoi que ce soit", "ils mettaient tout en commun". Il écrivit : "Il n'y avait pas de pauvres parmi eux, parce que ceux qui, parmi eux, avaient des terres ou des maisons les vendaient et en portaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'ils les distribuent à chacun selon le besoin". Et ainsi de suite¹¹⁸.

Comme il l'avait annoncé dans sa préface, don Bosco butina dans ses sources complémentaires des récits "touchants" et "émouvants". Ils abondaient à propos des miracles des saints et des supplices des martyrs anciens et modernes. Le saint du 3 février, Blaise, évêque de Sébaste, est "connu pour ses miracles", assurait-il. En tout cas, la marche de Blaise au martyre en avait été féconde. Elle commençait par la délivrance de l'arête, qui lui valut d'être rangé parmi les saints auxiliateurs. "Dans la foule une mère s'avança toute en pleurs et déposa aux pieds du saint son fils unique sur le point d'expirer, suffoqué par une arête qui lui était restée dans la gorge. Saint Blaise, attendri à la vue du malheur de l'enfant, fit une courte prière et, quand il l'eut terminée, l'enfant se trouva guéri ..." Blaise résistait ensuite au préfet persécuteur. "Agricola constata qu'il ne pouvait d'aucune manière l'amener à sacrifier aux idoles. En conséquence, d'ordre de l'empereur, il commanda de le noyer (litt. : de le submerger) dans la mer. Le saint martyr fit le signe de la croix et marcha sur les ondes sans s'y noyer. Il s'assit au milieu des eaux et invita les infidèles à en faire autant, s'ils croyaient que leurs dieux avaient quelque pouvoir. Des téméraires voulurent s'y essayer et se noyèrent. Après de tels signes de sa constance et de sa sainteté, Blaise regagna la terre, où le gouverneur, fou de colère, le fit décapiter en 315"¹¹⁹. Les miracles de saint François de Paule couvrirent la moitié de la notice

consacrée à ce thaumaturge exceptionnel. "Il semblait que Dieu lui eut donné la maîtrise de tous les éléments. On l'in-
 forme qu'un four à chaux brûlant est sur le point de crou-
 ler ; il court, il y entre, il s'arrête au milieu du feu le
 temps de réparer la fracture et d'empêcher la ruine du four.
 Un gros rocher s'était détaché d'une montagne et roulait
 vers le couvent, François lève les mains au ciel et le ro-
 cher s'arrête brusquement sur une pente abrupte ; l'eau
 manque à plusieurs artisans, il fait naître une fontaine qui
 ne tarit plus ; le patron d'une barque, dans sa cupidité, re-
 fuse de le transporter : il étend son manteau sur l'eau,
 s'installe dessus avec ses compagnons et, sur cette barque
 d'un nouveau genre, franchit le fameux détroit de Sicile ;
 l'une de ses soeurs ne veut pas que son fils se fasse reli-
 gieux, l'enfant meurt, on célèbre ses funérailles, François
 le fait venir près de lui, le rappelle à la vie et il de-
 vient son disciple. Il connaissait le présent, le lointain
 et l'avenir, il savait les secrets les plus intimes des
 coeurs ..."¹²⁰

Le réalisme de certaines scènes de tortures
 pourrait même paraître excessif. Don Bosco ne craignait pas
 de susciter de brutales émotions chez les enfants et de
 blesser leur sensibilité. La description du supplice infligé
 au jeune Verner (quinze ans) par les juifs de Trèves
 pendant la semaine sainte de l'année 1287 - au reste reco-
 piée sur l'Histoire du christianisme de Bérault-Bercastel
 - ¹²¹ fut affreuse. "Le jeudi saint, il se confessa, com-
 munita, puis revint à son travail. Les juifs descendirent
 derrière lui à la cave, lui introduisirent aussitôt une
 balle de plomb dans la bouche pour l'empêcher de crier, et
 le lièrent sur un pieu la tête en bas pour lui faire rendre
 l'hostie. Comme ils n'y parvenaient pas, ils entreprirent
 de le lacérer à coups de verge, puis, avec un couteau, ils
 lui ouvrirent les veines sur tout le corps et le serrèrent

avec des tenailles pour exprimer tout son sang. Ils le tinrent ainsi pendu par les pieds durant trois jours la tête en bas, jusqu'au moment où il fut complètement exsangue"¹²². Les pages sur les martyrs du Japon au dix-septième siècle regorgèrent d'atrocités, elles aussi cueillies dans les descriptions de Bérault-Bercastel¹²³. Les Annales de la Propagation de la Foi fournirent peut-être - mais ceci est beaucoup moins sûr - les horribles détails des martyres des missionnaires Charles Cornay en 1837 et Gabriel Perboyre en 1840¹²⁴. De la sorte, don Bosco frappait à coup sûr l'imagination et, selon son mot, "le coeur" de ses jeunes lecteurs.

La méthode d'exposition Loriquet l'obligeait à bien construire ses articles. Guidé par les questions, il centrait habituellement ses récits sur des problèmes correctement posés. En effet, ses questions étaient nettes. Voici par exemple celles qui faisaient parcourir au lecteur les cinquième et sixième siècles : "Faites-nous connaître l'hérésie des Eutychiens ?" - "Racontez quelque détail particulier sur saint Léon ?" - "Quel autre saint s'est signalé en ce temps-là ?" (Il s'agissait de Maxime de Turin.) - "Dites-nous quelque chose sur le pape saint Gélase ?" - "Quel illustre saint est apparu au sixième siècle ?" (Benoît de Nursie). - "Pourquoi fut convoqué le cinquième concile oecuménique ?"¹²⁵ Un brin de logique suffisait à empêcher l'auteur de divaguer. La concision tournait même parfois à la sécheresse énumérative. La série des peuples convertis au dixième siècle étourdissait certainement plus d'un jeune lecteur¹²⁶. D'ordinaire, le récit était plein, le trait net, la phrase nerveuse, parfois violente. Le portrait convenait à l'imagination visuelle de don Bosco. Ses descriptions de saints personnages, et aussi d'hérétiques ou de mécréants

caractérisés, ne manquaient pas de verdeur, parfois au détriment de la justice. Ils couvraient des articles d'une, deux, trois et même quatre pages. Défilaient ainsi au cours de la cinquième époque (1517-1798)¹²⁷ : Luther, Calvin, Henri VIII, Ignace de Loyola, Charles Quint, Pie V, Thérèse d'Avila, Charles Borromée, Louis de Gonzague, Philippe Néri, Rose de Lima, François de Sales, Jansénius, Vincent de Paul, Sebastiano Valfrè, Jean-Baptiste de la Salle, Benoît XIV, Voltaire et Rousseau (pour leurs seuls derniers jours), Alphonse de Liguori et le pape Pie VI. Le livre était toujours intéressant.

Les thèses explicites ou sous-jacentes de la Storia ecclesiastica

Le petit ouvrage était didactique. La Storia de don Bosco transmettait, explicitement ou implicitement, des leçons morales et religieuses. Le lecteur en retirait une certaine idée de la vie de l'Eglise. "Que faut-il entendre par histoire ecclésiastique ?", demandait-on au début du livre. La réponse avait probablement été dictée par quelque modèle. "L'histoire ecclésiastique n'est que la narration des faits qui furent contraires ou favorables à l'Eglise depuis sa fondation jusqu'à notre temps"¹²⁸. On respirait déjà la fumée des batailles. Comme beaucoup de ses contemporains, don Bosco imaginait l'Eglise au sein d'un perpétuel combat entre les deux cités. Attaquée par un persécuteur ou un dissident, elle se défendait et, un jour ou l'autre, l'emportait. Après ce triomphe, le scénario reprenait : attaque, défense et victoire. A y bien regarder, chaque période de l'histoire de don Bosco commence par une bataille livrée à l'Eglise romaine, : la persécution de Jérusalem, l'arianisme, l'explosion de l'Islam et le monothélisme, les Albigeois, la naissance de la Réforme luthérienne et la Révolution française. Bientôt cette Eglise triomphe à Nicée, ou quand

Héraclius récupère la vraie croix, ou au quatrième concile du Latran, ou à Trente, ou enfin quand Pie VII rentre à Rome après avoir été détenu à Fontainebleau par Napoléon Ier.

Ce schéma n'emprisonnait heureusement pas tout le récit de don Bosco. Il sortait de la dialectique des batailles et des victoires. Intéressé par les différents aspects de la vie de son Eglise, il intégrait au récit l'expansion missionnaire, l'action civilisatrice, culturelle et caritative des moines, des religieux, à l'occasion des laïcs, ainsi que la vie spirituelle de quelques humbles, tels que, après les martyrs de tous âges des temps anciens, Isidore le laboureur ou Rose de Lima. L'Eglise est bienfaisante, son histoire est aussi celle des pauvres.¹²⁹

Autre thèse permanente : le bien vient de Dieu, le mal vient du diable. C'est Dieu qui "conduisit" Paul ermite dans son désert¹³⁰. A l'inverse, "le démon jaloux des progrès faits par l'Eglise suscita un monstre pour l'affliger par un nouveau genre de persécution. Ce fut l'empereur Julien dit communément l'Apostat ..." ¹³¹ L'autorité, c'est-à-dire le pape, les conciles et les évêques unis au pape, a été instituée dans l'Eglise pour y conserver dans sa pureté une doctrine révélée à l'origine. Les "hérétiques" qui trompent le monde par leurs prestiges (Simon le magicien), troublent la croyance en la divinité de Jésus (Arius), nient celle du Saint Esprit (Macédonius), ne croient pas en la maternité divine de Marie (Nestorius), s'opposent au culte des images (les iconoclastes), réduisent à deux ou à trois sacrements le septénaire sacramentel (les réformés), malmènent la doctrine. Ce sont des "rebelles" et des "ennemis" de l'Eglise. Et les persécuteurs ne valent pas mieux.

Mais Dieu punit les uns et les autres. Le plus souvent, ils ont commencé d'expier leurs crimes sur terre par des

souffrances et une mort ignominieuse, que don Bosco prenait soin de décrire à partir des récits les plus hostiles et, bien entendu, au risque de répéter les calomnies les plus absurdes, sans jamais vérifier leur exactitude. Dioclétien se laissa mourir de faim¹³², Maximien fut étranglé¹³³, Gallère mangé vivant par les vers¹³⁴, Maximin Hercule empoisonné et tordu par la souffrance¹³⁵, Julien transpercé et désespéré¹³⁶, Arius effondré dans les toilettes¹³⁷, Nestorius la langue rongée par les vers¹³⁸, Constance la tête fracassée dans son bain¹³⁹, Constantin Copronyme couvert d'abcès purulents¹⁴⁰, Photius les yeux crevés¹⁴¹, le musulman d'Espagne Abderanne II (Abd al-Rahman ?) frappé à mort tandis qu'il contemplait le martyre des chrétiens¹⁴² ...

Quant à Luther, "le misérable dut aller rendre ses comptes devant le divin Juge. Après avoir copieusement soupé il fut pris de fortes douleurs d'estomac. Immédiatement transporté sur son lit, ses souffrances augmentèrent encore ; et, bouillant de rage et vomissant des blasphèmes contre le Pape, contre l'Eglise et contre le concile de Trente, il cessa de vivre ici-bas pour aller en enfer y pâtir avec les démons qu'il avait plusieurs fois implorés à son secours (ann. 1545)"¹⁴³. Pour Calvin, "l'an 1564, il fut atteint d'un mal ulcéreux, qui répandait une puanteur nauséabonde insupportable ; fou furieux et enragé, tandis qu'il invoquait les démons, détestait sa vie et maudissait ses écrits, il comparut devant le Christ son juge pour rendre compte de tant d'âmes perdues et qui se perdraient encore par sa faute"¹⁴⁴.

Quelle différence entre la fin de ces malheureux et celle d'un empereur Constantin, que don Bosco canonisait imprudemment¹⁴⁵ ou d'un saint Augustin d'Hippone¹⁴⁶ ! La raison en est que Dieu récompense ses amis et "se venge" contre les infidèles, les hérétiques et les persécuteurs. On apprend à lire don Bosco que Robespierre "finit sa vie par

une mort qui porte avec trop d'évidence les caractères de la divine vengeance"¹⁴⁷. La colère de Dieu est aussi tombée sur les hérétiques d'après Trente et les empereurs persécuteurs japonais¹⁴⁸. Don Bosco avait constitué sa propre anthologie "de mortibus persecutorum". "L'histoire ecclésiastique nous apprend premièrement que tous ceux qui se sont rebellés contre l'Eglise ont, pour la plupart, éprouvé les divins châtiments déjà dans la vie présente par une fin funeste et effrayante"¹⁴⁹.

L'introduction aux temps modernes (de 1500 à la Révolution française) ouvre pour nous des perspectives saisissantes sur la mentalité vécue et diffusée par notre historien. Son livre les présentait à la manière d'un Joseph de Maistre qui serait devenu optimiste. Les démons se déchaînaient, ils déclamaient par la bouche des réformateurs du seizième siècle, des philosophes rationalistes des Lumières et des membres des sociétés secrètes du dix-huitième siècle. La lutte du bien et du mal prenait des proportions gigantesques. Le paragraphe - dont le modèle est probablement repérable - avait des accents épiques :

"... Il n'y eut jamais un temps où l'Eglise ait été plus combattue et où elle ait remporté plus d'insignes victoires que dans cette cinquième époque. Un déluge d'hérétiques lui tombe brutalement dessus ; une quantité de ses membres, au lieu de la soutenir, se rebellent contre elle et lui infligent des plaies très profondes ; les princes de ce monde s'unissent à eux, et, par le fer, le massacre et la destruction, l'oppriment et cherchent à l'annihiler. Le démon se cache sous le manteau des sociétés secrètes et de la philosophie moderne ; il excite des rébellions et suscite de sanglantes persécutions. Mais elle est oeuvre de Dieu. C'est pourquoi tous les efforts de l'enfer sont vains. De nouveaux ordres religieux, d'infatigables missionnaires, des apôtres incomparables, des pontifes grands par la sainteté, le zèle et la doctrine, tous réunis d'un seul coeur et d'un seul esprit, fortifiés par le bras du Tout-Puissant, confondent l'esprit de mensonge, défendent vaillamment la vérité catholique et portent la lumière de l'Evangile jus-

qu'aux derniers confins de la terre. C'est ainsi que, non sans graves dommages, mais loin d'être détruite, l'Eglise remporta de nouvelles conquêtes et de plus glorieux triomphes" ¹⁵⁰.

Car, non seulement le roc de Pierre a, hier, résisté et tenu ferme dans les tempêtes, mais, par la grâce de Dieu, il sera toujours vaillant et florissant. Les dernières lignes de don Bosco répétaient longuement le triomphaliste Loriquet.

"... Elle a toujours triomphé. Elle a vu les royaumes, les républiques et les empires se briser et s'écrouler autour d'elle ; elle seule est demeurée ferme et immobile. Fondée il y a dix-neuf siècles, elle a malgré son âge la meilleure des santés. D'autres viendront après nous et la verront toujours florissante ; guidée par la main divine, elle surmontera glorieuse toutes les vicissitudes humaines, elle vaincra ses ennemis et progressera d'un pied ferme à travers les siècles et les bouleversements jusqu'à la fin des temps, pour faire ensuite de tous ses enfants un seul royaume dans la patrie des bienheureux." ¹⁵¹

Les heurts entre ce courant de pensée, où l'aumônier de Santa Filomena évoluait à l'aise, et la société libérale née de la "philosophie moderne", qui sortirait des mouvements de 1848, allaient être tumultueux.

N o t e s

1. MO 132/27 à 133/55.
2. MO 133/67-69.
3. Pour l'histoire de cette dame (1785-1864) je m'appuie sur ses notes personnelles : Marchesa di BAROLO, Memorie, appunti, pensieri, tradotti dal francese pubblicati per la prima volta da Giovanni Lanza, Turin, G. Speirani et fils, 1887 ; sur des souvenirs de Silvio PELLICO, La Marchesa

Giulia Falletti di Barolo nata Colbert, Turin, Marietti, 1864 ; 2ème éd. corrigée, Turin, tip. San Giuseppe degli Artigianelli, 1914 ; sur la biographie hagiographique de G. LANZA, La marchesa Giulia Falletti di Barolo, nata Colbert, Turin, G. Speirani et fils, 1892 ; sur l'étude consciencieuse de Rosa Maria BORSARELLI, La marchesa Giulia di Barolo e le opere assistenziali in Piemonte nel Risorgimento, coll. Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano sotto l'alto patronato di S. M. il Re. Pubblicazioni del Comitato di Torino, vol. XII, Turin, Giovanni Chiantore, 1933 ; enfin sur la notice de G. RATTI, "Colbert Giulia", in Dizionario biografico degli Italiani, t. XXIII, p. 708-711 (avec bibliographie). Umberto Levra (L'altro volto di Torino risorgimentale, 1814-1848, Turin, 1989, p. 135) renvoie à la thèse présentée sous sa direction de G. ZOPPELLI, L'opera assistenziale di Giulia e Tancredi di Barolo a Torino nell'Ottocento : carcerate, donne pentite e sorelle penitenti, Université de Turin, année académique 1984-1985.

4. D. MASSE', Un precursore nel campo pedagogico, il marchese Barolo, Alba, tip. Commerciale, 1941 ; P. MORAZETTI, "Barolo, Carlo Tancredi Falletti", Dizionario degli Istituti di Perfezione, t. I (1974), col. 1053-1054.

5. D'après P. BARICCO, Torino descritta, 1869, t. II, p. 828.

6. Pour ces deux alinéas sur l'origine et le règlement du Refuge, je reprends le récit de R. M. BORSARELLI, La marchesa .., p. 106-113.

7. Lettre de Roget de Cholex, 17 octobre 1822, citée dans R. M. BORSARELLI, La marchesa .., p. 106-107.

8. Comme Le Nid, fondé à Paris en 1943.

9. S. PELLICO, La marchesa Giulia Falletti .., 2ème éd., 1914, p. 69.

10. D'après S. PELLICO, La marchesa Giulia Falletti .., même éd., p. 51.

11. Une note française du marquis Tancrède datée du 17 septembre 1831 (citée par R. M. Borsarelli, La marchesa .., p. 112-113) prévoyait déjà cent vingt personnes dans un avenir proche. En 1869, Pietro Baricco dénombrait 130 ricoverate dans le Refuge proprement dit et 60 dans le Petit Refuge (Torino descritta, 1869, II, p. 825.)

12. Formule de P. BARICCO, Torino descritta, 1869, II, p. 825.

13. Costituzioni e Regole dell'Istituto delle Suore di S. Anna della Provvidenza, tit. I : Scopo dell'Istituto, art.

1, Turin, Eredi Botta, 1846, p. 3.

14. Même titre, art. 2. A l'origine, don Bosco laissera intégrer cet article aux constitutions des filles de Marie auxiliatrice. Voir ces Etudes préalables ..., fasc. V, p. 165-167.

15. Voir les Costituzioni e Regole dell'Istituto delle Sorelle Penitenti di S. Maria Maddalena, Turin, Eredi Botta, 1846, 214 p.

16. D'après P. BARICCO, Torino descritta, 1869, II, p. 826-827.

17. Je suis, pour l'histoire de la création de l'ospedaletto, les pages documentées de R. M. BORSARELLI, La marchesa ..., p. 228-231.

18. Lettre de la marquise de Barolo à Cesare Alfieri, 14 mars 1842 ; recopiée dans R. M. BORSARELLI, La marchesa ..., p. 229-230.

19. Sur ces oblates, voir R. M. BORSARELLI, La marchesa ..., p. 115-116.

20. Les gens informés savent, depuis le début du vingtième siècle, que le nom de Philomène repose sur la fausse interprétation d'une inscription. En 1961, la congrégation des Rites a promulgué, dans une Instructio de Calendariis particularibus (AAS 53 (1961), p. 168-180), l'avis : "Festum autem S. Philumenae, v. et m. (11 augusti) e quolibet calendario expungatur" (p. 174).

21. Regolamento dell'ospedaletto di S. Filomena, 1873, résumé par R. M. BORSARELLI, La marchesa ..., p. 231.

22. Texte original français des mémoires de la marquise de Barolo, cité par le professeur Tancredi CANONICO, Sulla vita ... della marchesa Giulia Falletti di Barolo-Colbert, Turin, G. Favale, 1864, p. 11-12.

23. Il sistema preventivo nell'educazione ..., § I.

24. Madame de Barolo créa encore en 1846 le ricovero (foyer) dit des Familles ouvrières et l'atelier de S. Joseph ; et, en 1850, l'orphelinat dit des Giuliette, dans l'educatorio di S. Anna, via della Consolata 20, auprès de chez elle par conséquent. Dans cet orphelinat, 36 orphelines étaient logées, vêtues et instruites jusqu'à l'âge de vingt ans ; et, à leur sortie, elles recevaient cinq cents lires pour subvenir à leurs premières nécessités. D'après P. BARICCO, Torino descritta, 1869, II, p. 827.

25. Informations biographiques empruntées à G. BRACCO,

"Don Bosco e le istituzioni", dans Torino e Don Bosco, Turin, 1989, I, p. 124.

26. MO 108/18 à 109/28.

27. Notice nécrologique recopiée dans les Documenti XLII, 439-441. Elle continuait par la description des dernières années de don Borel, quand il était devenu infirme. Le passage cité a été repris en MB II, 239/12 à 240/10. On notera qu'à la suite, les lignes 10-14 des MB II, 240, pourtant entre guillemets, ne figuraient pas dans la notice. Les Documenti XLII, 441 contiennent deux autres notules sur don Borel. On ajoutera à ces souvenirs l'articulet "Il teologo Giovanni Borel", Unità cattolica, 5 avril 1874. Enfin il existe une courte notice du salésien E. CALVI, Il teologo Gio. Battista Borel e il beato Don Bosco, Turin, 1931, 40 p.

28. G. CAPETTI, Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice. Cronistoria, t. 1, Rome, 1974, p. 16. La référence à "MB II, 234" n'est pas exacte, car ces lignes présentées entre guillemets ne figurent pas dans le volume. Il s'agit plutôt d'une déduction des chapitres de don Lemoyne sur don Bosco au Refuge en 1844-1846.

29. D'après une lettre de G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, 17 octobre 1845, et son annotation dans Epistolario Motto, I, p. 61-63.

30. Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo morto nel Seminario di Chieri ammirato da tutti per le sue singolari virtù, scritti da un suo collega, Turin, Speirani et Ferrero, 1844, 84 p. Sera cité ici sous le titre abrégé Cenni Comollo. Edition très sommairement présentée par A. CAVIGLIA, Il primo libro di Don Bosco, dans Opere e scritti editi e inediti .., t. V, première partie, Turin, SEI, 1965, p. 3-128.

31. Voir la note Speirani, 12 août 1836, en ACS 112 Fatture : "1844 - ottobre : stampa 3 mila copie del Comollo L. 300 ; aumento per la carta fina : L. 10 ; stampa carta dei cartelloni : L. 5 ; (totale) L. 315 ...", recopiée dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 331, n. 10.

32. Sur l'élaboration de ces Cenni Comollo, je reprends ici l'étude : "La biographie de Luigi Comollo" de mon livre Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne, Lyon, 1962, p. 100-113.

33. Infermità e morte del giovane Chierico Luigi Comollo scritta dal suo collega C. Gio. Bosco. Nozione sulla nostra amicizia e sulla sua vita, ms, 23 p. ; ACS 133 Comollo.

34. Une note de la biographie au début du récit de la maladie mortelle de Comollo : "Tutto cio' che quivi minutamente racconto è stato scritto parte durante sua malattia, parte immediatamente dopo da un suo compagno" (Cenni Comollo 1844, p. 50, n. 1) repoussait la première rédaction de ce morceau vers le mois d'avril 1839.

35. La pièce a été éditée dans l'article de Juan CANALS PUJOL, "La amistad en las diversas redacciones de la vida de Comollo escrita por san Juan Bosco. Estudio diacrónico y edicion del manuscrito de 1839", RSS V (1986), p. 221-262.

36. Cenni Comollo 1844, p. 3.

37. Cenni Comollo 1844, p. 36-37.

38. Cenni Comollo 1844, p. 31-32.

39. Cenni Comollo 1844, p. 55-56. Noter que plusieurs détails terrifiants du manuscrit n'ont pas été copiés dans le livre.

40. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 205.

41. Cenni Comollo 1844, p. 34-35.

42. Cenni Comollo 1844, p. 63-64.

43. P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 119.

44. Cenni Comollo 1844, p. 25.

45. Voir : "Tutto questo insieme (les qualités morales que Comollo manifestait dès l'enfance) era bel presagio che il Signore lo voleva a stato di maggior perfezione" (Cenni Comollo 1844, p. 11).

46. Cenni Comollo 1844, p. 47.

47. Cenni Comollo 1844, p. 12.

48. Cenni Comollo 1844, p. 12-13.

49. Cenni Comollo 1844, p. 11.

50. "In questo mondo di lagrime" (Cenni Comollo 1844, p. 62).

51. Cenni Comollo 1844, p. 33-34.

52. Cenni Comollo 1844, p. 57-59.

53. MO 134/77-81.

54. MO 134/7 à 136/57.

55. MO 136/56-57.

56. MO 138/11-27 et 140/41-42.

57. MO 139/27-37.

58. MO 139/37 à 140/38.

59. Texte non daté et non signé en ACS 38 Turin Oratoire, FdB 230 D11 ; édité dans Epistolario Motto I, p. 55.

60. Original en ACS 38 Turin Oratoire, FdB 230 D9.

61. Don Lemoyne, qui ignorait la pièce, s'est donc trompé en MB II, 249/29-32, où il a écrit que "con decreto 6 dicembre (l'archevêque) concedeva a D. Bosco la facoltà di benedir-la, di celebrarvi la santa Messa, impartirvi la benedizione col Venerabile, e farvi tridui e novene". Le premier intéressé était alors toujours don Borel.

62. D'après le registre comptable de don Borel, "Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales", édité par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 545-547.

63. MO 141/84 à 142/93.

64. Au dire de don Bosco, la marquise avait l'intention de constituer une société sous le vocable de saint François. D'où, selon lui, la présence du tableau.

65. Piano di Regolamento dell'Oratorio ..., § Scopo di questo oratorio. Sur ce document, voir, ci-dessous, chap. IV.

66. MO 141/74-78. Il ajoutait dans ces Memorie (MO 141/78-83) une autre "raison", très douteuse en 1844. "Une autre raison était de nous mettre sous la protection de ce saint, afin qu'il nous aide depuis le ciel à combattre les erreurs contre la religion, spécialement le protestantisme, qui commençait insidieusement de s'insinuer dans nos pays et notamment dans la ville de Turin". L'idée d'imiter saint François apôtre du Chablais et auteur des Controverses ne vint certainement pas à l'esprit de don Bosco avant 1848-1850, quand les vaudois se mirent à faire parler d'eux à Turin.

67. MO 142/5-16.

68. MO 148/10-15. Nous rétablissons ici, aidés par une étude de don Motto, la chronologie des faits mise à mal par don Bosco dans ses Memorie dell'Oratorio, puis par don Lemoyne en MB II, 279-280. Don Lemoyne imaginait à tort plusieurs semaines à San Pietro in Vincoli. Voir F. MOTTO, "L'Oratorio di Don Bosco presso il cimitero di S. Pietro in Vincoli in Torino", RSS V (1986), p. 199-220.

69. MO 148/10-15.

70. Nous savons maintenant qu'elle se dénommait Margarita Sussolino, peut-être Bussolino. Voir F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 210.

71. MO 148/16 à 149/32.

72. On pense que don Bosco déduisit cette lettre de l'interdiction d'entrer dans le cimetière le dimanche suivant. Voir F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 210.

73. Copie de la décision enregistrée par l'administration dans F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 206.

74. Le fait et sa date d'après les avis de décès du diocèse et de la municipalité reproduits par F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 209, n. 27.

75. La lettre en MB II, 292/3-22.

76. MO 149/43-45.

77. Extrait du rapport du Mastro di Ragione, reproduit dans F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 212.

78. Turin, Paravia et comp., 1845, 72 p. Un manuscrit avec ses corrections autographes a été conservé en ACS 133, Divoto dell'Angelo Custode ; et don Bosco a reconnu l'opuscule comme sien dans son testament de 1856.

79. Aux archives salésiennes, un petit dossier sur lequel un archiviste a noté : "Biglietto fra le fatture del tipografo Speirani a D. Bosco", dit : "1° L'Angelo Custode 1843 ..." (Voir P. STELLA, Valori spirituali nel "Giovane Provveduto" di San Giovanni Bosco, Rome, 1960, p. 3). La date de 1843, peut-être fantaisiste, serait-elle celle d'une proposition d'édition ?

80. On écrivait encore en 1948 : "... Il semble aussi que l'essentiel de la doctrine touchant les anges gardiens appartienne au domaine de la foi. Le rôle tutélaire des anges à l'égard des hommes, affirmé par l'Ecriture, l'est aussi communément par les représentants de la tradition. L'Eglise a, par ailleurs, sanctionné cette croyance en instituant une fête en l'honneur des anges gardiens, fixée au 2 octobre. Le fait qu'un ange soit affecté particulièrement à la protection de chacun de nous ne paraît pas aussi fermement établi. Toutefois on ne pourrait le mettre en doute sans témérité." (G. ROTUREAU, "Ange. Théologie", dans Catholicisme, t. I (1948), col. 543.) Et voir le Breve catechismo per li fanciulli che si dispongono alla confessione e prima comunione ..., Turin, Canfari, 1846, p. 31.

81. Maniera facile per imparare la Storia Sacra ..., 2ème éd., Turin, 1855, § III. La question : "Gli Angeli buoni ..." fut ajoutée pour cette deuxième édition.

82. Très probablement d'après un ou des modèles non encore identifiés.

83. Cette énumération dans R. GARRIGOU-LAGRANGE, "Prédestination", DThC, t. XII, deuxième partie, Paris, 1935, col. 3017, introduite comme suit : "Les Pères, notamment saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Bernard et saint Anselme, ont, d'après certaines paroles de l'Ecriture, indiqué plusieurs signes de la prédestination, que les théologiens ont souvent énumérés comme il suit : a) une bonne vie ..." etc. La citation de don Bosco dans Il Divoto ..., p. 5-6.

84. Supplique non datée des prêtres Giovanni Borel, Sebastiano Pacchiotti et Giovanni Bosco, reproduite dans F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 213-214.

85. Extrait de registre, reproduit par F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 214.

86. Lettre du théologien G. Borel, Turin, 9 juillet 1845, dans G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", in Torino e Don Bosco, 1989, I, p. 124-125.

87. Extrait de registre, recopié par F. MOTTO, "L'Oratorio ...", art. cit., p. 215.

88. Cenno storico dell'oratorio di San Francesco di Sales ...", éd. P. Braido, dans Don Bosco educatore ..., 1992, p. 114.

89. MO 143/28 à 144/72.

90. MO 145/73-82.

91. MO 145/83 à 146/100.

92. Extrait de registre du 7 novembre 1845, reproduit dans G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", art. cit., p. 125.

93. Lettre enregistrée le 18 novembre 1845 ; recopiée dans G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", art. cit., p. 125-126.

94. Dans le "Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales", édité par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 547.

95. MO 92/41-42.

96. Sur Bérault-Bercastel, voir ces Etudes préalables ..., fasc. III, p. 211.

97. MO 111/30-33.

98. "Del Fleury probabilmente lesse la traduzione italiana fatta da Gaspare Gozzi, Venezia 1767-1771 ovvero Genova 1769-1773, 27 vol.", selon P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 69, n. 59.

99. D'après D. GORCE, "Fleury, Claude", in DHGE, t. 17, col. 487. En outre, au temps des discussions sur les lois Siccardi, le journal L'Opinione publia divers articles intitulés Risposta dell'abate Fleury ai Vescovi Protestanti del Piemonte, articles qui, réunis en livret, furent distribués aux députés et aux sénateurs. On en déduisait que l'histoire de l'abbé Fleury approuvait des lois jugées hostiles à l'Eglise.

100. L'Histoire ecclésiastique ne figure pas parmi les ouvrages condamnés sous son nom au catalogue de l'Index librorum prohibitorum.

101. Storia universale della Chiesa dalla predicazione degli Apostoli fino al Pontificato di Gregorio XVI, Mendrisio, 1839-1843, 14 vol. Voir ces Etudes préalables ..., fasc. III, p. 211-212.

102. "Dedicatomi da più anni all'istruzione della gioventù, bramoso di porgere alla medesima tutte quelle più utili cognizioni, che per ^{me} fosse possibile, feci ricerca d'un breve corso di Storia Sacra principalmente, ed Ecclesiastica, che fosse alla sua capacità adattata" (Storia ecclesiastica ..., 1845, p. 7). Les considérations qui suivent dans cet alinéa proviennent de cette préface de la Storia ecclesiastica.

103. D'après G. Bosco à Francesco Puecher, Castelnuovo, 5 octobre 1845 ; Epistolario Motto, I, p. 58-59.

104. D'après G. Bosco à Francesco Puecher, Turin, 3 décembre 1845 ; Epistolario Motto, I, p. 64.

105. Turin, Speirani et Ferrero, 1845, 398 p.

106. Informations empruntées à G. RIGAULT, L'Ere du Frère Philippe (Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, t. V), Paris, Plon, 1945, p. 76, qui se référait là à F. GIOVANNINO, "Inizi scolastici dei Fratelli in Piemonte", Rivista lasalliana, juin 1937, p. 233.

107. "Si degni adunque riceverla sotto la potente di Lei protezione, non sia più mia, ma sua, e faccia sì, che scorra per le mani di chi vorrà giovarsene" (Storia ecclesiastica ..., 1845, p. 6).

108. Le volume Storia ecclesiastica, publié par don A.

Caviglia dans la collection des Opere e scritti editi e inediti di "Don Bosco", vol. I, deuxième partie, Turin, SEI, 1929, XXIV-572 p. n'a pas grand intérêt : l'éditeur n'a pas identifié les ouvrages dont l'auteur s'était servi, et ses observations n'ont porté que sur la forme du récit. En revanche, remarques intéressantes dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. I, p. 230, texte et n. 7 ; t. II, p. 61-64 ; et dans F. MOLINARI, "La 'Storia ecclesiastica' di Don Bosco", in Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1987, p. 203-237 ; et ID., "Chiesa e mondo nella 'Storia ecclesiastica' di don Bosco", in Don Bosco nella storia, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 143-156. Mais l'édition critique du livre reste à faire.

109. Storia ecclesiastica, 1845, p. 14.

110. Storia ecclesiastica, 1845, p. 389-398.

111. Anonyme, Turin, Marietti, 1844.

112. Sur le P. Loriguet, voir ces Etudes préalables ..., fasc. IV, p. 46-47.

113. Turin, Giac. Marietti, 1843, VIII-360 p.

114. Sur les éditions utilisées par don Bosco, question secondaire en l'occurrence, on verra les remarques de P. Stella, en particulier dans Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. I, p. 230, texte et n. 7 (pour Bérault-Bercastel).

115. Storia ecclesiastica, 1845, p. 9-10.

116. Storia ecclesiastica, 1845, p. 10.

117. Ainsi, à propos de Luther, la référence : "Nat. A. gotti etc." (p. 290), qui renvoyait simultanément à Natalis Alexander, en français Noël Alexandre (1639-1724), auteur d'une Historia ecclesiastica très connue (1ère éd., 1699) ; et au dominicain Vincenzo Lodovico Gotti (1664-1742), auteur de La vera Chiesa di Cristo dimostrata da' segni e da' dogmi, contro di due libri di Giacomo Picenino intitolati Apologia per i riformatori e per la religione riformata, e Trionfo della vera religione (Bologne, 1719, 2 in-4° ; Milan, 1734) ; et, à propos de la fin de Voltaire, la référence : "Lepan e Arel vita di Voltaire" (p. 339), qui renvoyait simultanément à Edouard-Marie-Joseph Lepan (1767-1844), auteur de : Vie politique, littéraire et morale de Voltaire, où l'on réfute Condorcet et ses autres historiens ..., Paris, imp. de Cordier, 1817 ; rééditions, dont une 6ème éd., Paris, Société reproductive des bons livres, 1838, in-18, 322 p. ;

et à Elie Harel (avec un h initial) (1740-1823) auteur de : Voltaire. Particularités curieuses de sa vie et de sa mort ..., Paris, A. Le Clère, 1817, in-8°, XVI-179 p.

118. (Loriquet), Storia ecclesiastica, p. 13 ; et Storia ecclesiastica, 1845, p. 34-35.

119. Storia ecclesiastica, 1845, p. 109-110. Bérault-Bercastel (voir éd. Zugno, t. III, p. 42) ne racontait pas les divers miracles communément attribués à saint Blaise.

120. Storia ecclesiastica, 1845, p. 283-284.

121. Livre XLI, n° 170 ; éd. Zugno, t. XV, p. 183.

122. Storia ecclesiastica, 1845, p. 255-256. Sur le martyre et le culte de saint Werner de Trèves (en français : Vernier, Verny), mise au point d'André Vauchez, "Werner", dans Histoire des saints et de la sainteté, t. VII (Paris, Hachette, 1987), p. 257-261.

123. Storia ecclesiastica, 1845, p. 315-326 ; Bérault-Bercastel, livre LXXI, n° 316-338, éd. Zugno, t. XXIII, p. 362-401 ; et livre LXXII, n° 46-60, même éd., t. XXIV, p. 49-66.

124. Storia ecclesiastica, 1845, p. 380-383. On lit une relation du martyre de Jean-Charles Cornay dans les Annales de la Propagation de la Foi, t. XI, Lyon, 1838, p. 224 ; un récit sur le P. Gabriel Perboyre en prison, ibid., t. XIII, Lyon, 1841, p. 252-253 ; et un récit de son supplice, ibid., t. XIII, p. 450-451. Mais nous ignorons si don Bosco lisait alors ces Annales en français.

125. Storia ecclesiastica, 1845, p. 151-163.

126. Les Polonais, les Hongrois, les Danois, les Suédois, les Normands "et leur féroce capitaine Rollon", les Russes. Storia ecclesiastica, 1845, p. 198-199.

127. Storia ecclesiastica, p. 287-349.

128. Storia ecclesiastica, 1845, p. 13.

129. "S. Isidoro il contadino fu uno di que' santi che mostrano quanto sia vero che il Signore anche fra la glebe, sa condurre i rozzi e gli indotti alle sublimi vie della perfezione ..." (Storia ecclesiastica, 1845, p. 217).

130. Storia ecclesiastica, 1845, p. 78-79.

131. Storia ecclesiastica, 1845, p. 129.

132. Storia ecclesiastica, 1845, p. 95-96.

133. Storia ecclesiastica, 1845, p. 97.

134. Storia ecclesiastica, 1845, p. 97-99.

135. Storia ecclesiastica, 1845, p. 101-102.

136. Storia ecclesiastica, 1845, p. 132-133.
137. Storia ecclesiastica, 1845, p. 123.
138. Storia ecclesiastica, 1845, p. 150.
139. Storia ecclesiastica, 1845, p. 180-181.
140. Storia ecclesiastica, 1845, p. 183-184.
141. Storia ecclesiastica, 1845, p. 196.
142. Storia ecclesiastica, 1845, p. 192.
143. Sic. On sait que Martin Luther est mort le 16 février 1546, deux mois après l'ouverture du concile de Trente (13 décembre 1545). Ce n'est malheureusement pas la seule erreur de ces lignes, que l'on nous permettra de ne pas commenter. Voir Storia ecclesiastica, 1845, p. 301-302.
144. Storia ecclesiastica, 1845, p. 306. Comment croire que le pieux Calvin ait jamais pu "invoquer les démons", surtout à l'article de la mort !
145. Storia ecclesiastica, 1845, p. 123-124.
146. Storia ecclesiastica, 1845, p. 147.
147. Storia ecclesiastica, 1845, p. 345.
148. Storia ecclesiastica, 1845, p. 305, 326-327.
149. Storia ecclesiastica, 1845, p. 387.
150. Storia ecclesiastica, 1845, p. 287-288.
151. Storia ecclesiastica, 1845, p. 388. On lit à peu près le même texte dans la Storia ecclesiastica de Loriguet, éd. de 1844, p. 128-129 ; et dans la Storia della Chiesa de 1843, p. 329-330, qui, du reste, recopiait Loriguet.

C h a p i t r e I I

ETRE MAITRE CHEZ SOI

Don Bosco est fatigué

Aux premiers jours d'octobre 1845¹, don Bosco avait quitté le Refuge et l'ospedaletto Barolo pour quelques jours de vacances dans son village natal de Castelnovo. Sept garçons l'accompagnaient : ils logeraient dans le fenil de sa maison. Don Bosco avait marché sans trop de peine jusqu'à Chieri. Là, brusquement à bout de forces, il avait dû interrompre sa route et se coucher. Toutefois, le lendemain il s'était repris et était arrivé à destination. Mais quatre jours d'abattement avaient suivi. Ses collègues du Refuge lui manquaient, paraît-il. Un temps, à l'en croire, le tapage et les chansons que ses jeunes ne lui ménageaient pas l'avaient remis sur pied. "Mes occupations présentes sont : je mange, je chante, je ris, je cours, je tourne, etc., etc.", écrivait-il bravement vers le 10 octobre au théologien Borel, tandis que les dénommés Genta et Gamba menaient la sarabande à ses côtés. La visite de ses deux confrères aurait suffi à le guérir tout à fait, assurait-il. Il les secouait : "Su, coraggio, vengano giù, saccag !!!" (Allons, courage, venez donc, sapristi !!!) Hélas, le simple fait d'écrire exténuaient son organisme affaibli. Interrompant

brusquement sa lettre, il avouait : "Sarà continuata, non posso più" (A suivre, je n'en peux plus) ; et il oubliait de signer². Il rechutait en effet. Pendant une autre semaine, une dysenterie persistante l'empêchait de sortir. Il ne pouvait célébrer la messe que le 16 ; et encore, "à dix heures" du matin. Il envisageait alors de ne rentrer à Turin que le 23 ou le 24³.

La fatigue de don Bosco persista. Il crachait du sang. Au début de décembre, Pacchiotti, pour lui épargner un lever trop matinal, célébrait à sa place la messe de l'ospedaletto. Don Bosco assurait la deuxième messe du Refuge, vers 7 heures peut-on penser. Mais ce repos journalier ne suffit pas. A la fin du mois de décembre, la marquise de Barolo (alors à Rome pour les affaires de sa congrégation de Sant' Anna), alertée par le théologien Borel, demanda à don Bosco de se reposer vraiment jusqu'à complet rétablissement. Devenait-il sage ? Il promit, nous dit-on, de se soumettre au lendemain de l'Epiphanie, à partir du 7 janvier 1846 par conséquent. Le théologien Guala et don Cafasso le surveilleraient (au Convitto vraisemblablement)⁴. La santé du troisième aumônier du Refuge n'était pas brillante au temps de la casa Moretta.

Il s'entêtait pourtant à veiller sur ses garçons de l'oratoire. Mais le sol se dérobaît sous lui, ses meilleurs soutiens parlaient de l'abandonner. Comme beaucoup dans le clergé de Turin, Borel et Pacchiotti eux-mêmes commençaient à douter de son équilibre mental. Borel lui proposa un jour de laisser ses bandes de garçons et de se consacrer au seul catéchisme d'une vingtaine de petits. Il répondit, nous apprend-il, par référence au songe d'octobre 1844 : "Le site est prêt : une cour spacieuse, une maison avec une quantité d'enfants, un portique, une église, des prêtres, des clercs, tout à notre disposition. - Mais où ? interrompit Borel, en

Piémontais peu enclin à se fier aux visionnaires. - Je ne puis vous dire où, mais ça existe et c'est pour nous." Borel n'y résista pas : les larmes lui montèrent aux yeux. "Pauvre don Bosco ! Il est devenu fou." Il le prit par la main, l'embrassa et s'éloigna avec Pacchiotti, le laissant seul dans sa chambre.⁵

De son côté, la marquise de Barolo, qui était rentrée de Rome à la fin février 1846 justement inquiète sur la santé de don Bosco, le mettait en demeure de choisir entre ses garçons et l'aumônerie de ses oeuvres⁶. Il aurait répondu : "Vous avez de l'argent et vous trouverez facilement des prêtres tant que vous voudrez pour vos institutions. Pour les pauvres enfants, ce n'est pas pareil. Si je me retire, à l'instant tout part en fumée. Je continuerai donc de faire ce que je peux pour le Refuge, je laisserai mon emploi régulier et je m'occuperai systématiquement des enfants abandonnés. - Mais comment pourrez-vous vivre ? - Dieu m'a toujours aidé, il m'aidera aussi à l'avenir. - Mais votre santé est délabrée, votre tête ne tient plus ; vous allez vous enfoncer dans les dettes. Vous viendrez chez moi ; mais, je vous en avertis dès à présent, je ne vous donnerai jamais un sou pour vos enfants. Ecoutez maintenant mon conseil de mère. Je vous maintiens votre salaire, je l'augmente même si vous le désirez. Allez en quelque endroit pendant un, trois, cinq ans. Reposez-vous. Quand vous serez bien rétabli, revenez au Refuge, vous y serez toujours le bienvenu. Autrement vous me mettez dans la triste obligation de vous congédier de mes institutions. Pensez-y sérieusement. - J'y ai déjà pensé, madame la marquise. Ma vie est consacrée au bien de la jeunesse. Je vous remercie de vos offres, mais je ne puis abandonner la voie que la divine Providence m'a tracée. - Donc, vous préférez ces vagabonds à mes institutions ? S'il en est ainsi, je vous congédie sur l'heure. Aujourd'hui même je

vous trouverai un remplaçant." Don Bosco aurait alors fait observer à madame de Barolo qu'il convenait de ne rien précipiter. "Eh bien ! conclut-elle (d'après les Memorie dell'Oratorio), je vous accorde trois mois, après quoi vous laisserez à d'autres la direction de mon ospedaletto"⁷.

La mesure fut comble quand - d'après ce qu'il nous a lui-même rapporté - deux respectables ecclésiastiques se présentèrent au Refuge pour proposer à don Bosco une cure au manicomio voisin. Il les aurait accompagnés jusqu'à leur voiture, les y aurait installés l'un et l'autre et, selon ses Memorie, claquant la porte, aurait dit au cocher : "Vite au manicomio, où ces deux messieurs sont attendus."⁸ L'épisode, enrichi plus ou moins légitimement de détails piquants et comiques par les soins de don Bosco sur la prise en charge des deux prêtres par les infirmiers du manicomio, enchante naturellement toujours les admirateurs du saint⁹. En 1846, c'était un signe de l'inquiétude des sages devant ses projets mirifiques comparés à la fragilité de sa santé.

La casa Moretta et le pré Filippi

Au début de 1846, l'oratoire S. François de Sales, éloigné des Mulini de la Doire, vivait dans l'instabilité. Chapelains et oratoriens devaient se contenter de leurs trois pièces de la casa Moretta et du maigre espace environnant. Il est vrai que les enfants venaient aussi au Refuge. Mais le petit matériel des Mulini avait dû être transféré chez Moretta. "Nous avons passé là quatre mois, écrira don Bosco, à l'étroit pour le local, mais heureux de pouvoir au moins réunir nos élèves dans ces petites pièces, les instruire et, en particulier, leur donner toute facilité de se confesser"¹⁰.

Mélas, les différents locataires de la casa Moretta n'étaient pas plus tolérants au bruit et aux courses des enfants que les gens des Mulini. Ils prirent immédiatement ombrage de la présence des garçons dans leur immeuble et à

ses alentours. Le contrat de location ne devait pas être renouvelé¹¹. Il fallut, bon gré mal gré, se contenter du pré voisin des frères Filippi. De ce fait, l'oratoire, à peu près sans toit, se retrouva au début de mars le plus clair du temps sous le soleil de Dieu. Don Bosco racontera :

"A notre grand regret et non sans gêne importante pour nos réunions de mars 1846, nous dûmes abandonner la maison Moretta et louer un pré appartenant aux frères Filippi, là où se trouve actuellement¹² une fonderie pour le moulage de la fonte. Je me trouvai là ciel ouvert, au milieu d'un pré clos par une misérable haie qui laissait libre accès à qui voulait entrer. Les jeunes étaient de trois à quatre cents. Ils trouvaient leur paradis terrestre dans cet oratoire qui avait pour toit et pour murs la voûte céleste elle-même. Mais comment pratiquer ses devoirs religieux à cet endroit ? Tant bien que mal nous y faisions du catéchisme et chantions des cantiques ou les vêpres. Puis le théologien Borel ou moi-même, nous montions sur un talus ou sur une chaise, et nous adressions un petit mot aux jeunes qui, attentifs, venaient nous écouter. Pour les confessions on procédait ainsi : les jours fériés je me rendais sur le pré au petit matin. Plusieurs m'y attendaient déjà. Je m'asseyais sur un talus, j'écoutais les confessions des uns pendant que d'autres se préparaient ou faisaient leur action de grâce. Ensuite, beaucoup reprenaient leur récréation. A un certain moment de la matinée, on donnait un coup de trompette, qui rassemblait tous les jeunes. Un deuxième coup de trompette demandait le silence et me permettait de parler et d'indiquer où nous allions entendre la messe et communier. Nous allions parfois à la Madonna di Campagna, parfois à la Consolata, parfois à Stupinigi ..."¹³

Don Bosco a décrit une randonnée dominicale de cette époque, qui le mena jusqu'au sanctuaire de Superga, au-dessus de la ville. Sa reconstitution nous instruit sur l'esprit de l'œuvre naissante¹⁴. Au début de la matinée, les enfants jouèrent quelque temps sur le pré, soit aux boules, soit aux palets, soit aux échasses, etc. Un roulement de tambour puis une sonnerie de trompette annoncèrent le rassemblement et le départ. Chacun avait pu entendre la messe auparavant. Vers neuf heures, la troupe s'ébranla. Les uns portaient des paniers de pain, d'autres du fromage, des saucissons, des fruits et

tout le nécessaire pour la journée. Un certain silence fut observé jusqu'aux dernières maisons de la ville. Ensuite on put crier, rire, chanter, mais toujours en rangs et en ordre. Arrivés au bas de la côte qui mène à la basilique, don Bosco trouva un "magnifique" petit cheval, dûment harnaché, que le recteur de l'église mettait à sa disposition. En même temps, une lettre du théologien Borel, qui l'avait précédé là-haut, l'avertissait que tout y était prêt : la soupe, le plat, le vin. Don Bosco enfourcha le cheval et lut la lettre à haute voix. Les garçons applaudirent, crièrent et chantèrent. Les uns prenaient le cheval par les oreilles, d'autres par les naseaux ou par la queue ; ils bousculaient la pauvre bête et aussi son cavalier. Celui-ci reconnaissait qu'il n'aurait pas eu la patience de sa monture. La fanfare du groupe, c'est-à-dire exactement un tambour, une trompette et une guitare, intervenait. Le désaccord était parfait, mais faisait grand bruit et, avec les voix des jeunes, l'harmonie était, paraît-il, merveilleuse. Las de rire, de blaguer, de chanter, pour ne pas dire de hurler, le petit monde arriva au but. Les garçons, tout en sueur, se rassemblèrent dans la cour du sanctuaire et purent se restaurer. Don Bosco leur raconta en détail la "merveilleuse histoire" de la basilique. Et le théologien Guglielmo Audisio, président de l'académie installée en ces lieux, offrit aux visiteurs la soupe et la portion du repas ; le curé, le vin et les fruits. Après un couple d'heures pour l'exploration du site, les enfants se retrouvèrent dans l'église, où les gens commençaient d'affluer comme chaque dimanche. A trois heures, don Bosco monta en chaire et prononça un bref sermon ; quelques jeunes doués d'une belle voix chantèrent un Tantum ergo. A six heures, des ballons furent lâchés. Puis, après force remerciements, le groupe redescendit vers Turin. A nouveau chants, rires, courses et parfois prières pendant le trajet. Parvenus en ville, à mesure qu'ils arrivaient à hauteur de leur

habitation, les garçons sortaient des rangs et rentraient chez eux. Quand don Bosco atteignit le Refuge, il avait encore avec lui sept ou huit jeunes robustes, qui transportaient le matériel de la journée. Inutile de dire, remarquait-il, quel enthousiasme ces promenades suscitaient chez les enfants. Ils aimaient leur prêtre et s'ingéniaient non seulement à lui obéir, mais à lui rendre toute sorte de services¹⁵.

Toutefois, poétique pour les garçons, les aumôniers du Refuge trouvaient précaire la solution du pré Filippi. Ils cherchaient mieux. Au début de mars, leur attention tomba de l'autre côté de la via della Giardiniera sur un hangar en construction le long d'un immeuble aux formes campagnardes.

La proposition du 8 mars 1846

Le 26 mai 1875, à table, don Bosco se mit à raconter à l'entourage les débuts de son oeuvre, "quand un pré servait d'oratoire et que s'ouvrit l'oratoire là où il se trouve", pour reprendre la phrase du chroniqueur Giulio Barberis¹⁶. Un dimanche, que nous savons avoir été le 8 mars 1846, le "patron" du hangar s'était approché de lui en bredouillant : "J'apprends que vous voulez faire un laboratorio (atelier), j'aurais un local. - Pas un laboratorio, un oratorio. - Si, si, un laboratorio. Venez voir." Il y alla, mais le hangar était si bas qu'il paraissait inutilisable. Don Bosco le fit comprendre audit "patron", lequel continuait à protester qu'on lui avait parlé de laboratorio et que l'on changeait brusquement d'idée. "Mais, continuait don Bosco, j'avais absolument besoin d'un local : je demandai donc le prix. C'était 350 lires par an. Je fis des difficultés. Enfin, je lui dis : "J'accepte à condition que vous creusiez le sol d'un pied pour que nous ne butions pas de la tête sur la toiture.

Si vous vous croyez capable de le faire pour dimanche en huit, l'affaire est réglée et je vous paie comptant. - Vous avez ma parole, reprit-il, et l'affaire fut conclue."¹⁷

Sitôt informés, les aumôniers du Refuge décidèrent d'intervenir auprès du "vicaire" de la ville de Turin, Michel de Cavour. Le marquis Michel Benso de Cavour (1781-1850), père de Gustave et de Camille de Cavour, occupait depuis 1835 ce poste central dans l'administration locale. Il était aussi surintendant général de la police. Don Bosco fut chargé de la lettre au vicaire.

Dans la lettre qu'il lui adressa le 13 mars, il résuma l'histoire de l'oeuvre naissante des chapelains du Refuge, expliqua le sens de son apostolat et demanda l'appui de son correspondant par une sorte de rapport plein d'intérêt pour nous. Ce "catéchisme", disait-il pour désigner son activité, avait été commencé "trois ans" auparavant dans l'église S. François d'Assise¹⁸. Quand, en 1844, il était venu s'établir dans l'oeuvre pie du Refuge, les enfants l'avaient rejoint à cet endroit pour "leur instruction spirituelle". L'archevêque avait alors autorisé les chapelains du Refuge à convertir en oratoire une pièce de la maison. On y catéchisait, confessait et célébrait la messe. Le nombre grandissant des garçons avait amené les prêtres à prier la municipalité de leur permettre de transférer leur catéchisme dans l'église San Martino près des Mulini. Là, le chiffre de deux cent cinquante enfants avait été souvent dépassé. Mais, au grand désappointement de tous, il leur avait fallu déguerpir en janvier précédent. Cependant les chapelains du Refuge ne se résolvaient pas à abandonner leur entreprise. Heureusement pour eux, le comte de Collegno¹⁹ les avait encouragés à poursuivre. Ce qu'ils avaient fait, soit chez eux au Refuge, soit dans des pièces qu'ils avaient louées. Et voici que, au cours

de la semaine qui s'achevait (le 13 mars tombait un vendredi), un local leur avait été proposé. Les chapelains s'étaient entendus avec un signor Pinardi pour louer, au prix de deux cent quatre-vingts francs, une grande salle pouvant servir d'oratoire et deux autres salles d'un local attenant. L'endroit semblait convenir à leurs desseins de catéchèse, parce que proche du Refuge où les chapelains étaient employés, éloigné de toute église et cependant habité. Il ne manquait aux dits chapelains que l'agrément de la "société civile".

Pour obtenir cet aval, don Bosco exposait son projet éducatif : le but qu'il poursuivait, les moyens qu'il utilisait et les résultats (flatteurs) qu'il obtenait. "Le but de ce catechismo, expliquait-il, est de recueillir les jours fériés les jeunes qui, abandonnés à eux-mêmes, n'entrent pas dans une église pour y être instruits. On les attire donc alla buona par des paroles, des promesses, des cadeaux et simili. L'enseignement se ramène à ceci : 1° Amour du travail, 2° Fréquentation des saints sacrements, 3° Respect envers toute supériorité, 4° Fuite des mauvais camarades." Notre chapelain estimait que ces principes adroitement instillés dans le coeur des jeunes avaient déjà produit de merveilleux effets. En trois ans, affirmait-il, plus de vingt d'entre eux s'étaient faits religieux (sic !), six étudiaient le latin en vue d'une carrière ecclésiastique et un grand nombre s'étaient mis à fréquenter leurs paroisses respectives. C'était beaucoup, remarquait-il, compte tenu de la qualité de ces jeunes, qui, entre dix et seize ans, ne recevaient de principes ni en religion ni en éducation, étaient pour la plupart vicieux, prêts à troubler l'ordre public et à se retrouver en maison de correction.

Don Bosco terminait son épître par une demande de subside. Les dépenses assumées par les chapelains étaient élevées. Le

comte de Collegno avait promis de soutenir leur cause auprès du vicaire de la ville. Et don Bosco se disait prêt à s'entretenir avec celui-ci au cas où il le jugerait à propos²⁰.

Michel de Cavour réagit favorablement. Il annota la lettre de don Bosco : "Répondre. Ai parlé avec S. E. Mgr l'Archevêque et avec le Comte de Collegno ; aucun doute sur les avantages d'un catéchisme ; que je recevrai volontiers le prêtre Bosco lundi 30 au bureau à deux heures après-midi. 28 mars. Benso de Cavour."²¹ Et sa réponse fut rédigée dans ce sens²².

Bien entendu, don Bosco se présenta le 30 mars au bureau du marquis. Celui-ci l'encouragea à persévérer dans son entreprise, si les chapelains catéchisaient les garçons. Mais il émit des réserves sur la forme donnée à cette catéchèse. Si bien que, jointes aux protestations de quelques curés jaloux, selon qui don Bosco détournait les jeunes ouailles de leurs paroisses, et à une rumeur qui l'accusait de préparer des révolutionnaires²³, ces réserves occuperaient un jour toute la reconstruction de l'entretien dans les souvenirs écrits du saint²⁴. Il prétendit avoir été convoqué à l'hôtel de ville alors qu'il avait sollicité une entrevue, et n'avoir entendu qu'un flot de remarques "sur les bruits répandus à (son) sujet"²⁵. Les objections du marquis étaient compréhensibles. Les troubles de certains oratoires en 1848-1849 prouveraient bientôt à don Bosco lui-même que cette institution constituait un vivier possible d'agitateurs politiques. Quoi qu'il en soit, en 1846, pareille accusation tombait à faux dans son propre cas. Notre chapelain se défendit donc bravement. Il est possible qu'il ait, en substance, rétorqué au vicaire :

"Je ne cherche, monsieur le marquis, qu'à améliorer le sort de ces pauvres enfants du peuple. Je ne demande pas d'argent, mais seulement un endroit pour pouvoir les accueillir. J'espère ainsi pouvoir diminuer le nombre des garnements et des délinquants."²⁶

C'est au retour de cette audience qu'un message des frères Filippi apprit à don Bosco que ces propriétaires ne consentaient plus à laisser piétiner leur pré par ses garçons et ne lui accordaient qu'un délai de quinze jours pour chercher fortune ailleurs²⁷.

Le hangar Pinardi

Le hangar qui avait été proposé à don Bosco était adossé à une bâtisse donnant sur la via della Giardiniera et propriété d'un immigré d'Arcisate (Lombardie-Vénétie) dénommé Francesco Pinardi. Le 10 novembre 1845, ce Pinardi avait loué sa maison à un autre immigré, Pancrazio Soave, natif, lui, de Verolengo en Piémont, celui qui, le 8 mars précédent, avait offert ses services à don Bosco sur le pré Filippi. Le 1er avril 1846, un contrat de location fut établi entre don Borel et le propriétaire Pinardi²⁸. Pinardi louait au chapelain Borel "trois pièces d'une grande salle oblongue avec cour devant et sur le côté". Borel s'engageait à verser chaque année trois cents liras jusqu'au 30 avril 1849.

Ce hangar côtoyait sur toute sa longueur (un peu plus de vingt mètres) la maison Pinardi comme telle, remarquable par son balcon et son escalier extérieur²⁹. Comme le contrat l'annonçait, il était partagé en trois : une grande salle d'environ quinze mètres de longueur, qui servirait de chapelle, et deux petites de deux à trois mètres, l'une destinée à servir de sacristie, l'autre de dépôt de matériel. Toutes trois étaient pourvues de portes, de fenêtres et d'une cheminée. Ces pièces avaient au plus deux mètres cinquante de hauteur, puisque les jeunes les plus grands de l'oratoire, montés sur un banc, touchaient aisément leur plafond.

Le dimanche des Rameaux, 5 avril 1846, l'oratoire S. François de Sales foula encore le pré Filippi. Si les souvenirs de don Bosco ne l'ont pas trompé, il fit, ce jour-là, ses dé-

votions à la Madonna di Campagna ; et rendez-vous fut pris pour le dimanche de Pâques dans le nouveau logis. Au cours de la semaine (exactement le 10 avril), Mgr Frasoni y autorisa la célébration des cérémonies religieuses. Mais un "décret" en bonne forme ne fut pas nécessaire, le nouveau lieu de culte étant supposé remplacer celui, estimé trop exigü, du Refuge³⁰. Le jour de Pâques, selon don Bosco, l'oratoire fut enfin installé au lieu qu'il n'abandonnera plus. "Le 12 avril, a-t-il écrit, on transporta là toutes les fournitures d'église et de récréation ; et nous allâmes prendre possession de la nouvelle localité"³¹.

La satisfaction du chapelain de Santa Filomena, quoique réelle, était mélangée. "Cette nouvelle église était vraiment mesquine ; mais, louée par un contrat en forme, elle nous libérait de l'inquiétude de devoir à chaque instant émigrer d'un endroit à un autre avec de gros ennuis à la clé ... Et puis, ajoutait-il, il me semblait que c'était vraiment là le site auquel j'avais rêvé, celui dont une inscription disait : Haec est domus mea, inde gloria mea." Le voisinage de l'immeuble Pinardi, qui était une maison de rendez-vous, était bien gênant. Autre ennui : l'auberge de la Giardiniera, quelques mètres plus bas sur la même rue, attirait les jours fériés "tous les bons vivants de la ville"³². Mais don Bosco se faisait une raison : un jour, le site serait entièrement libéré et deviendrait sien.]

Le choix inévitable

La location Pinardi aggravait plus qu'elle ne simplifiait la tâche d'un don Bosco que nous savons souffrant. La marquise de Barolo, qui aurait préféré qu'il se reposât, en prenait acte. D'ailleurs, la présence fréquente à la porte de ses établissements de jeunes garçons en quête de leur prêtre Bosco gênait la direction de son oeuvre uniquement féminine. Un jour de mai 1846, elle exprima ses regrets à don Cafasso.

Celui-ci lui conseilla de s'expliquer avec don Borel, son premier aumônier et l'introducteur de son cadet dans l'oeuvre Barolo. Et la marquise eut l'idée - heureuse pour nous surtout - de lui communiquer ses sentiments par écrit³³. Une lettre lui permettrait, disait-elle, de manifester combien elle admirait la "vertu" de son correspondant et quelle reconnaissance elle lui devait pour ses soins zélés dans ses établissements. Le problème de don Bosco venait alors.

Elle récapitulait l'histoire du troisième aumônier. "Quand l'ospedaletto est venu s'ajouter à mes établissements, nous avons cru qu'un chapelain devrait lui être attribué. Ma confiance ne pouvait être mieux placée qu'en vous-même. Vous avez choisi don Bosco et me l'avez présenté. Il me plut aussi dès le premier abord : je lui trouvai l'air de recueillement et de simplicité qui caractérise les saintes âmes. Nous nous sommes connus à l'automne 1844. Or l'ospedaletto ne devait être ouvert, et il ne fut ouvert, qu'en août 1845. Mais le désir de garantir l'acquisition d'un aussi bon sujet me fit anticiper son entrée en charge avec émoluments." Des problèmes de santé s'étaient presque aussitôt posés. "Quelques semaines après son installation avec vous, monsieur le théologien, la supérieure du Refuge comme moi-même avons constaté que sa santé (celle de don Bosco) ne lui permettait nulle fatigue. Vous vous rappellerez combien de fois je vous ai recommandé d'en prendre soin et de le laisser reposer, etc. etc. Mais lui n'en tenait pas compte ; il disait que les prêtres doivent travailler, etc. etc." Cependant le mal de don Bosco empirait : il crachait du sang. La marquise rappelait alors l'intervention de don Borel en décembre 1845 pendant qu'elle-même séjournait à Rome³⁴. Le premier aumônier lui avait fait comprendre que don Bosco n'était plus en mesure de remplir sa charge. Comme nous le savons, elle s'était dite

prête à continuer de lui verser ses honoraires, mais à la condition qu'il ne fasse "rien". Sans transition, elle observait, évidemment frappée par le travail extérieur de don Bosco : "Vous croyez que ce n'est rien, monsieur le théologien, de confesser et d'exhorter des centaines de garçons ?" ... Don Bosco aurait dû s'éloigner suffisamment de Turin, l'expérience ayant montré que les enfants le relançaient pour se confesser quand il séjournait à proximité.

On objectait à la marquise que, de la sorte, elle nuisait à la catéchèse dominicale des garçons et à leur prise en charge au cours de la semaine. Au vrai, l'oeuvre en question lui paraissait "excellente en soi et digne des personnes qui l'ont entreprise". Mais elle estimait que, d'une part, "la santé de don Bosco ne lui permettait plus de la poursuivre" ; et, de l'autre, que les rassemblements de garçons à la porte de ses établissements n'étaient plus tolérables, compte tenu de leur caractère particulier. Elle en voulait pour signes deux petites affaires récentes, qu'elle narrait en détail. Et les derniers alinéas de sa lettre résumaient ses intentions en des termes que nous connaissons désormais. "Comme je crois que la poitrine de don Bosco a besoin d'un repos absolu, je ne lui continuerai le petit traitement qu'il veut bien accepter de moi qu'à la condition qu'il s'éloigne suffisamment de Turin pour ne pas risquer de nuire gravement à sa santé. Cette santé me préoccupe dans la mesure de ma grande estime pour lui." La marquise ne se faisait pas illusion sur les réactions de son correspondant, mais en prenait son parti. "Je sais, très révérend monsieur le théologien, que nous ne sommes pas du même sentiment à ce sujet." La seule "voix de (sa) conscience" l'empêchait de se soumettre, comme d'ordinaire, au jugement du premier aumônier.

Cette longue lettre rétablit une vérité trop occultée. Ma-

dame de Barolo ne plaçait pas égoïstement don Bosco devant le dilemme : ou mes oeuvres ou vos garçons. Elle tenait avant tout à sa santé.

Au reste, les médecins partageaient son avis. Don Bosco avouera : "Les nombreux engagements que j'avais dans les prisons, à l'hôpital Cottolengo, au Refuge, à l'oratoire et dans les écoles, faisaient que, pour rédiger les petits livres dont j'avais absolument besoin, je devais travailler la nuit. En conséquence, ma santé, déjà précaire par elle-même, se détériora au point que les médecins me conseillèrent de suspendre toute occupation"³⁵. Leur intervention, probablement conjuguée avec la lettre de la marquise, incita don Borel à envoyer don Bosco passer les jours de semaine chez le curé de Sassi, pour revenir le dimanche à l'oratoire du Valdocco. Mais cette formule hybride compliqua tout. Les enfants de Turin rejoignaient don Bosco dans sa résidence de semaine et ceux de Sassi s'y ajoutaient. Un jour, paraît-il, quatre cents élèves d'une école des frères des Ecoles chrétiennes affluèrent pour se confesser à la fin d'une retraite ; comme ils s'étaient perdus en route sous la pluie et dans la boue, il fallut, non seulement les confesser (à plusieurs prêtres), mais aussi les abriter, les sécher et les restaurer³⁶.

Quand la lettre de la marquise parvint à don Borel, don Bosco, dans son for intérieur, avait certainement choisi : il renoncerait à l'aumônerie de l'ospedaletto Santa Filomena. Mais cela entraînait la recherche d'un autre logement. La conclusion fut tirée, de concert avec don Borel, à la fin du mois de mai. Malgré sa fâcheuse réputation de casa d'immoralità, les deux prêtres optèrent pour trois pièces de l'immeuble accolé au hangar de leur nouvel oratoire. Le locataire de cette maison Pinardi avait tenté d'y implanter au rez-de-chaussée une fabrique d'amidon. Le 5 juin 1846, les chapelains sous-louèrent trois pièces de l'étage au prix de

cinq lires mensuelles chacune. Le bail allait du 1er juillet 1846 au 1er janvier 1849. Le document fut signé par le locataire Pancrazio Soave et par don Borel³⁷.

La maladie de juillet 1846

Aux premiers jours de juillet, don Bosco tomba tout à fait malade³⁸. Écoutons-le raconter dans ses Memorie dell'Oratorio les heures passées alors dans sa chambre de l'oeuvre Barolo. Pénibles pour son corps, elles furent des plus réconfortantes pour son coeur, témoin de l'affection extraordinaire de ses enfants.

"Rentré chez moi, je perdis connaissance et fus porté sur mon lit. Le mal prit la forme d'une bronchite, accompagnée d'une toux et d'une inflammation très violentes. Au bout de huit jours, on me crut à toute extrémité. J'avais reçu le viatique et l'extrême-onction. Il me semble que j'étais préparé à mourir. Je regrettais d'abandonner mes enfants, mais j'étais content de terminer mes jours après avoir donné une forme stable à l'oratoire. Quand la nouvelle de la gravité de ma maladie se répandit, la peine fut générale et atteignit un degré invraisemblable. A chaque instant des bandes d'enfants en larmes frappaient à la porte et s'enquéraient de mon mal. Plus on donnait de nouvelles, plus ils en réclamaient. J'entendais leurs dialogues avec le domestique et j'en étais ému. J'ai su par la suite tout ce que leur affection avait fait faire à mes jeunes. Spontanément ils priaient, jeûnaient, assistaient à des messes, communiaient. Ils se remplaçaient pour des jours et des nuits en prière devant l'image de Marie consolatrice. Le matin, ils faisaient brûler des cierges et, jusque tard dans la soirée, ils étaient toujours un certain nombre en prière, qui conjuraient l'auguste mère de Dieu de bien vouloir conserver leur pauvre don Bosco. Plusieurs firent voeu de réciter leur chapelet entier pendant un mois, d'autres pendant un an, certains toute leur vie. Il y en eut qui promirent de jeûner au pain et à l'eau pendant des mois, des années et même toute leur vie. Je suis certain que plusieurs garçons maçons ont jeûné au pain et à l'eau des semaines entières, sans pour autant ralentir leurs durs travaux du matin au soir. Et même, dès qu'ils avaient un instant de libre, ils couraient le passer devant le saint sacrement.

"Dieu les écouta. C'était un samedi soir³⁹. On croyait que la nuit me serait fatale ; c'était ce que disaient les méde-

cins venus pour la consultation. J'en étais moi-même persuadé, tellement je me sentais faible à force de perdre continuellement du sang. Tard dans la nuit je perçus que j'avais tendance à somnoler. Je m'endormis et me réveillai hors de danger. Quand, dans la matinée, le docteur Botta et le docteur Caffasso vinrent me visiter, ils me dirent d'aller remercier la Madone de la Consolata pour la grâce que j'avais reçue. Mes jeunes ne pouvaient le croire tant qu'ils ne me voyaient pas. De fait, ils me virent peu après me rendre à l'oratoire avec mon bâton. On peut imaginer, mais non décrire leur émotion. Un Te Deum fut chanté, il y eut mille acclamations et un enthousiasme indescriptible. L'un de mes premiers soucis fut de commuer en actes possibles les vœux et les promesses qu'un grand nombre avait faits sans assez réfléchir, alors que j'étais en danger de mort ..."⁴⁰

La marquise de Barolo avait cent fois raison de vouloir faire reposer l'aumônier de Santa Filomena. Mais sa maladie miraculeusement guérie avait fait croître à l'extrême l'affection des jeunes ouvriers de Turin envers leur don Bosco. Sur ce, vers le 10 août⁴¹, il abandonna définitivement l'ospedaletto et partit à Castelnuovo pour une longue convalescence.

Deux livrets de pieux exercices

La rédaction nocturne de ses "petits livres" était, il le reconnaissait, la principale cause de la maladie de poitrine de don Bosco. Peut-être préparait-il déjà le Giovane provveduto et la Storia sacra, qui sortiront l'année suivante. Deux livrets de pieux exercices avaient paru précédemment.

Le 31 août 1846, don Bosco demanda à don Borel d'expédier chez lui un exemplaire de quatre des livres qu'il avait composés⁴². Parmi eux, une brochure sur saint Louis de Gonzague. Elle avait, semble-t-il, paru au temps de la maladie du mois de juillet. Les oratoriens en eurent bientôt connaissance. Un mémoire comptable nous apprend que don Borel, le 10 août 1846, débita trente-neuf lires à don Bosco "pour 650 Domeniche di S. Luigi distribués aux jeunes" à six centimes

l'unité⁴³. Il s'agissait précisément du petit livre intitulé : "Les six dimanches et la neuvaine de saint Louis de Gonzague avec une note sur la vie du saint"⁴⁴. Sous ce titre, don Bosco proposait aux fidèles, après l'Angelo custode, un nouvel exercice de piété. Il concernait les neuf jours préparatoires à la fête de saint Louis de Gonzague (21 juin) et le jour même de cette fête. A sa base, la source -peut-être unique - de notre auteur était une brochure du jésuite P. De Mattei sur "le jeune et angélique saint Louis de Gonzague" propre à "célébrer fructueusement ces six dimanches"⁴⁵.

Chaque jour de la neuvaine de saint Louis selon don Bosco comprenait une méditation, une pratique et une prière, que venaient clore six pater, six ave et six gloria. (L'hymne liturgique à saint Louis Infensus hostis gloriae figurait aussi à la fin de la brochure.) Les thèmes des méditations, à travers lesquelles don Bosco esquissait la spiritualité qu'il commençait de transmettre à la jeunesse, méritent attention. Il proposait successivement Louis de Gonzague en modèle dans le regret de ses fautes, dans sa mortification, dans sa pureté, dans son détachement, dans sa charité fraternelle, dans son amour de Dieu, dans son don à Dieu, dans son esprit de prière et enfin au jour de sa mort. Le jeune homme partait alors joyeux au terme d'une vie réussie. La construction faisait la part à peu près égale au renoncement et à l'action. Les traits choisis pour les illustrer demeuraient compréhensibles à la jeunesse, quoique parfois peu vraisemblables pour elle. Le livret disait que "dès l'enfance, (Louis) était tellement patient aux insultes, aux outrages, aux vilénies de ses camarades que, bien loin de s'en montrer offensé, il s'en montrait tout joyeux ; plus quelqu'un le méprisait, plus il en était aimé ..."⁴⁶ Passe ! Mais, dans d'autres cas, le modèle était d'un genre peu accessible. "Dans son amour de Dieu saint Louis fut un Séraphin ..."⁴⁷

Il arrivait que cet "angélisme" le rendît invraisemblable pour l'humanité moyenne. Luigi ne regardait jamais en face l'impératrice d'Autriche dont il était le page ; il gardait les yeux baissés devant sa propre mère et disait "ignorer la couleur de sa peau"⁴⁸. Quoi qu'il en soit, la comparaison qui suivait la description quotidienne du saint interrogeait le jeune sur sa propre médiocrité : "Quelle honte pour nous qui avons commis tant et de si gros péchés ..." ⁴⁹ "Si Luigi, prince délicat, à la santé chancelante, pur et innocent, faisait tant de pénitences, quelle confusion pour ces jeunes qui ..." ⁵⁰ "D'où vient que nous ayons nous-mêmes si peu de goût pour les choses spirituelles ?" ⁵¹ Etc. Mis en face de pareil idéal, il fallait tenter de se prendre en main et de lui ressembler. Don Bosco croyait à la puissance de l'imitation des héros dans la construction d'un homme.

Il avait une raison particulière d'inciter ses jeunes à regarder aussi haut. Le "don à Dieu" dès la jeunesse est un avantage sans prix. Gage de prédestination, il garantit au seuil de la vie le don de grâces multiples et, par conséquent, le salut et même, qui sait ?, la sainteté. Attendre est dangereux. "Combien il plaît au Seigneur d'être particulièrement servi au temps de la jeunesse. C'est ce que comprit saint Luigi ; et le Seigneur le combla de tant de grâces qu'il devint un grand saint. Si saint Luigi avait tardé jusqu'à un âge avancé pour se donner à Dieu, il ne serait sans doute pas devenu un si grand saint, puisqu'il est mort très jeune ; il ne se serait peut-être même pas sauvé". ⁵² Par un merveilleux échange, la grâce divine l'avait choyé dès sa petite enfance. La théologie congruiste de Robert Bellarmin inspirait peut-être don Bosco sans qu'il s'en doutât ⁵³.

Vers la fin de cette année 1846 ou au début de l'année 1847, quand il venait de renoncer au service de la marquise de Barolo, don Bosco publia, sous un format minuscule

(94 mm x 65 mm), un autre exercice de piété, celui-là certainement lié à ses fonctions d'aumônier adjoint du Refuge, le titre anonyme : "Exercice de dévotion à la miséricorde de Dieu"⁵⁴. L'opuscule codifiait un exercice spirituel que la marquise avait introduit dans ses institutions depuis le début des années 1840 et qu'elle était parvenue à faire approuver et enrichir d'indulgences par le Saint-Siège pendant l'année 1846.⁵⁵

Pendant la semaine du carnaval, tandis que beaucoup en ville se permettaient des débordements jugés licencieux, à l'intérieur des oeuvres Barolo les soeurs de Sant'Anna, les femmes du Refuge et les Maddalene priaient, méditaient et se livraient à des pratiques pénitentielles pour les pécheurs du monde entier⁵⁶. Les institutions fondées par la marquise participaient d'un climat expiatoire alors répandu dans la catholicité. La pratique était communautaire et durait six jours. La veille du premier jour, une lecture officielle en exposait le sens. L'exercice quotidien comprenait une méditation, l'indication d'une pratique particulière, le chant du Miserere (les trois premiers jours) ou du Benedictus (les trois autres) et la bénédiction du saint sacrement. Dans sa méditation, le prédicateur expliquait d'abord que "Dieu montre chaque jour sa miséricorde envers les justes et envers les pécheurs" (premier jour) ; il alignait des "traits particuliers de la Sainte Ecriture" sur sa sollicitude à leur égard (deuxième jour) et choisissait quelques-uns de ces traits dans le récit de la passion de Jésus (troisième jour). Il exposait ensuite que l'amorevolezza manifestée par Dieu quand il accueille le pécheur est "le premier motif pour lequel nous devons le remercier" (quatrième jour), que "le bienfait du sacrement de pénitence" en est un deuxième (cinquième jour) et que "les moyens de salut procurés par Dieu dans notre sainte religion" en sont un troisième (sixième

jour). Les pratiques quotidiennes suggérées étaient des plus simples : encourager parents et amis à participer au pieux exercice, pardonner une insulte, accepter un jour d'abstinence, faire une aumône, se préparer à une bonne confession et réciter sept ave et sept gloria compte tenu des "sept douleurs" de Marie.

Pour composer cet Esercizio, don Bosco avait puisé dans saint Alphonse. Son Apparecchio alla morte fut certainement repris par lui pour le deuxième jour de prédication⁵⁷. Il recourut peut-être aussi au Tableau de la miséricorde divine tiré de l'Écriture sainte de l'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier⁵⁸.

Tandis que le monde s'abandonnait à ses jouissances, le fidèle observant de l'Esercizio regardait la mort. La grande question, l'unique grande question, pensait don Bosco, celle du salut éternel, remplissait son âme. Le pécheur s'était montré indigne de ce salut. Mais, s'il se convertissait, le Dieu de miséricorde lui pardonnerait et lui offrirait les moyens de se racheter. Le public pénitent des oeuvres Barolo vivait ainsi dans la dialectique du péché et du pardon. Toutefois on constate avec plaisir que don Bosco ne s'y laissait pas enfermer. Il décrivait pour elle-même et à partir de sa création la bonté gratuite de Dieu⁵⁹. Au centre de toute vie d'homme et de femme, il voyait Dieu de qui tout bien dérive⁶⁰. Don Bosco croyait tellement à la protection tutélaire de la Providence divine qu'il mélangeait sans problème sa causalité première avec les causes secondes. L'Esercizio di divozione alla misericordia di Dio est, à nos yeux, le premier signe daté d'un choix spirituel important chez lui. La nature imprégnée de Dieu était bonne, le monde était beau. Quand il les regardait, le Dieu juge sévère, le seul Dieu du catéchisme diocésain, comme nous le verrons, s'effaçait

pour lui derrière le Dieu de bonté, jamais las d'inviter et d'embrasser le pécheur. Cette bonté souriante a marqué l'image du prêtre des birichini du Valdocco.]

L'installation dans la maison Pinardi

Au cours de l'été 1846, don Bosco, devenu enfin un peu raisonnable, se reposa vraiment dans sa campagne de Castelnovo. Passer ses journées à manger, boire, dormir et se promener à travers les collines baignées d'air pur de son enfance lui eut bientôt redonné quelques couleurs⁶¹. "Je saurai faire le paresseux ; j'ai déjà été invité à confesser, à prêcher, à chanter la messe, à donner des répétitions, à tous j'ai répondu non", annonçait-il au théologien Borel une quinzaine de jours après son arrivée⁶². Le régime lui fut bénéfique. Le 16 septembre, il remarquait que, depuis une semaine, il parvenait à lire "tout son bréviaire sans en être incommodé". Il avait passé quelques jours dans la région de Casale chez don Lacqua, son ancien maître d'école de Capriglio, et supputait qu'à la Toussaint, sa forme serait redevenue parfaite⁶³. Les autorités diocésaines (en clair, l'archevêque et don Cafasso) auraient voulu la consolider par une année au minimum loin de Turin, afin qu'il ne fût pas happé par son ministère préféré. A son gré, c'était excessif. Il promit seulement à ses supérieurs de ne plus confesser ni prêcher pendant deux ans. Sans doute savait-il au fond de lui que, sur place, il "désobéirait", pour reprendre un verbe dont il usait à ce sujet⁶⁴.

Cependant, il réfléchissait avec sa mère sur sa nouvelle situation. Au Refuge, il avait été remplacé par don Antonio Bosio, devenu aumônier de l'ospedaletto Santa Filomena. Seules les trois pièces, sous-louées par don Borel le 5 juin dans la maison Pinardi, pourraient le recevoir. Mais leur environnement était plus que douteux. "Mère, aurait dit un

jour don Bosco à Margherita, je vais devoir habiter au Valdocco ; mais, en raison des personnes qui occupent cette maison, je ne puis y prendre que vous avec moi." La sainte femme se serait inclinée : "S'il te semble que cela plaît au Seigneur, je suis prête à partir à l'instant."⁶⁵ Et Margherita quitta sa maison, ses amis et son terroir pour la grande ville.

Don Bosco a décrit l'installation au Valdocco en novembre 1846 :

"Nous avons fait réunir quelques articles de plus grande nécessité qui furent expédiés dans la nouvelle habitation où ils rejoignirent ceux du Refuge. Ma mère remplit un panier de lingerie et de quelques objets indispensables ; je pris mon bréviaire, un missel, quelques livres et cahiers nécessaires. C'était toute ma fortune. Nous sommes partis à pied des Becchi dans la direction de Turin. Après une brève halte à Chieri, nous sommes arrivés au Valdocco dans la soirée du 3 novembre 1846. Quand elle vit ces pièces dépourvues de tout, ma mère dit en plaisantant : - Chez moi, j'avais beaucoup de soucis à commander et à administrer ; ici, je serai beaucoup plus tranquille : j'en ai ni à organiser, ni à commander quoi que ce soit."

Sans doute, mais, à Turin moins encore qu'à Castelnuovo, nul ne vivait du seul air du temps. Comment vivre, que manger, comment payer le loyer et pourvoir à tant d'enfants qui, à chaque instant, venaient quémander du pain, des chaussures, des vêtements ou des chemises, sans quoi ils ne pourraient se rendre au travail, questionnait don Bosco. Il continuait :

"Nous avons fait venir de la maison un peu de vin, de maïs, de haricots, de froment, etc. Pour faire face aux premières dépenses, j'avais vendu un morceau de terrain et une vigne. Ma mère avait fait emporter son trousseau de mariage, jusque-là jalousement conservé intact par elle. Certaines pièces serviraient à confectionner des chasubles ; avec le linge on ferait des amicts, des purificatoires, des surplis, des aubes (...). Ma mère avait quelques anneaux et un petit collier d'or ; on les vendit pour acheter des galons et des

garnitures d'ornements sacerdotaux."⁶⁷

Au départ de Castelnuovo, don Bosco savait probablement déjà que les trois pièces sous-louées en juin ne lui suffiraient pas. Le 1er décembre, il sous-loua à Soave l'ensemble de la maison pour 710 lires annuelles. Le bail durerait jusqu'au 31 décembre 1848. Soave conservait pour son entreprise l'usage du rez-de-chaussée jusqu'au 1er mars 1847. L'acte officiel porta, pour la première fois semble-t-il, le seul nom de don Bosco au titre de contractant⁶⁸.

Le Petit Catéchisme du diocèse

La catéchèse était essentielle à l'oratoire du Valdocco. Don Bosco avait commencé par elle son apostolat près des jeunes au Convitto. Les autorités municipales auraient voulu qu'on ne fît rien d'autre à l'oratoire S. François de Sales. Les prêtres fournissaient aux jeunes le catéchisme qu'ils mémorisaient. Sur son Memoriale pour le temps de la convalescence de don Bosco, don Borel nota, le 16 août 1846, une dépense de L. 10,80 "pour livres, médailles, crucifix, chapelets à distribuer à ceux qui se sont distingués en Dottrina" ; et, le 6 septembre suivant, une autre dépense de L. 1,80 pour "achat de 18 Dottrine"⁶⁹.

Le contenu de ces Dottrine, autrement dit de ces catéchismes, familier aux contemporains, est devenu, avec le temps, très problématique. Mgr Frasoni avait fait rééditer en 1843, sans du reste en être pleinement satisfait, un "Condensé de la doctrine chrétienne à l'usage du diocèse de Turin"⁷⁰, où l'on repère cinq parties : les "exercices quotidiens" du chrétien, un petit catéchisme pour les enfants qui se préparent à la confession et à la première communion, un catéchisme à l'usage des jeunes déjà admis à la communion ainsi qu'à celui des adultes et enfin des instructions pour l'exer-

cice des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition⁷¹.

Les Dottrine distribuées au Valdocco, extraites du "Condensé", étaient intitulées : "Petit catéchisme pour les enfants qui se préparent à la confession et à la première communion et pour tous ceux qui doivent apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, à l'usage du diocèse de Turin"⁷².

Ce petit catéchisme s'ouvrait lui-même par une introduction et une leçon préliminaire⁷³, qui constituaient, pour le chrétien piémontais de l'époque, une manière de liturgie individuelle (si l'on nous pardonne l'expression). La clientèle de don Bosco y découvrait la partie la plus pratique du livret. Elle obligeait le fidèle qui la prenait au sérieux à passer ses journées le regard constamment tourné vers Dieu et vers son destin éternel. Au réveil, il traçait sur lui-même le signe de la croix et disait : "Mon Seigneur et mon Dieu, je vous donne tout mon coeur." Tandis qu'il se levait et s'habillait, il se rappelait la présence de Dieu à ses côtés et se disait que la journée commençante pourrait bien être la dernière de sa vie. Puis, à genoux, il récitait ses prières du matin. Après quoi, s'il le pouvait, il assistait à la messe. Son travail serait offert à Dieu, car tout travail doit être accompli "pour la gloire de Dieu et pour faire sa sainte volonté". Des formules de prières lui étaient indiquées avant et après les repas, pour les moments de tentations et au son de la cloche de l'église annonçant "l'élévation" (de l'eucharistie) et l'Ave Maria (l'Angélus). Le soir venant, le fidèle se remettait à genoux, récitait ses prières, examinait sa conscience et, une fois couché, pensait à l'éventualité de sa mort pendant la nuit qui commençait. Le Dieu juge du dernier instant ne cessait donc de le poursuivre. En cours de journée, des oraisons jaculatoires, du

genre : Seigneur, aidez-moi ; Seigneur, que votre sainte volonté soit faite ; Mon Jésus, je veux être tout à vous, lui étaient conseillées. Ces premières pages du livret lui enseignaient aussi qu'il était bon de se mortifier, d'accompagner, au moins en pensée, le viatique porté aux mourants et, à l'annonce d'un décès (par la cloche de l'église), de réciter un Requiem ou un De Profundis pour le défunt, sans oublier d'envisager sa propre mort.⁷⁴ Le fidèle qui, chaque jour, ouvrait, puis fermait les yeux sur la mort, ne manquait donc pas de la retrouver au fil des heures.

Le Petit Catéchisme proprement dit⁷⁵ comprenait quatorze leçons : quatre sur Dieu et le Christ, quatre sur les vertus théologiques, deux sur les commandements de Dieu et de l'Eglise et quatre sur les sacrements. On reconnaît l'un des plans classiques du catéchisme catholique : le dogme, la morale et les sacrements.

La première leçon : De l'unité de Dieu, était probablement la première à être épelée par les analphabètes à l'oratoire de don Bosco. Le catéchisme parlait de Dieu à l'aide de sa création. Il demandait : "Qui vous a créé ?" On répondait : "C'est Dieu qui m'a créé." Et il enchaînait : "A quelle fin Dieu vous a-t-il créé ?" Il fallait répondre : "Pour le connaître, l'aimer et le servir dans cette vie, et pour aller jouir éternellement de lui dans la céleste patrie." Le verbe "connaître" établissait le lien avec la suite de la leçon. Les grands mystères chrétiens serviraient à nourrir la "connaissance" nécessaire de Dieu. En effet, le fidèle trouvait aussitôt : "Quels sont les principaux mystères que la foi nous enseigne, pour que nous puissions connaître Dieu ?" Réponse : "Ce sont les mystères de l'Unité et de la Trinité de Dieu, qui récompense les bons et châtie les méchants, l'Incarnation, la Passion, la Mort et la Résurrection de Jésus Christ"⁷⁶. Le Dieu juge qui récompense et qui châtie l'empor-

tait symptomatiquement dans cette vision de la divinité. Ces préliminaires introduisaient les descriptions des mystères de la trinité, de l'incarnation et de la rédemption par le Christ Jésus.

Les formules du signe de la croix, du symbole des apôtres (en latin, puis en italien), du Pater, de l'Ave Maria et de l'Angele Dei (toutes les trois en latin, puis en italien), des actes de foi, d'espérance et de charité, enfin des commandements de Dieu et de l'Eglise étaient insérées dans les leçons sur les vertus théologiques et les commandements.

Les sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie étaient présentés dans des leçons particulières. Le catéchisme s'étendait sur la confession et sur la communion.

La pénitence sacramentelle avait droit à un développement de près de neuf pages, que don Bosco, tellement attentif aux confessions de ses garçons, commentait sans doute avec soin. On y lisait la question : "Que faut-il pour faire une bonne confession ?" Avec la réponse : "Cinq choses : 1. Il faut bien examiner sa conscience. 2. Avoir grand regret d'avoir offensé Dieu. 3. Avoir le ferme propos de ne plus l'offenser à l'avenir. 4. Déclarer et expliquer au confesseur tous ses péchés. 5. Faire la pénitence demandée." Diverses questions commentaient chacun de ces points. Ainsi, le regret (ou la contrition) devait-il être "extérieur", "surnaturel" (donc pas seulement "naturel"), "souverain" et "universel", qualificatifs qui donnaient lieu à des précisions plus ou mieux inquiétantes. Et l'aveu du quatrième point devait nécessairement porter sur tous les péchés mortels avec leurs circonstances aggravantes. Le pénitent était averti : "Celui qui par honte cache un péché s'est-il bien confessé ?" Réponse : "Non, monsieur ; au contraire, il commet un sacrilège"⁷⁷.

L'eucharistie était définie : "sacrement" et "sacrifice" du corps et du sang de Jésus. Mais, aussitôt après, le catéchisme la condensait dans la transsubstantiation qu'opère la consécration de la messe. Le catéchisme prévenait questions et objections sur la présence eucharistique. Jésus Christ est tout entier dans l'hostie, tout entier dans le calice, vivant là comme au ciel. On ne peut le vérifier, car les "espèces", c'est-à-dire ce qui se voit et se sent : la couleur, la saveur et l'odeur, subsistent. Quand l'hostie est rompue, le corps du Christ ne l'est pas. Le Père et l'Esprit saint, non pas la Vierge, les anges et les saints, sont aussi présents avec le Christ. En effet, "une personne divine ne peut être sans les deux autres" de la sainte trinité. Si Jésus Christ est présent dans toutes les hosties du monde, il n'en résulte pas "beaucoup de Christs", mais "un seul en beaucoup d'endroits". Le Christ n'abandonne pas le ciel pour se faire absorber sur terre ...

Triples étaient les dispositions nécessaires pour bien communier : "1. Il faut être dans la grâce de Dieu. 2. Etre à jeun depuis minuit. 3. Réfléchir sur celui que l'on va recevoir, c'est-à-dire le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus Christ." En d'autres temps, une remarque surprendrait. On lisait : "Celui qui communie en sachant n'être pas tout à fait à jeun pêche-t-il mortellement ?" Avec la réponse impitoyable : "Oui, monsieur : il commet un sacrilège, sauf dans le cas d'une maladie dangereuse pour sa vie ..." ⁷⁸

Don Bosco prédicateur, confesseur, directeur de conscience et auteur de livres de piété eut toujours à l'esprit le tissu de pratiques, de règles et de convictions codifiées dans le Petit Catéchisme de Turin. Il ne le trouvait que trop compliqué et insuffisamment biblique pour la jeunesse, si l'on en juge par une sorte d'abrégé, qu'il soumit en 1855 aux

reviseurs diocésains⁷⁹.

Ecole du dimanche et cours du soir

L'administration municipale de Turin enregistra vers le 22 avril 1847 une requête de don Borel et de don Bosco, signe de l'existence d'une école du dimanche dans l'oratoire S. François de Sales. Les deux prêtres avaient "appris qu'un grand nombre de jeunes" de cet oratoire désiraient consacrer quelques heures des jours fériés à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Cela convenait parfaitement à leur dessein de préserver la jeunesse de l'oisiveté et du vice. Sur le conseil de "sages personnes", ils avaient donc décidé d'ouvrir aux intéressés une "école de charité". Et, pour la meubler, ils priaient les syndics de la ville de leur fournir, s'il y en avait, des bancs, des banquettes ou des tables hors d'usage en dépôt dans les magasins des écoles⁸⁰.

En ce mois d'avril 1847, Pancrazio Soave venait de débarquer le rez-de-chaussée de la maison Pinardi. Les chapelains du Refuge pouvaient y organiser des cours dominicaux. Selon don Bosco, l'école du dimanche de l'oratoire avait commencé au Refuge et continué dans la casa Moretta. Elle ne concernait probablement alors que quelques cas particuliers ...⁸¹ L'enseignement était élémentaire : lire et écrire, et visait essentiellement à la formation religieuse. Il fallait permettre à des illettrés de mémoriser sans trop de peine le catéchisme⁸².

Don Bosco a expliqué sa méthode à cette époque. Pendant un ou deux dimanches, l'alphabet et le syllabaire étaient passés et repassés ; puis une ou deux questions du petit catéchisme étaient épelées et lues. C'était la leçon de la semaine. Le dimanche suivant, on la répétait et d'autres questions du catéchisme s'y ajoutaient. De la sorte, paraît-il, en huit dimanches certains parvenaient à lire et à étudier seuls des

pages entières du petit livre. Important était le temps ainsi gagné, car, sans cette initiation, les illettrés grands-lets, qui mémorisaient à l'ouïe, devaient fréquenter des cours pendant des années avant d'être assez instruits pour pouvoir seulement se confesser ...⁸³

A l'école du dimanche, les chapelains ajoutaient des cours du soir. Au fil des mois, ils joignirent à la lecture et à l'écriture le calcul, le dessin et la musique. Don Bosco se targuait d'avoir alors initié collectivement des jeunes à la musique, système inconnu à Turin en ce temps-là, paraît-il⁸⁴.

L'organisation de l'oratoire S. François de Sales

Don Bosco et don Borel organisaient l'oratoire. En novembre 1846, un chemin de croix fut érigé dans la chapelle, et l'archevêque y autorisa la bénédiction d'une cloche⁸⁵. Don Bosco "compilait un règlement"⁸⁶, peut-être le manuscrit conservé intitulé : "Plan de Règlement de l'Oratoire S. François de Sales au Valdocco"⁸⁷. En fait, des habitudes prenaient corps, pas davantage.

Une "compagnie de S. Louis de Gonzague" fut créée, sur laquelle nous sommes bien renseignés⁸⁸. Un règlement particulier exprimait sans ambiguïtés son but moralisateur : "Le but de cette compagnie est d'enseigner aux jeunes à pratiquer les principales vertus les plus éclatantes (luminose) de ce saint. En conséquence, avant de s'inscrire, chacun aura un mois d'épreuve pour réfléchir attentivement à ses conditions ; et qu'il n'aille pas plus loin s'il ne se sent pas capable de les remplir"⁸⁹. Les sept articles dudit règlement exprimaient les "principales vertus", qui faisaient de Luigi un modèle pour la jeunesse. Il aimait les exercices de piété (§ 1), fréquentait les sacrements (§ 2), gardait une extrême modestie dans ses propos (§ 3), témoignait d'une

grande charité envers ses camarades (§ 4) et son prochain malheureux, en l'occurrence les pestiférés (§ 5) et obéissait scrupuleusement à ses parents et à ses supérieurs (§ 6). Les membres de la compagnie s'engageaient publiquement à "fuir les mauvais camarades, à éviter les discours obscènes et à inciter autrui à la vertu par leurs propos et leurs bons exemples, soit à l'église, soit hors de l'église"⁹⁰.

La clôture de l'oratoire S. François de Sales n'était pas hermétique. Apparemment nul contrôleur ne surveillait sa porte. L'oratorien entraît librement dans la cour de l'oeuvre et des adultes s'y mêlaient parfois aux enfants. D'ailleurs les jeunes gens de dix-huit ans et plus ne manquaient pas dans le monde de don Bosco et de don Borel. Des étrangers curieux pouvaient pénétrer dans la chapelle. Une anecdote dont le fond paraît véridique nous le signifie. Un dimanche après-midi, il prit fantaisie à un client de l'auberge voisine de la Giardiniera d'aller écouter le sermon de l'oratoire. C'était un officier de l'armée sarde, à qui une fille tenait compagnie. Il la prit sur ses genoux au fond de la chapelle. L'un et l'autre manifestèrent leurs impressions jusqu'au moment où don Bosco excédé se dirigea vers eux, saisit la briffalda (riboade) par les épaules et la projeta vers la porte. L'officier, blême de rage, mit la main à son sabre. Don Bosco lui saisit le poignet. "Attention, lui aurait-il dit en désignant ses épaulettes de gradé. Vous risquez de les perdre." L'homme sortit et tout rentra dans l'ordre⁹¹.

Il paraît que tous les jeunes de l'oratoire du Valdocco voulaient entrer dans la compagnie de S. Louis et qu'il en résulta une "très notable amélioration de la moralité" des habitués⁹². Don Bosco recourra désormais aux associations de

piété et de charité pour "améliorer" l'esprit de ses centres de jeunesse.

Au printemps de 1847, les premières admissions dans la compagnie de S. Louis coïncidèrent avec la préparation immédiate des cérémonies de la confirmation, que l'archevêque administra dans la petite chapelle. C'était le jour de la solennité de saint Louis de Gonzague, probablement le dimanche 27 juin. Le signor Federico Bocca fut parrain, et il y eut quatre-vingt-dix-sept confirmands entre huit et quarante-sept ans, nous apprend une liste conservée⁹³. Écoutons don Bosco nous décrire cette première vraie fête religieuse de son oratoire du Valdocco :

"Pour recevoir l'archevêque, une espèce de tente avait été dressée devant la petite église. Je lus un compliment de circonstance, puis quelques jeunes représentèrent une comédie intitulée : Un caporal de Napoléon. Ce n'était qu'un caporal de caricature qui, pour dire son émerveillement devant la solennité, proférait mille plaisanteries. Le prélat rit et se divertit beaucoup ; il affirma même n'avoir jamais tant ri de sa vie. Il se plut à répondre à tous, exprima sa grande consolation devant l'institution, la loua, encouragea à persévérer et remercia de l'accueil cordial qui lui avait été fait. Il célébra la sainte messe, au cours de laquelle il donna la communion à plus de trois cents enfants. Ce fut à cette occasion que, la mitre lui ayant été posée sur la tête, l'archevêque, oubliant qu'il n'était pas dans sa cathédrale, se releva brusquement et heurta le plafond de l'église, ce qui déclancha son hilarité et celle de tous les assistants (...). Il faut noter que deux chanoines de l'église métropolitaine étaient venus assister l'archevêque ainsi que beaucoup d'autres ecclésiastiques ..."⁹⁴

Les curés d'une douzaine de paroisses de la ville furent alors informés que certaines de leurs ouailles venaient d'être confirmées à l'oratoire S. François de Sales⁹⁵. Selon le vœu de don Bosco, celui-ci devenait effectivement la "paroisse" de la jeunesse turinoise (plus ou moins) abandonnée.

Naissance de la "maison de l'oratoire"

Au printemps de 1847, quand don Bosco pouvait jouir de toute la maison Pinardi, un premier enfant, un garçon d'une quinzaine d'années d'après le récit qu'il nous a laissé⁹⁶, fut accueilli chez lui. Il arriva un soir de mai, trempé par la pluie, implorant du pain et un abri. Des expériences malheureuses déconseillaient de l'envoyer au fenil, d'où certains de ses prédécesseurs s'en étaient allés au petit jour, les uns avec des draps, d'autres avec des couvertures, et même avec de la paille qu'ils avaient ensuite, paraît-il, vendue⁹⁷. Le garçon se sécha à la cheminée de la cuisine et reçut de la soupe et du pain. Puis don Bosco le questionna. Originaire de la Valsesia, dans la région de Vercelli, il était, comme tant d'autres jeunes gens, descendu en ville chercher du travail et avait dépensé ses quelques francs. Sans le sou, il pleurait. Les larmes montaient aux yeux de Margherita, et don Bosco était touché. "Si je savais que tu n'es pas un voleur, je chercherais à te dépanner, lui aurait-il dit ; mais d'autres m'ont pris une partie des couvertures et tu prendras le reste." Sa mère et le jeune tinrent à le rassurer : Margherita l'installerait dans la cuisine. Elle alla quérir des briques, en fit quatre petits tas, disposa des planches par-dessus, y étala une paillasse et prépara de la sorte, écrivit don Bosco, "le premier lit de l'oratoire". On récita à trois les prières du soir. Margherita donna au jeune quelques bons conseils. Mais, demeuré méfiant, don Bosco ferma à clef la porte de sa cuisine jusqu'au lendemain matin⁹⁸.

Il est vrai que l'ospizio (foyer) de 1847 se réduisit à peu de chose. "Faute de place", il ne dépassa pas deux unités, nous apprend don Bosco⁹⁹. D'après un Repertorio domestico soigneusement chiffré pour 1847-1851¹⁰⁰, les "deux" jeunes de cette année s'appelaient Alessandro Pescarmona, étudiant

payant pension arrivé le 16 octobre 1847¹⁰¹ ; et Luigi Parone, arrivé le 9 novembre 1847, qui réglait au moins ses fournitures¹⁰². Il faut croire que l'abandonné du mois de mai, dont le nom est ignoré, s'envola rapidement de la maison Pignardi. En outre, au mois d'octobre, deux prêtres, Carlo Pallazolo le 23 et Pietro Ponte le 29, vinrent loger provisoirement chez don Bosco¹⁰³. Puis, le 2 novembre, un clerc Bertagna payant pension, qui ne resta pas plus d'un mois¹⁰⁴. Une petite communauté naissait auprès de l'oratoire. Elle grandira, avec des prêtres, comme don Giovanni Giacomelli, le 18 novembre 1849¹⁰⁵, et un nombre croissant de jeunes. Ils étaient vingt-quatre apparemment au bout de trois ans, répartis en quatre chambrées, d'après une liste nominative qui a subsisté¹⁰⁶, où Bartolomeo Bellisio arrivé le 11 novembre 1851¹⁰⁷ ne figure pas.

Le Giovane provveduto (1847)

A la fin d'une première année dans des locaux devenus siens (au moins par location), don Bosco avait déjà publié deux livres relativement importants.

Il avait peut-être projeté dès 1845 l'impression du Giovane provveduto¹⁰⁸, l'ouvrage destiné à la plus longue et à la plus fructueuse carrière de toute son oeuvre écrite¹⁰⁹. Un long titre : "Le garçon pourvu pour la pratique de ses devoirs, des exercices de piété chrétienne, pour la récitation de l'office de la sainte Vierge et des principales vêpres de l'année, avec, en supplément, un choix de cantiques, etc."¹¹⁰ annonçait l'esprit et le contenu de la publication. L'utilisateur y trouvait, après une adresse de l'auteur "à la jeunesse" (p. 5-8), une série de chapitres globalement intitulés : "Ce qui est nécessaire à un garçon pour devenir vertueux", qui concernaient la "pratique des devoirs" du jeune chrétien (p. 9-75) ; une série d'"exercices de piété chrétienne", c'est-à-dire de pratiques pieuses habituelles dans cette sorte

de livre (p. 76-143), une série "liturgique" de vêpres, psaumes et hymnes, avec, en entier, l'"office de la sainte Vierge" (p. 144-320), enfin un petit lot de cantiques populaires (p. 321-347).

L'introduction constituait la part la plus personnelle du recueil de don Bosco. Son amour de la jeunesse s'y manifestait avec éclat. Le salut des jeunes, que la "vertu" conditionne et qui est fixé sans remède à l'heure de la mort, lui tenait extraordinairement à coeur. Il combattait deux erreurs. Contrairement à la première, qui peut être qualifiée (par nous) de "jansénisante", le "service du Seigneur" ne consiste pas dans une vie "mélancolique" privée de divertissement et de plaisir. "Ce n'est pas cela, mes chers jeunes. Je veux vous enseigner une méthode de vie chrétienne, qui soit elle aussi allègre et joyeuse. Je vous dirai les vrais divertissements et les vrais plaisirs. Tel est le but de ce petit livre : servir le Seigneur et demeurer toujours joyeux." Le fondateur, à Chieri, de la Société de l'allégresse, reparaisait au seuil du Giovane provveduto. L'autre erreur - très dangereuse - serait de renvoyer à plus tard, dans la vieillesse, une éventuelle conversion, alors que la route de la vie est dessinée avec l'adolescence. Il faut s'engager tout de suite sur la route du salut. Une déclaration d'amour envers la jeunesse, destinée à devenir célèbre, terminait cette introduction :

"Mes amis, je vous aime tous du fond du coeur, et il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous aime beaucoup ; et je puis vous garantir que vous trouverez des livres proposés par des gens de loin plus vertueux et plus savants que moi ; mais vous pourrez difficilement trouver quelqu'un qui vous aime plus que moi dans le Christ Jésus et qui plus que moi désire votre vrai bonheur."

Pour don Bosco, le chemin de la "vraie félicité" était celui de la "vertu". La partie ascétique du Giovane provveduto

voulait en convaincre le jeune. Il étoffait ses recommandations par des extraits de livres ou d'opuscules de saint Alphonse : les "Maximes éternelles, ou méditations pour chaque jour de la semaine", "La Préparation à la mort, ou considérations sur les maximes éternelles utiles à tous pour méditer et aux prêtres pour prêcher", ainsi que, semble-t-il, "La véritable épouse de Jésus Christ, ou la sainte religieuse ..."; des passages du catéchisme de Turin¹¹¹ ; du livret d'un prêtre séculier milanais intitulé "La Guide angélique, ou instructions pratiques pour la jeunesse", dont une édition avait paru à Turin en 1767¹¹² ; et de l'ouvrage ancien, mais alors très répandu des deux côtés des Alpes, du Français Charles Gobinet : "Instruction de la jeunesse en la piété chrétienne tirée de l'Ecriture sainte et des saints Pères"¹¹³.

Par son "Instruction" (83 éditions parues entre 1655 et 1856, a-t-on calculé à la suite d'un inventaire reconnu incomplet) et ses adaptateurs italiens¹¹⁴, le prêtre éducateur Charles Gobinet (1614-1690) semble avoir dominé la littérature de piété pour enfants dans les régions de don Bosco aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Le plan de son livre aurait suffi à séduire notre éducateur de jeunes. L'Instruction, qui s'adressait à Théotime, le jeune homme qui honore Dieu, lui exposait successivement les motifs de s'adonner à la vertu (p. 1-137), les moyens de l'acquérir (p. 138-242), les obstacles qui s'y opposent (p. 243-400), les vertus qui doivent caractériser la jeunesse (p. 400-517) et la difficile question du choix d'un état de vie (p. 518-700).¹¹⁵ Ce dernier point mis à part (provisoirement), don Bosco lisait là, avec leurs solutions, les problèmes d'éducation morale de la jeunesse qui le préoccupaient.

La première partie de son Giovane provveduto, quatre séries

de méditations, soit d'une semaine, soit d'une neuvaine chacune, voulait transmettre aux garçons ce même enseignement ascétique. Par la "vertu", l'homme s'élève et, seul, le degré de vertu importe à son salut. Les considérations de don Bosco essayaient de guider le jeune sur le chemin de la vertu. Elles tâchaient d'abord de convaincre le garçon de l'amour de Dieu pour lui. Leurs accents lui feraient peut-être oublier la sécheresse du catéchisme sur la justice divine¹¹⁶. "Notez bien, mes enfants, que vous êtes tous créés pour le Paradis et que Dieu a grande peine quand il est contraint d'envoyer quelqu'un en enfer. Oh, comme le Seigneur vous aime et désire que vous fassiez de bonnes oeuvres pour vous rendre ensuite participants de sa gloire en Paradis." Un article spécial intitulé : "Les enfants sont grandement aimés de Dieu" insistait sur l'amour de Dieu envers les petits. Les idées maîtresses de l'introduction ressurgissaient : on se trompe à opposer le bonheur et la vertu ; la joie est l'affaire des saints, la mélancolie, celle du diable. "Qui a été plus affable et plus jovial que saint Louis de Gonzague ; qui plus spirituel et plus joyeux que saint Philippe Néri ? Leur vie fut pourtant une pratique continue de toutes les vertus. - Courage donc, mes chers, soyez vertueux à temps, et je vous assure que vous aurez un coeur heureux et satisfait ; vous saurez combien il est doux de servir le Seigneur." Don Bosco recommandait aux jeunes l'obéissance à leurs parents et supérieurs ecclésiastiques ou civils, le respect des églises et des choses religieuses. La lecture spirituelle et la parole de Dieu les aideraient à se bien comporter. Mais il connaissait trop son monde pour ignorer que la vie n'incitait que bien peu la jeunesse à la "vertu", dont lui-même faisait tant de cas. Une série de méditations l'encourageait à "fuir l'oisiveté", les "mauvais camarades", les "mauvais discours", le "scandale", à résister aux tenta-

tions et aux suggestions du démon. Sept considérations, réparties sur les sept jours de la semaine, toutes, sauf une, littéralement dérivées des Massime eterne de saint Alphonse, l'exhortaient à veiller sur sa conduite. Les "grandes vérités" sur la fin de l'homme, le péché mortel, le jugement, l'enfer et ses peines éternelles, le feraient frissonner et réfléchir. Don Bosco atténuait leur allure sinistre par une méditation du septième jour sur le paradis, qu'il empruntait à l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales. Il insérait alors quatre pages sur la très sainte Vierge afin de signifier quel "grand soutien" elle représente pour les jeunes et terminait la partie ascétique de l'ouvrage par les Sei domeniche de préparation à la fête de saint Louis de Gonzague, telles que nous les connaissons déjà.

La partie dévotionnelle du Giovane provveduto s'ouvrait par des "prières du matin et du soir" dérivées ou étroitement inspirées du Petit Catéchisme turinois.¹¹⁷ La "Manière d'assister avec fruit à la sainte messe", précédée de multiples recommandations sur la tenue pendant l'office, consistait en une suite de prières, par lesquelles le garçon s'associait comme il pouvait à une cérémonie, que les temps avaient laissé dégénérer en simple spectacle. Les pages sur la confession commençaient par l'avertissement : "Si vous, les jeunes, n'apprenez pas à vous bien confesser, vous n'apprendrez jamais." Puis elles décrivaient les moments successifs du sacrement, avec une insistance particulière sur le ferme propos. Celles sur la communion alignaient une série d'"actes", c'est-à-dire de formules de prières, à réciter avant et après la réception de la sainte hostie. L'article sur la "Visite au saint sacrement" dépendait de saint Alphonse, le saint qui, au siècle précédent, avait codifié ce geste de piété. Les pratiques de dévotion mariale : le rosaire, avec des in-

dications sur les mystères chrétiens à méditer dizaine par dizaine d'ave Maria, les litanies de la sainte Vierge, le chapelet de l'addolorata (la Vierge douloureuse) et les sept allégreses de Marie au ciel, suivaient. Don Bosco n'omettait pas de soumettre à ses usagers un "exercice de dévotion au saint ange gardien". Le chemin de croix de son livre ressemblait fort à celui pratiqué chez les rédemptoristes¹¹⁸.

La partie dévotionnelle du Giovane provveduto s'achevait par trois prières sur la mort, dont des litanies réalistes, qu'une note disait avoir été composées par "une jeune protestante convertie au catholicisme à quinze ans et morte à dix-huit ans en odeur de sainteté"¹¹⁹. En d'autres temps, ces pages susciteront des observations plus ou moins sarcastiques et discréditeront une pratique spirituelle jugée importante par notre saint¹²⁰. On ne peut la réduire aux "litanies de la bonne mort" et à ses formules ébouriffantes. L'exercice de la bonne mort était connu à Turin dans les milieux dévots influencés par les jésuites, au moins depuis le début du siècle précédent. Le jésuite Giuseppe Antonio Bordoni avait fondé en 1719 une compagnie de la bonne mort dans l'église des Saints Martyrs. La pratique, hebdomadaire, comportait une prédication de caractère moral ou catéchétique¹²¹. Le Convitto, de mouvance jésuite comme nous savons, pratiquait lui aussi l'exercice de la bonne mort. Don Bosco expliquera dans sa biographie de don Cafasso le sens qu'avait pour ce maître, et donc pour lui, son disciple, cet exercice mensuel¹²². Il fallait, pour l'essentiel, se mettre face à son inéluctable destinée, s'imaginer devant sa propre fin terrestre, se confesser, communier et prier comme à ses derniers instants. Les formules étaient secondaires¹²³. Nul doute que pareil exercice obligeait à suivre ou à reprendre de mois en mois la route du souverain bien. L'expérience montrait sa parfaite compatibilité avec la spiritualité joyeuse recommandée ailleurs dans

le Giovane provveduto.

La troisième partie de ce manuel de dévotion : petit office de la très sainte Vierge, vêpres, manière de servir la messe, cantiques, est moins significative. Elle contribuera cependant beaucoup à sa diffusion chez les particuliers, parmi les religieuses et leurs pensionnaires, ainsi que dans les paroisses.

Il y avait, dans ce Giovane provveduto, trop de pratiques dévotionnelles plus ou moins superstitieuses, objectera-t-on. A vous et à vos maîtres de les choisir à bon escient, aurait pu répondre don Bosco. En tout cas, sur son âme, les soixante-dix premières pages avaient dit l'essentiel. Il y avait dressé un programme spirituel parfaitement adapté à la jeunesse. Sa "méthode de vie" correspondait aux désirs de l'âme jeune de tous les temps. Son idéalisme et son aspiration à la joie y étaient intelligemment combinés avec un style de sainteté détendue. Stia allegro, répétera don Bosco à ses disciples. Cette "méthode de vie" incessamment commentée entraînerait des jeunes vers leur réalisation spirituelle ; elle mériterait à notre don Bosco le titre de "maître de la sainteté juvénile"¹²⁴.

La Storia sacra (1847) ¹²⁵

Don Bosco racontait avec succès aux enfants de son oratoire des historiettes tirées de la Bible. Il estimait qu'elle recélait un trésor de doctrine insuffisamment exploité par les prédicateurs et les catéchistes. L'enseignement de la morale à travers les esempi lui convenait. Et les esempi fourmillent dans la Bible, qui est le "fondement de notre sainte Religion, puisqu'elle contient les dogmes et les démontre"¹²⁶.

Toutefois, à raison ou plutôt à tort, car il semble avoir

été bien pudibond, les réactions des jeunes garçons devant certains détails communément introduits dans les Histoires saintes le préoccupaient. Après avoir hésité quelque temps, puisqu'en 1845, les livres en usage lui paraissaient suffire¹²⁷, il entreprit donc de rédiger "pour les écoles" et à la suite de sa Storia ecclesiastica, un recueil d'histoires tirées de l'ancien et du nouveau testament. Il serait lui aussi construit par questions et réponses. En 1847, un nouveau petit livre parut sous le titre de "Histoire sainte à l'usage des écoles, utile à tous quel que soit son état et enrichie de gravures appropriées, compilée par le prêtre Gioanni Bosco"¹²⁸.

Sur le frontispice, le verbe compiler était d'une grande exactitude. Don Bosco n'était pas remonté jusqu'à la Bible elle-même. Il avait adapté et le plus souvent simplement recopié des Histoires saintes très identifiables. Il s'était surtout servi de l'"Histoire du peuple juif" du professeur Francesco Soave¹²⁹. Mais il avait aussi fait des emprunts à l'ouvrage voisin du jésuite Luciano Secco "L'histoire sainte de l'ancien et du nouveau testament"¹³⁰ et occasionnellement recouru à celui du prêtre Cipriano Rattazzi¹³¹, reprise de l'"Histoire du Vieux et du Nouveau Testament", dite Bible de Royaumont, ouvrage français très répandu depuis près de deux siècles¹³². Pour sa chronologie, don Bosco se référait explicitement à l'illustre dom Augustin Calmet¹³³. Il s'agissait peut-être de la Table chronologique de l'histoire de la Bible, au début du Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible de ce grand travailleur¹³⁴. Quelques particularités sur Caïn, Alexandre le Grand à Jérusalem, Jean Hyrcan, Aristobule, Alexandre Janée et la mort d'Hérode, provenaient, affirmait don Bosco¹³⁵, des Antiquités judaïques de Flavius Josèphe. Mais il est difficile de déterminer dans quelle mesure il utilisait lui-même

un ouvrage si différent de ses manuels familiers.

Don Bosco avait illustré visuellement ses histoires bibliques. Plusieurs maîtres, expliquait-il dans son introduction, demandent que "l'histoire sainte soit enseignée à l'aide d'images qui représentent les faits auxquels elles se réfèrent"¹³⁶. Il parsema son livre d'un grand nombre de gravures : trente-neuf pour l'ancien testament et vingt-huit pour le nouveau. Ces images, empruntées selon don Caviglia¹³⁷ à des artistes français du XVIIIe siècle, avaient belle allure. Leur réalisme renforçait la croyance du lecteur en la réalité historique d'événements extraordinaires, tels que "Elie enlevé au ciel" sur un char de feu (p. 100), "Jonas dans le ventre de la baleine" (p. 105) ou "le châtimement d'Héliodore" à l'intérieur du temple de Jérusalem (p. 138).

Ces représentations réalistes nous introduisent à la lecture de la Bible par notre don Bosco. Comme pour ses maîtres et modèles, la Bible était à ses yeux un texte historique littéralement et de bout en bout véridique. Il avait résolu une fois pour toutes et de la manière la plus simple, sinon la plus expéditive, la question des "sens de l'Ecriture". La lecture allégorique à la manière d'Origène n'avait plus cours depuis longtemps autour de lui. Parole de Dieu, la Bible avait pour auteur Dieu même, à qui nulle erreur ne pouvait être imputée sans sacrilège. Elle avait été composée "par les prophètes, les apôtres et d'autres personnages, qui, éclairés et assistés de façon singulière par l'Esprit Saint, écrivirent sans pouvoir y insérer l'erreur la plus minime ni par malice ni par faiblesse humaine"¹³⁸. Les exégètes ordinaires du temps ne connaissaient que la lecture littérale de la Bible. Et ils croyaient - à tort - que narrativité se confondait avec historicité. En outre, comme tous les gens simples, la plupart tenaient à la véridicité des détails de

ces livres d'histoire. Don Bosco n'avait pas d'autres critères d'interprétation. Au siècle suivant, les conséquences de pareille lecture allaient surprendre de plus en plus les usagers des histoires saintes composées à cette époque. Les récits sur des personnages aussi divers qu'Adam, Abraham, Jacob, Joseph, Job l'Iduméen, Moïse, Gédéon, Samson, le roi Saül, le roi David, le roi Salomon, Elie, Elisée, le prophète Jonas, Tobie, Judith, le prophète Daniel, Esther et les frères Macchabbées, étaient donnés par don Bosco comme uniformément historiques dans leurs infimes particularités. Il était convaincu de la parfaite authenticité des propos que la Bible attribuait aux gens mis en scène, qu'il s'agisse des premiers parents, de David, de Tobie ou de Daniel. L'histoire des origines du monde ne pouvait être connue que par le Pentateuque rédigé par Moïse. "Moïse, assurait-il, écrivit l'histoire sainte de la création du monde jusqu'à sa mort, et c'est l'auteur le plus ancien dont les écrits subsistent, en sorte que les auteurs d'histoires sacrées ou profanes doivent recourir à lui pour connaître la vérité des événements survenus avant lui"¹³⁹. La chronologie minutieuse de don Bosco, tellement contredite après lui par l'astrophysique, la paléontologie et l'histoire d'Orient, étonnerait surtout ses successeurs. On apprend, à parcourir la Storia sacra, que la première époque de l'histoire, qui va de la création du monde au déluge, couvrit 1656 ans¹⁴⁰ ; que Caïn tua son frère Abel en l'an du monde 129¹⁴¹ ; que Seth trépassa à 912 ans, l'an du monde 1042¹⁴² ; qu'en l'an du monde 1657, quand Noé eut 601 ans, le déluge universel cessa, après qu'il eut, en un an moins treize jours, inondé toute la terre et détruit tous les vivants à l'exception des habitants de l'arche¹⁴³ ; etc. Don Bosco jalonnait de dates précises toute l'histoire de l'ancien testament. Son érudition ne cessait relativement qu'avec le temps du Christ¹⁴⁴.

Mais il est inutile de se laisser scandaliser par de telles énormités historiques. Don Bosco se conformait à l'usage général autour de lui. En 1854, on republia à Paris, avec l'approbation de l'archevêque de la ville, Mgr Sibour, la Bible de Royaumont, sous le titre de : Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, revue, corrigée et augmentée¹⁴⁵. Or ce beau livre, bien que fraîchement "corrigé", était pourvu d'une chronologie biblique aussi détaillée et parfois audacieusement plus précise encore que celle de notre don Bosco. ...¹⁴⁶ De toute façon, sa principale intention n'était pas historique, mais éducative. Son histoire sainte catéchisait. Il reprochait aux petites Storie sacre en circulation de ne pas se soucier "de faire relever les points qui doivent servir de fondement aux vérités de la foi. Il faut en dire autant des faits qui se rapportent au culte extérieur, au purgatoire, à la confession, à l'eucharistie, etc."¹⁴⁷ Sa Storia sacra transmettait un message doctrinal et moral, dont on peut tenter de dessiner les arêtes.

L'enseignement doctrinal de don Bosco portait principalement sur le salut¹⁴⁸. L'homme, créé bon, pécha. Il se serait perdu sans remède si Dieu ne lui avait promis un sauveur. Cependant le péché prospérait dans sa descendance. Les fautes des fils d'Adam furent telles que le seul intègre Noé et sa famille échappèrent à la catastrophe du déluge, châtiment correct des pécheurs. Dans un monde qui semblait s'être rapidement replongé dans le mal, un peuple fut alors choisi pour préparer le sauveur annoncé. Moïse le rassembla et le conduisit jusqu'à la porte de la terre qui lui avait été promise. Les prophètes d'Israël (Daniel très particulièrement) prédirent de façon explicite le messie à venir. Et Jésus, ce messie seigneur et sauveur, naquit, prêcha, institua l'eucharistie et mourut crucifié. Il réalisait les prophéties antérieures et témoignait ainsi de l'authenticité de sa

mission. Des miracles extraordinaires la sanctionnaient. Sa résurrection et son ascension furent les plus grands prodiges, garants de la vérité de sa parole. Avant de disparaître, il fonda sur Pierre une Eglise qui transmettrait cette parole dans son intégrité. Dieu ne demandait qu'une vraie fidélité à cet enseignement.¹⁴⁹ Ces idées, qui couraient au long de la Storia sacra, devaient reparaître sous forme schématique dans un "Condensé d'histoire sainte pour les enfants", préparé par don Bosco en 1855¹⁵⁰.

La préface de la Storia sacra affirmait que l'auteur entendait "éclairer l'esprit pour rendre bon le coeur"¹⁵¹. La visée doctrinale avait une finalité moralisatrice. De fait, le livre encourageait à la vertu et dénonçait le vice. Le plus souvent, le récit y suffisait. L'histoire de Noé enivré et ridiculisé par son fils incitait à se méfier de la force du vin¹⁵². La méchanceté et les "énormes péchés" de Sodome et de Gomorre leur valurent d'être incendiées¹⁵³. "Une très grave insulte" (que don Bosco évitait de caractériser) faite à Dina déclencha une expédition punitive chez les Sichemites¹⁵⁴. La bonté d'une amitié entre jeunes hommes "sincère et fondée sur la vertu" était illustrée par celle de David et Jonathan, du reste clairement donnée en modèle¹⁵⁵. Le "cruel Antiochus" subit une mort infâme, comme tous les oppresseurs des bons¹⁵⁶. Il suffisait de raconter dans un unique chapitre les paraboles évangéliques de la brebis perdue, de l'enfant prodigue, des dix vierges et du pauvre Lazare, pour, à la fois, témoigner de "la bénignité avec laquelle la miséricorde divine accueille les pécheurs", recommander le souci des "choses du salut éternel", faire redouter le mal de la débauche et admirer la dignité de l'honnête pauvreté¹⁵⁷. Il arrivait que la leçon morale de don Bosco fût explicite. Il commentait de manière inattendue l'épisode du mort jeté dans le sépulcre d'Elisée et aussitôt rendu à la vie, par l'ob-

servation : "Voilà qui démontre combien le Seigneur agréé que les reliques de ses saints soient vénérées"¹⁵⁸. Celui du malheur du roi Josaphat, qui s'était lié avec l'"impie Achab" et s'était ensuite fait battre par le roi de Syrie, s'achevait par la considération : "Comme il est dangereux de converser avec les méchants !" ¹⁵⁹, réflexion qui reparais-
sait peu après à propos de Joas assassin du fils d'un prêtre : "Voilà où conduit la compagnie des mauvais".¹⁶⁰ Gare aux mauvais camarades, mes enfants ! Une leçon sur le blasphème concluait les désastres de Sennachérib, qui, pour s'être moqué du Dieu des Juifs, avait perdu en une nuit "185.000 soldats", avait dû s'enfuir à Ninive et avait été assassiné par ses propres enfants : "Ainsi fut puni l'orgueilleux Sennachérib pour avoir osé proférer un blasphème contre le nom du Seigneur. Ah, si les chrétiens voulaient toujours conserver cet exemple sous les yeux et se garder du blasphème comme de l'un des plus horribles péchés !" ¹⁶¹ Etc. L'histoire sainte de don Bosco était une perpétuelle leçon de morale.

Les défauts que nous croyons déceler dans cette Storia sacra furent longtemps insensibles au public catholique même cultivé. Il en appréciait ingénument les qualités. Elle entama en 1847 une longue et glorieuse carrière de plus de cent années. "La Storia sacra de don Bosco est encore aujourd'hui l'une des meilleures pour les écoles", écrivait don Eugenio Ceria en 1946 ¹⁶². Et dix ans après, à la veille de Vatican II, on lisait sur la quatrième page de couverture d'une réédition de la Storia ecclesiastica de don Bosco : "La Storia sacra de saint Jean Bosco est conseillée aux futurs maîtres par les programmes ministériels d'examen des classes secondaires et supérieures (en Italie) ; et aux professeurs de religion par la Sacrée Congrégation du Concile dans les récentes normes pour l'enseignement religieux dans les écoles moyennes d'Italie" ¹⁶³. La limpidité du style, le ca-

ractère concret des observations et une sorte de proximité chaleureuse entre l'auteur et le lecteur expliquaient ce succès persistant.

Le fonctionnement de l'oratoire primitif

En 1847, malgré l'importance de sa production éditoriale, don Bosco se consacrait plutôt à un apostolat direct de confesseur et de directeur d'oeuvre et de conscience centré sur le Valdocco. La vie de l'oratoire S. François de Sales avait pris un cours à peu près régulier dans son "église" et sur son cortile (terrain de jeux). L'"église" était une chapelle basse, dans laquelle on pénétrait par deux portes étroites et où il fallait se contenter d'un autel surmonté d'un tableau mesquin de saint François de Sales. Le cortile était séparé de la route par une haie, que coupait la grande barrière peinte en vert de l'entrée de l'oratoire¹⁶⁴. Outre don Borel, justement qualifié d'"intrépide" par don Bosco, quelques ecclésiastiques dévoués aidaient celui-ci qui, désormais sur place, assumait de plus en plus la pleine responsabilité de l'entreprise. Don Bosco alignera un jour un total de vingt-trois noms¹⁶⁵. Les Memorie dell'Oratorio ont cité Giuseppe Trivero (m. en 1894 à 78 ans), le théologien Giacinto Carpano (1821-1894), Giambattista Vola (m. en 1872 à 67 ans) et Roberto Murialdo (1815-1883), cousin du futur saint Leonardo Murialdo¹⁶⁶, des hommes dans la force de l'âge, qui n'étaient certainement pas le rebut du clergé turinois.

Détail curieux, pendant les premiers mois de l'année l'"encadrement" de l'oratoire fut aussi policier. On sait la méfiance du marquis de Cavour à l'égard des bandes organisées. "Malgré l'ordre, la discipline et la tranquillité de notre oratoire, expliquera don Bosco, le marquis de Cavour, vicaire de la ville, prétendait que nos rassemblements avaient une orientation dangereuse"¹⁶⁷. En conséquence, tant qu'il con-

serva cette charge, c'est-à-dire jusqu'au mois de juin, tous les dimanches et jours fériés où l'oeuvre fonctionnait, il dépêcha au Valdocco quelques agents de police, qui y passaient la journée et surveillaient ce qui se disait ou se faisait dans l'église et hors de l'église de l'oratoire¹⁶⁸. Ils n'y trouvèrent jamais rien à redire¹⁶⁹.

La chapelle était ouverte de bon matin. Le ou les prêtres présents confessaient les jeunes jusqu'à l'heure de la messe ordinairement fixée à huit heures. Toutefois, aux dires de don Bosco, pour venir à bout de la multitude des pénitents, il fallut en certaines occasions retarder l'office jusqu'à neuf heures et plus. Au cours de la messe, les jeunes récitait des prières, habituellement sous la conduite d'un prêtre assistant. Ceux qui le pouvaient communiaient. Après la cérémonie, don Bosco se dévêtait des ornements sacerdotaux et procédait à une "explication de l'évangile". Il ne s'agissait certainement pas d'une homélie. Lui-même nous apprend qu'il transformait son sermon en récit suivi d'histoire sainte. Comme, d'un dimanche à l'autre, il donnait aux historiettes bibliques une forme simple et populaire, ce qu'il disait d'anciennes coutumes, de personnalités depuis longtemps oubliées, d'étranges noms de lieux, plaisait beaucoup, affirmait-il, aux petits, mais aussi aux auditeurs adultes et même aux ecclésiastiques présents. La classe suivait et durait jusqu'à midi. Les garçons mangeaient probablement le pain qu'ils avaient apporté¹⁷⁰. La récréation : boules, échasses, fusils et épées de bois, bientôt agrés de gymnastique¹⁷¹, commençait vers une heure. A deux heures et demie venait la catéchèse proprement dite répartie par groupes. L'ignorance extrême des jeunes désolait don Bosco. Il lui arrivait de commencer l'Ave Maria et, sur quelque quatre cents enfants, pas un n'était capable de le suivre : il de-

vait continuer seul. Après le catéchisme, le chapelet prenait la place habituellement donnée aux vêpres¹⁷². Don Bosco prononçait un petit sermon, c'est-à-dire, le plus souvent, une histoire édifiante qui condamnait un vice ou exaltait une vertu. La cérémonie s'achevait par le chant des litanies de la Vierge Marie et la bénédiction du saint sacrement. Après quoi, chacun s'occupait comme il l'entendait. Il paraît que certains poursuivaient leurs études de catéchisme, de chant ou de lecture. La plupart couraient, jouaient, se divertissaient. Tous les exercices que les saltimbanques avaient autrefois appris au jeune Bosco : sauter, courir, tours de passe-passe, danse sur une corde, jeux de bâton, reparaissaient sur ses instructions.

Quand la nuit tombait, une clochette réunissait tout ce monde dans la chapelle pour un brin de prière, un peu de chapelet, l'angélus ... A la sortie, don Bosco accompagnait jusqu'au carrefour du Rondo ses garçons qui chantaient et criaient. Mais, si l'on s'en rapporte à ses Memorie, se séparer de l'oratoire n'était pas chose facile. On se souhaitait mille fois bonsoir, sans pourtant se décider à partir. Don Bosco avait beau répéter : - Rentrez chez vous, il fait nuit, vos parents vous attendent. C'était inutile. Alors, racontera-t-il, "six robustes garçons formaient avec leurs bras une sorte de siège, sur lequel je devais me résoudre à m'asseoir". Ils se disposaient en ordre et, portant sur cette estrade de bras un don Bosco qui dépassait ainsi les plus grands, avançaient en chantant, riant et criant jusqu'au carrefour. Là on chantait encore quelques cantiques, pour conclure par un solennel : Lodato sempre sia (loué soit à jamais). Un profond silence s'établissait : don Bosco souhaitait à tous bonsoir et bonne semaine. Ceux qui avaient encore de la voix répondaient : bonsoir. Don Bosco était dé-

posé de son trône. Quelques grands accompagnaient leur prêtre jusqu'à sa maison à moitié mort de fatigue¹⁷³. Don Bosco termina-t-il souvent sa journée d'oratoire sur une sedia gestatoria ? On ne sait. Mais la manifestation lui avait imprimé dans l'esprit un souvenir suffisamment vif pour laisser entendre aux lecteurs de ses Memorie dell'Oratorio qu'elle mettait régulièrement un point final à ses éternuantes journées d'oratoire.

Dès l'année 1847, l'oratoire de don Bosco avait donc une double activité : l'une proprement éducative, par la récréation organisée et la classe adaptée à une jeunesse inculte ; l'autre spécifiquement religieuse, que l'initiateur jugeait la plus importante, par la catéchèse, la confession et les assemblées liturgiques ou de prière¹⁷⁴.

N o t e s

1. En effet, dans une lettre oblitérée le 11 octobre à Castelnuovo, don Bosco écrivait avoir laissé Turin depuis neuf jours. Voir la note suivante.

2. G. Bosco à G. Borel, s. l., s. d. (oblitérée à Castelnuovo le 11 octobre) ; Epistolario Motto I, p. 60.

3. G. Bosco à G. Borel, s. l., 17 octobre (1845) ; Epistolario Motto I, p. 61-62.

4. D'après une lettre de G. Borel à la marquise de Barolo alors à Rome, s. l., 3 janvier 1846 ; éd. Documenti XLI, 33 et MB II, 352-353.

5. D'après MO 160/87 à 161/103.

6. Ce dialogue, tel que don Bosco l'a reconstitué, semble pouvoir être daté de mars 1846, "trois mois" avant la location des chambres Pinardi. Voir, en finale : "... je vous accorde trois mois, après quoi vous laisserez à d'autres la direction de mon ospedaletto ..."

7. MO 161/4 à 163/67.

8. MO 164/74-94.

9. Le récit très développé de l'épisode en MB II, 414/15 à 416/15 dérive en grande part de celui de don Bosco lui-même au séminaire de Parme le 19 février 1873, récit aussitôt enregistré par son secrétaire Berto. Voir Documenti XIII, 156.

10. Ces "quatre mois" pourraient représenter tout le temps de location de la casa Moretta, de janvier à fin avril 1846. Voir la note suivante.

11. MO 154/96-104. En vérité, le contrat Moretta dura jusqu'à la fin du mois d'avril. On lit sur le Memoriale Borel, à la date du 2 avril 1846 : "Licenziato abbiamo l'Oratorio da casa Moretta e pagato il saldo per tutto aprile. - 15.00". (Edition de ce Memoriale, P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 547). Il n'y aurait donc pas eu d'expulsion formelle de la casa Moretta avant la location de la tettoia Pinardi, le 1er avril 1846. En mars, les enfants n'y étaient qu'indésirables.

12. C'est-à-dire vers 1875.

13. MO 154/4 à 155/29.

14. Sans que nous soyons assurés de sa véritable date. Les Documenti XLI, 36 l'ont située en juillet suivant.

15. D'après MO 155/33 à 158/11.

16. Le récit en G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 1, p. 27. Ce texte a été utilisé avec MO 166/20 à 168/86 pour la rédaction de MB II, 423/12-23.

17. L'événement eut lieu le dimanche 8 mars 1846, celui qui précéda la lettre au marquis de Cavour (datée du 13), dont il va être question. Ce 8 mars doit être préféré au dimanche 15 mars, pour lequel don Bosco optait dans ses MO (voir MO Ceria, 165/7, note), et surtout au dimanche des Rameaux 5 avril, date traditionnelle de la proposition. Cette date du 5 avril résultait d'une correction Bonetti sur le manuscrit des MO. Le chroniqueur la déduisait de la phrase de don Bosco à la fin du paragraphe : "La domenica seguente, solennità di Pasqua, nel giorno 12 di Aprile ..." (MO 169/99-100). Mais don Bosco avait été distrait ... Du fait de la correction Bonetti, qui, par l'intermédiaire de don Lemoyne, a été introduite dans les biographies successives du saint au long du vingtième siècle (voir T. BOSCO, Don Bosco. Una biografia nuova, 1978, p. 147 : "Il 5 aprile 1846, ultima domenica nel prato Filippi, fu per don Bosco uno dei giorni più

amari della vita ..."), l'attitude de don Bosco entre la mi-mars et ce 5 avril est devenue incohérente. Ses lamentations et ses prières du dimanche des Rameaux (cfr MB II, 418/1 à 423/11) sont inconcevables après la signature du contrat Pinnardi-Borel le 1er avril.

18. D'après ce calcul, le catéchisme de l'oratoire aurait commencé en 1843.

19. Giuseppe M. Luigi Giacinto Provana, comte de Collegno (1794-1856). Cfr Epistolario Motto I, p. 68, note à la ligne 25.

20. G. Bosco à Michele Benso de Cavour, Turin, 13 mars 1846 ; Epistolario Motto I, p. 66-67. Cette lettre importante, longtemps ensevelie dans les archives de la ville de Turin, n'a été que récemment exhumée par les soins du professeur G. Bracco.

21. Texte italien dans Epistolario Motto I, p. 68, note à la ligne 64.

22. M. Benso de Cavour à G. Bosco, Turin, 28 mars 1846 ; éd. MB II, 405/1-16.

23. MO 152/37 à 154/95.

24. Don Lemoyne s'est trompé en distinguant deux conversations entre le marquis de Cavour et don Bosco, l'une avant le 30 mars (MB II, 401/4 à 403/32), bâtie sur les MO 158/17 à 160/73 ; l'autre, le 30 mars, résumée en MB II, 405/17-25. Il n'y en eut qu'une seule, sur don Bosco révolutionnaire, celle de son propre récit en MO. Quand il composait sa lettre le 13 mars, don Bosco n'avait pas encore rencontré le ministre.

25. "Egli adunque mi fece chiamare al Palazzo Municipale ..." (MO 158/23-25).

26. MO 159/30-34 .

27. Selon MO 160/75-83.

28. Le document en ACS 38, Turin-Valdocco, reproduit en FdB 791 B3-5. Photographie de sa première page dans F. GIRAUDI, L'oratorio di Don Bosco, 1935, p. 69.

29. Je suis ici la description attentive de F. GIRAUDI, L'oratorio di Don Bosco, 1935, p. 70-71.

30. En effet, on lit au verso du décret du 6 décembre 1844 : "Essendosi per la ristrettezza dell'Oratorio ottenuto in data 10 Aprile 1846 da S. E. Rev.ma la facoltà di trasferire il suddetto Oratorio - celui du Refuge - in sito più

adattato, nella regione di Valdocco poco distante, trovato tutto conforme al prescritto il sottoscritto addivenne alla Benedizione dell'Oratorio il giorno 13 Aprile corrente la seconda festa di Pasqua. In fede. Torino. Sacerdote Giovanni Borel Deleg.to." Voir FdB 230 D10. Don Lemoyne s'est donc trompé quand il a écrit que "D. Bosco in quel mattino istesso - du jour de Pâques - benedisse e dedico' al divin culto il onore del Santo - François de Sales - il modesto edificio" (MB II, 429/8-9). Ce fut don Borel qui procéda à la bénédiction ; et elle eut lieu, non pas le dimanche, mais le lundi de Pâques.

31. MO 169/99-102.

32. MO 171/1-13.

33. G. de Barolo à G. Borel, 18 mai 1846 ; éd. MB II, 463-466. Original en ACS 123, Barolo.

34. Voir, ci-dessus, p. 68.

35. MO 188/4-9.

36. MO 188/9 à 189/48.

37. Photographie de l'acte notarié original du 5 juin 1846 dans F. GIRAUDI, L'oratorio di Don Bosco, 1935, p. 93.

38. La date d'après MO 191/94-95.

39. Peut-être le samedi 11 juillet, s'il est vrai que la maladie dura une huitaine de jours au début de ce mois.

40. MO 190/49 à 191/93.

41. Le 16 septembre, il écrivait à don Borel : "Sono un mese ed alcuni giorni che sono venuto via da Torino ... " (G. Bosco à G. Borel, Dal Castello de' Merli, 16 septembre 1846 ; Epistolario Motto I, p. 73.)

42. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo d'Asti, 31 août 1846 ; Epistolario Motto I, p. 71.

43. Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, ms Borel, p. 6 ; éd. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 549.

44. Le sei domeniche e la novena di san Luigi Gonzaga con un cenno sulla vita del santo (Turin, Speirani et Ferrero, 32 p., 70 x 105 mm.) D'après P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 332.

45. P. DE MATTEI, Il giovane angelico san Luigi Gonzaga proposto in esemplare di ben vivere ... A celebrar con frutto le sei domeniche ..., Genova (tip. Ferrando), 1843, X-136 p. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 332-333.

46. Le sei domeniche ..., cinquième jour.
47. Le sei domeniche ..., sixième jour.
48. Le sei domeniche ..., troisième jour.
49. Le sei domeniche ..., premier jour.
50. Le sei domeniche ..., deuxième jour.
51. Le sei domeniche ..., sixième jour.
52. Le sei domeniche ..., septième jour.
53. Hypothèse de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 201.
54. Esercizio di divozione alla misericordia di Dio, Turin, Eredi Botta, s. d., 112 p. Don Bosco l'a reconnu pour être de lui dans son testament de 1856. Voir MB X, 1333. Comme la lettre d'approbation du Saint-Siège qui l'introduit est datée du 7 août 1846 (voir p. 12), l'édition ne peut qu'être postérieure à cette date. Il est difficile d'être plus précis.
55. "Fin dal 1840 introdusse (la marchese de Barolo) nei suoi Istituti il cosi' detto Esercizio della misericordia, da praticarsi nei sette ultimi giorni di carnevale ..." (Giov. LANZA, La marchese Giulia Falletti di Barolo, nata Colbert, Turin, G. Speirani et fils, 1892, p. 179).
56. L'opuscule spécifiait en effet (p. 14-15), que l'exercice était "a favore di tutte le nazioni della terra, ricordandoci che siamo tutti peccatori".
57. Voir les deux textes en regard dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 115 ; ajouter la comparaison, ibid., p. 151.
58. Besançon, 1821. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 26.
59. Esercizio di divozione ..., p. 30.
60. Ibidem.
61. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, s. d. ; Epistolario Motto I, p. 69.
62. G. Bosco à G. Borel, s. l., s. d. ; Epistolario Motto I, p. 70.
63. G. Bosco à G. Borel, Dal Castello de' Merli, 16 septembre 1846 ; Epistolario Motto I, p. 73.
64. MO 191/100-110.

65. MO 192/14 à 193/19.
66. MO 193/23-34.
67. MO 193/34 à 194/49.
68. D'après MB II, 540/5-15, information du reste un peu problématique recopiée par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 76. En tout cas, la date du contrat (1er décembre 1846) et la mention du seul don Bosco se retrouvent sur l'annotation du contrat Pinardi-Soave du 10 novembre 1845. Voir FdB 791 C11.
69. Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, ms Borel, p. 7 ; éd. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 550.
70. Compendio della dottrina cristiana ad uso della diocesi di Torino, Turin, Paravia, 1844.
71. Une description de ce Compendio dans P. BRAIDO, L'inedito "Breve catechismo pei fanciulli ad uso della diocesi di Torino" di don Bosco, Roma, LAS, 1979, p. 8, n. 5.
72. Breve catechismo per li fanciulli che si dispongono alla confessione e prima comunione e per tutti quelli che hanno da imparare gli elementi della dottrina cristiana ad uso della diocesi di Torino, Turin, Canfari, 1846, 60 p.
73. Breve catechismo ..., p. 5-12.
74. Breve catechismo ..., p. 9-12.
75. Breve catechismo ..., p. 13-59.
76. Cette suite de questions, op. cit., p. 13.
77. Sur la confession, op. cit., p. 47-55.
78. Chap. "Dell'Eucaristia", op. cit., p. 55-59.
79. D'après P. BRAIDO, L'inedito "Breve catechismo pei fanciulli ...", cit. ci-dessus, n. 71. Bien remarquer que, dans ce projet, le catéchisme diocésain ne disparaissait pas, mais qu'il faisait suite aux abrégés de don Bosco. Voir, dans l'édition citée, p. 66, lignes 235-240.
80. Requête non signée, non datée, dans l'Archivio storico del Comune di Torino, Ragioneria 1847, vol. 66 ; d'après Epistolario Motto I, p. 75.
81. MO 182/9 à 183/12.
82. MO 182/3-7.
83. MO 183/13-26.
84. D'après le chapitre Scuole domenicali, scuole serali,

dans MO 182-188, sans que l'on puisse déterminer avec précision la chronologie de ces enseignements.

85. Documents originaux en ACS 38, Turin-Valdocco ; FdB 230 D12 et E6.

86. "Per prima cosa ho compilato un Regolamento in cui ho semplicemente esposto quanto si praticava nell'Oratorio." (MO 195/8-10).

87. Piano di regolamento dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco (ACS 026 ; FdB 1955 B1-D5). L'organisation complexe prévue par ce texte semble avoir été inapplicable en 1847. Le document sera analysé plus bas.

88. Manuscrit original de ses statuts, avec corrections probablement postérieures de don Bosco, en ACS 133, Compagnia di S. Luigi, FdB 1869 D4-11, avec, en D11, l'approbation autographe de l'archevêque Fransoni (12 avril 1847). Joindre à cette pièce : "Modo di ricevere i fratelli nella compagnia di S. Luigi" (FdB 1869 D12 à E3), et un manuscrit de don Bosco : "Ecco i principali articoli del regolamento di questa compagnia" (FdB 1869 E4-5). Ces textes de dates et d'autorité diverses ont été mélangés dans le récit (sur 1847) en MB III, 216-220.

89. Statuts originaux, introduction ; FdB 1869 D5.

90. La formule en MB III, 219/31 à 220/14, qui copiait le texte manuscrit : "Io ... prometto ..." de FdB 1869 D10.

91. Cette historiette d'origine encore inconnue fut enregistrée par don Lemoyne dans les Documenti XLI, 211-212, vers 1889. On la retrouve en MB II, 542/3-25.

92. MO 196/28-33.

93. Voir le tableau : "Cresimati a Valdocco (1847)", dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 438.

94. MO 197/45 à 198/68.

95. D'après le tableau cité ci-dessus, n. 93.

96. Rien ne nous garantit en effet que l'imagination de don Bosco n'a pas transformé ses souvenirs de la scène.

97. D'après MO 199/10-14.

98. MO 199/4 à 200/58.

99. MO 201/60-62.

100. "Repertorio domestico" (1847-1850), ms autographe de don Bosco, ACS 132, Quaderni, 40 p. Ed. P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 559-571.

101. "Repertorio domestico", cit., p. 1-2.
102. "Repertorio domestico", cit., p. 17.
103. "Repertorio domestico", cit., p. 5 et 9.
104. Il partit à l'Immaculée, d'après "Repertorio domestico", cit., p. 13.
105. "Repertorio domestico", cit., p. 24.
106. "Distribuzione dei numeri d'ordine per ciascun figlio delle famiglie di S. Giovanni, S. Giuseppe, di S. Maria, del sant'Angelo Custode", in "Repertorio domestico", cit., p. 7. Pour dater cette liste, on observera que Nigra Pietro (numéro 11) était entré à l'oratoire le 6 février 1850.
107. "Repertorio domestico", cit., p. 5.
108. Le biglietto Speirani cité plus haut, chap. I, n. 79, lui donne cette date. Sur le Giovane provveduto de don Bosco, excellent petit livre de P. STELLA, Valori spirituali nel "Giovane provveduto" di san Giovanni Bosco, Rome, Scuola grafica Ragazzi di Don Bosco, 1960.
109. Pour la seule Italie, on apprenait en 1873 que "il Giovane Provveduto del sacerdote Giovanni Bosco è penetrato in ogni istituto, in ogni casa di lavoro, in ogni famiglia cristiana d'Italia ; e tutti trovano che di tanti eucologi, di tanti manuali di preghiera fin qui venuti alla stampa, questo di D. Bosco meglio soddisfa alla intelligenza, ai tempi, alla pietà universale" (Unità cattolica, 7 août 1873 ; cité par P. STELLA, Valori spirituali .., p. 127). Sans cesse réédité et traduit jusqu'à Vatican II, les maisons salésiennes le répandaient dans les cinq continents.
110. Il giovane provveduto per la pratica de' suoi doveri, degli esercizi di cristiana pietà, per la recita dell'Ufficio della Beata Vergine e de' principali vesperi dell'anno, coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, ecc. (Turin, Paravia et comp., MDCCCXLVII, 352 p.).
111. Le Compendio cité supra, n. 70. Toute cette liste de sources du Giovane provveduto est reprise de P. STELLA, Valori spirituali .., p. 19-20.
112. Description de la Guida angelica, ossia pratiche istruzioni per la gioventù, dans P. STELLA, Valori spirituali .., p. 33-34.
113. On peut ajouter l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales pour la dernière des Sette considerazioni per ciascun giorno della settimana, et II giovane angelico san Luigi Gonzaga proposto in esemplare di ben vivere .., de P. De Mattei, à la base des Sei domeniche .., lesquelles furent

versées dans le Giovane provveduto.

114. Voir P. STELLA, Valori spirituali ..., p. 22-36.

115. Sur cet auteur, A. DODIN, "Gobinet, Charles", Dictionnaire de spiritualité, t. VI, 1967, col. 543-545.

116. Voir, ci-dessus, la leçon "De l'unité de Dieu", supra p. 92-93.

117. Par exemple, l'introduction à la prière du matin, que les maisons salésiennes allaient répéter jusqu'à Vatican II : "Vi adoro, e vi amo con tutto il cuore, vi ringrazio di avermi creato, fatto Cristiano, e conservato in questa notte. Vi offerisco tutte le mie azioni, e vi prego di darmi grazia di non offendervi mai, principalmente in questo giorno", figurait dans le Breve catechismo, p. 5.

118. Voir le Manuale presbyterorum congregationis Sanctissimi Redemptoris ..., Tournai, Casterman, 1865, p. 324-335.

119. Ces prières sur la mort dans le Giovane provveduto, p. 138-143.

120. "Deux ans plus tard me voici, nouveau pensionnaire, dans un collège tenu par les Salésiens. (Nous savons qu'il s'agit de Don-Bosco à Nice.) Le matin du "premier vendredi du mois" que je passe dans cet établissement, je participe avec mes camarades à l'exercice religieux que l'on consacre ici régulièrement aux "litanies de la bonne mort"..." Etc. (J. DELUMEAU, La peur en Occident, XVe-XVIIIe siècles, Paris, Fayard, 1978, p. 25-27.)

121. P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 339.

122. G. BOSCO, Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso ..., Turin, 1860, p. 111.

123. Sur cet exercice, quelques notes de Henri BREMOND, Histoire littéraire ..., t. IX, Paris, 1932, p. 350-368 ; P. TIHON, "Fins dernières", Dictionnaire de spiritualité, t. V, 1964, col. 372-374.

124. D'après P. STELLA, Valori spirituali ..., p. 127-128.

125. La Storia sacra a été reproduite dans la première partie du premier volume des Opere e scritti editi e inediti di "Don Bosco", par A. Caviglia (Turin, SEI, 1929). Ouvrage cité ici : Caviglia, Storia sacra. Le commentaire en était fort mince. On trouvera plus dans P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I et II, passim (voir l'Indice) ; et dans N. CERRATO, La catechesi di Don Bosco nella sua Storia sacra, Rome, Università Pontificia Sale-

siana, 1979.

126. Storia sacra, 1847, p. 7.

127. Storia ecclesiastica, 1845, p. 8.

128. Storia sacra per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone arricchito di analoghe incisioni, compilata dal Sacerdote Giovanni Bosco (Turin, Speirani et Ferrero, 1847, 212 p. Les raisons d'être de la publication dans la préface du livre, p. 5-8.)

129. Storia del popolo ebreo, compendiata dal prof. Francesco Soave c. r. s. ad uso delle scuole d'Italia, opera postuma, ed. riveduta e corretta, Vigevano, 1814, VIII-262 p. ; rééd., Venise, 1820 ; Milan, 1834. J'ignore s'il faut préférer l'une ou l'autre de ces éditions.

130. La Storia sacra dell'antico e nuovo testamento, compilata dal P. Luciano Secco della comp. di Gesù ad uso delle scuole della medesima Compagnia (Turin, Giac. Marietti, 1841, 386 p.).

131. Storia sacra, in cui si raccolgono i fatti più notabili e più istruttivi ... (Turin, G. B. Paravia, 1843).

132. Histoire du Vieux et du Nouveau Testament ..., par de Royaumont, prieur de Sombreval. Ce nom était un pseudonyme. Cette Histoire, souvent attribuée au seul Le Maître de Sacy, fut pour une grande part l'oeuvre de son confrère Nicolas Fontaine (1625-1709), qui y travailla pendant leur commune captivité à la Bastille. D'après B. HEURTEBIZE, "Fontaine, Nicolas", Dictionnaire de la Bible, dir. F. Vigouroux, t. II, 1910, col. 2306.

133. Storia sacra, 1847, p. 7.

134. Voir la nouvelle édition de ce Dictionnaire, t. I, Toulouse, Etienne Sens, MDCCLXXXIII, p. I-LVIII.

135. Storia sacra, 1847, p. 17, 137, 154, 163.

136. Storia sacra, 1847, p. 7-8.

137. A. CAVIGLIA, Storia sacra, p. XXVII.

138. Storia sacra, 1847, p. 10.

139. Storia sacra, 1847, p. 67.

140. Storia sacra, 1847, p. 13.

141. Storia sacra, 1847, p. 16.

142. Storia sacra, 1847, p. 17.

143. Storia sacra, 1847, p. 21.

144. Il se contentait de noter que la septième époque, celle du Nouveau Testament, va "dalla nascita di Gesù Cristo l'anno del mondo 4000 fino alla sua Ascensione al Cielo l'anno 4033, di Cristo 33" (Storia sacra, 1847, p. 157).

145. Paris, Belin-Leprieur et Marizot, 1854.

146. On lit : "Le premier âge a commencé avec le monde, et s'est terminé au déluge ; et il comprend 1656 ans, un mois et 26 jours. - Le second âge a commencé à la fin du déluge, c'est-à-dire à l'an 1657, et s'est terminé à la vocation d'Abraham, qui est arrivée en 2083 ; et il comprend 426 ans, 4 mois et 18 jours. - Le troisième âge a commencé à la vocation d'Abraham et s'est terminé à l'époque où le peuple juif sortit de l'Egypte, c'est-à-dire à l'an 2513, et il comprend 430 ans. - Le quatrième âge a commencé à la sortie d'Egypte et s'est terminé à la fondation du temple de Salomon, arrivée l'an 2992 ; et il comprend 479 ans et 17 jours. Etc." (op. cit., p. 549-550). Les "dates traditionnelles" apparaissaient encore dans la grosse Histoire sainte, par un Professeur de Séminaire, Paris, Librairie générale, 1938, p. 786, 788.

147. MO 184/71 à 185/74.

148. Observation de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 17, pour l'ensemble de la pensée de don Bosco.

149. Voir, à la suite de l'histoire des jeunes Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, le conseil : "Mirate, o figliuoli, quante maraviglie opera Iddio a favor di coloro che gli sono fedeli" (Storia sacra, 1847, p. 127.)

150. P. BRAIDO, L'inedito "Breve catechismo ...", cit. (supra, n. 71), p. 34-35. Les points doctrinaux de la Storia sacra sont heureusement énumérés par P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, II, p. 61-62.

151. Storia sacra, 1847, p. 7.

152. Storia sacra, 1847, p. 22.

153. Storia sacra, 1847, p. 28.

154. Storia sacra, 1847, p. 36.

155. Storia sacra, 1847, p. 81. Dans sa simplicité, don Bosco ne pouvait imaginer qu'on en ferait un jour un couple d'homosexuels.

156. Storia sacra, 1847, p. 148.

157. Storia sacra, 1847, p. 174-179.

158. Storia sacra, 1847, p. 105.

159. Storia sacra, 1847, p. 111.

160. Storia sacra, 1847, p. 112.

161. Storia sacra, 1847, p. 115.

162. MO Ceria, p. 185, note.

163. "La Storia sacra di San Giovanni Bosco è consigliata ai licenziandi maestri dai programmi ministeriali di esame delle scuole secondarie e superiori ; e ai maestri di religione dalla Sacra Congregazione del Concilio nelle recenti norme per l'insegnamento religioso nelle scuole medie d'Italia" (S. GIOVANNI BOSCO, Storia ecclesiastica ad uso della gioventù, nuova ed. aggiornata, Turin, SEI, ristampa 1957). J'ignore si ces informations étaient exactes ; il reste qu'elles ont été imprimées.

164. G. BROSIO, Relazione I, p. 32. - Giuseppe Brosio, surnommé le Bersagliere parce qu'il avait participé à la guerre contre l'Autriche, était probablement né vers 1829. Un autographe de don Bosco lui donnait 21 ans en 1850. Cet homme sympathique et très dévoué, qui fut mêlé à la vie de l'oratoire de don Bosco tant qu'il ne fut pas transformé en collègue, a laissé sur don Bosco deux Relazioni manuscrites, l'une de 32 pages, dite ici Relazione I ; l'autre de 14 pages, dite ici Relazione II (ACS 123, Brosio ; reproduites en FdB 554 E10 à 555 D9). La Relazione de 14 pages, la seule utilisée dans les Documenti, semble avoir précédé la Relazione de 32 pages, probablement composée après 1890.

165. Dans le Bibliofilo cattolico, I, sept. 1877, p. 2. Texte reproduit par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 172, note.

166. MO 174/28-30.

167. MO 179/4-7.

168. MO 181/62-65.

169. Don Bosco a fait état d'une intervention du roi Charles-Albert en faveur de son oratoire auprès de la Ragioneria par l'intermédiaire du comte Provana de Collegno. Voir sa mise en scène en MO 179/7 à 181/61.

170. Don Bosco n'en a rien dit dans ses Memorie dell'Oratorio.

171. Comme sur le dessin de la casa Pinardi par Bartolomeo Bellisio (1832-1904), ancien élève de l'oratoire. Dessin reproduit dans F. GIRAUDI, L'Oratorio di Don Bosco, 1935, p. 101.

172. Le public de l'oratoire sera ensuite initié au chant

des vêpres tout entières.

173. Une journée de l'oratoire en MO 174/31 à 178/147.

174. Bien vu et bien expliqué par Bart DECANCO, "Severino".
Studio dell'opuscolo con particolare attenzione al "primo
oratorio", RSS XI (1992), p. 290-301.

C h a p i t r e I I I

LE TEMPS DES RUPTURES (1848-1849)

Le Risorgimento de l'Italie

Les esprits fermentaient à Turin au cours des derniers mois de 1847. "Une animation inaccoutumée se voit en tout, écrivait Costanza d'Azeglio le 28 novembre de cette année. On parle, on va, on remue, on s'aborde, on se réunit. On voit les gens de bonne humeur, expansifs ..."¹ Et le chargé d'affaires français observait inquiet le 28 décembre : "Quand on se reporte à l'état de soumission complète et d'inertie qui existait en Piémont il y a deux ans à peine, on ne peut s'empêcher d'être effrayé de la rapidité avec laquelle les choses ont marché."²

Popularisé à la fin du dix-huitième siècle par le dramaturge Alfieri, le terme de Risorgimento exprimait l'attente du jour où l'Italie, "désarmée, divisée, avilie, enchaînée, impuissante, resurgira vertueuse, magnanime, libre et unie"³. Entre 1831 et 1848, le mouvement national, qui avait secoué à plusieurs reprises diverses régions de la péninsule (particulièrement en 1820-1821 et 1830-1831), s'approfondit

et s'élargit. La faillite de la Charbonnerie, principale société secrète révolutionnaire oeuvrant pour l'indépendance du pays, condamnait ce mouvement, qui disparaissait alors comme force agissante.

L'idéologie du Risorgimento se traduisait en programmes éthico-politiques qui avançaient leurs solutions particulières à la lancinante question italienne. A la veille de 1848, on peut distinguer trois grandes orientations dans ces programmes.

Le Gênois Giuseppe Mazzini (1805-1872) était le leader d'un républicanisme unitaire : l'Italie renaîtrait unie sous un régime républicain. Ancien carbonaro précocement exilé, il avait fondé la Giovane Italia et élaboré le plan d'une Europe rassemblée, non par la liberté des individus conquise sous la Révolution française, mais par la volonté d'association des nations. Il assignait à la Troisième Italie, républicaine et unitaire, la mission de guider les peuples du continent vers leur propre régénération dans une Giovane Europa. Pour avancer, comme son contemporain Karl Marx il préconisait l'insurrection des masses. Mais il se faisait illusion. Théoricien austère, moraliste qui plaçait le progrès des consciences au-dessus des revendications sociales, Mazzini ne tenait pas compte des conditions de vie d'une population italienne ignorante, indifférente et qui, parfois, coopérait avec les forces de la réaction. Il lança successivement, entre 1833 et 1845, à Gênes, contre la Savoie, dans la Lombardie-Vénétie, dans les Etats du pape, dans le royaume de Naples, une série d'insurrections, qui toutes échouèrent. A partir de 1844 et sous l'influence d'un éclatant manifeste qui va nous occuper, les milieux de la bourgeoisie libérale se détournèrent de Mazzini et commencèrent à rechercher une politique nationale qui ne passât pas par la révolution.

Un courant néo-guelfe (du nom des partisans médiévaux de l'hégémonie pontificale) cherchait à réconcilier religion et nation selon une idéologie de catholicisme libéral. Le pape, autorité morale et médiateur entre les Etats, inspirerait et guiderait le fédéralisme italien. Tel avait été en 1836 le thème des Nuove speranze d'Italia de Niccolo' Tommaseo (que nous retrouverons dans l'histoire de don Bosco). C'était surtout celui de l'ouvrage brûlant sur le Primato morale e civile degli Italiani (Primat moral et civil des Italiens) de l'abbé piémontais Vincenzo Gioberti (1801-1852), alors en exil. Le "primat italien" dans le concert des peuples paraissait aller de soi à ce théoricien autant "dans l'action" que "dans la pensée". Une suite de propositions longuement développées argumentaient sa thèse. La racine de l'autonomie est dans la vertu créatrice. L'Italie, terre natale de multiples génies, est autonome par excellence. Par sa position, la péninsule est le centre moral du monde civilisé. La géographie elle-même lui offre cette place prééminente. La religion est le fondement principal de la primauté italienne. Car le principe catholique est inséparable de l'âme du pays. La vraie doctrine nationale de l'Italie est donc celle des guelfes et des réalistes. La civilisation des autres peuples dérive du catholicisme et de l'Italie. Cette nation est créatrice par excellence, comme en témoignent son talent inventif et la sublimité de ses chefs d'oeuvre. Elle qui a été et qui demeure la nation redemptrice des autres peuples, ne peut être rachetée par leurs soins (comme le voudraient ceux qui tournent leurs regards vers la France ...) Comme elle possède en elle-même toutes les conditions d'un Risorgimento national et politique, il est inutile de recourir pour la relever aux soulèvements intérieurs et aux interventions étrangères. Enfin, le principe de l'unité italienne est le pape, qui a la possi-

bilité d'unifier la péninsule moyennant une confédération des princes qui se la partagent. Deux provinces surtout doivent coopérer à l'unité italienne : Rome et le Piémont⁴. L'ouvrage de Gioberti produisit un bruit extraordinaire. Mais rares, parmi les guelfes, étaient ceux qui devinaient les écueils d'un système entraînant le souverain pontife dans un engrenage qui l'opposerait à des puissances catholiques et à l'intérieur d'un monde qui, sourdement ou pas, se laïcisait.

Une troisième tendance, qui doutait des possibilités d'un Risorgimento grâce à des papes acquis à la réaction - car nous sommes au temps de Grégoire XVI -, défendait l'idée d'une fédération italienne dirigée par le roi de Sardaigne, la deuxième puissance dans laquelle Gioberti plaçait ses espoirs. Etaient partisans de cette thèse Cesare Balbo dans ses Speranze d'Italia (espérances d'Italie) (1844), Massimo d'Azeglio dans son livre Degli ultimi casi di Romagna (des dernières affaires de Romagne) (1846) et le général piémontais Giacomo Durando, qui, dans un "Essai politique, militaire sur la nationalité italienne", exhortait ses compatriotes à renoncer à l'évocation nostalgique et littéraire des temps révolus (contre le Risorgimento romantique et le guelfisme médiéval), pour se mettre à l'école économique et militaire des pays développés de l'Europe occidentale. Peu à peu s'était aussi affirmée, chez les modérés, la conviction que le Risorgimento devait aller de pair avec l'élévation du niveau civique et économique des populations, sous l'impulsion de la bourgeoisie d'affaires, dans un Etat constitutionnel où le suffrage censitaire donnerait le pouvoir au "pays légal". Telle était en Piémont, l'opinion de Camille de Cavour, économiste et financier⁵.

Le Statuto piémontais de 1848

Le néo-guelfisme atteignit son apogée après l'élection, en 1846, au souverain pontificat, du cardinal Mastai Ferretti,

qui prit le nom de Pie IX. Le nouveau pape passait pour libéral, ses gestes magnanimes envers les prisonniers et les exilés politiques incitaient à le croire tel. Son exemple en imposait. Sous la pression des modérés, tous les souverains de la péninsule consentirent à des réformes qui, dans la législation et dans les règlements sur la presse, atténuèrent l'absolutisme de règle depuis le début de la Restauration. Puis une insurrection séparatiste en Sicile, qui éclata le 12 janvier 1848 (donc avant les journées parisiennes de février), préluda à l'octroi de constitutions à Naples, en Toscane et en Piémont.

Dans les Etats sardes, sous le régime débonnaire de Charles-Albert, des réformes importantes : abolition de la censure et loi sur la presse, le 30 octobre 1847 ; décret royal sur la discrimination des israélites le 3 janvier 1848 (préface de ceux du 29 mars et du 19 juin les concernant) ; égalité civile accordée aux vaudois le 17 février 1848 à la suite d'une pétition signée par de nombreux catholiques⁶, avaient ébranlé le système en vigueur. Le 8 février, Charles-Albert promit une constitution, et, le 4 mars, il promulgua le Statuto fondamental du pays.

Bien qu'ils aient maintenu un régime en soi peu démocratique, les quatorze articles du Statuto tempéraient fortement l'absolutisme royal. La religion catholique, apostolique et romaine demeurait la seule religion de l'Etat piémontais. Les autres cultes existants n'étaient que "tolérés en conformité avec les lois" (art. 1). Vaudois et juifs ne pouvaient donc prétendre à une totale parité religieuse. La personne du roi était déclarée "sacrée et inviolable", et "ses" ministres - qui n'étaient donc pas ceux d'un gouvernement autonome - "responsables" (art. 2). Au roi seul, "chef suprême

de l'Etat", appartenait le pouvoir exécutif (art. 3) ; à lui seul celui de sanctionner et de promulguer les lois (art. 4). Toute la justice émanait de lui et était administrée en son nom (art. 5). Autrement dit, il exerçait ou contrôlait les trois pouvoirs de Montesquieu dans l'Esprit des lois. Toutefois le pouvoir législatif était exercé collectivement par le roi et les deux chambres (art. 6), la première de ces chambres - le sénat - composée de personnes nommées à vie par le roi lui-même et la deuxième élue par la population au suffrage censitaire (art. 7). Le roi et chacune des deux chambres proposeraient les lois (art. 8). Les chambres seraient convoquées chaque année par le roi, qui pourrait proroger leurs sessions et dissoudre la chambre élue (art. 9). Conformément à un acquis récent, la presse serait "libre", quoique sujette aux lois réprimant ses abus (art. 11) et la liberté individuelle demeurerait garantie (art. 12)⁷. La démocratie balbutiait en Piémont. Les catégories populaires étaient tenues à l'écart de la vie politique. Le pouvoir du souverain n'était qu'entamé par la libération de la presse, les garanties individuelles des citoyens et l'élection d'une chambre législative par les gens riches ou, du moins, les non-pauvres. Cependant, progrès appréciable au gré des libéraux, le bon plaisir du roi et de ses ministres n'aurait plus force de loi. Et la pratique renforcerait immédiatement l'orientation démocratique du pouvoir. "Contre les prévisions du Statuto, le parlement, ou plutôt la chambre des députés, prendrait aussitôt la première place et deviendrait la force dirigeante du pays, sans trouver de résistance dans la Couronne"⁸.

Le clergé et les réformes en Piémont

Les démonstrations de joie à l'annonce des réformes successives créèrent à Turin un climat de fête permanente à

partir d'octobre 1847. La liberté enivrait les esprits. "C'était d'immenses vagues populaires en costumes de fête, a écrit Boggio⁹, avec des drapeaux, des guirlandes, qui parcouraient les rues et les places acclamant le prince, acclamant Pie IX, acclamant avec eux les noms des citoyens généreux, dont les sages écrits avaient dégagé la route pour le triomphe de la liberté et du progrès. C'était d'affectueuses embrassades, comme pour de vieux amis, entre des gens qui se connaissaient à peine de la veille ; un dialogue, un mélange de personnes de toute catégorie, de toute profession et de tout culte."¹⁰ Presque chaque jour, des manifestations spontanées résonnaient d'applaudissements, de sérénades ou d'hymnes à Pie IX, au roi et à la Risorta Italia (l'Italie ressuscitée).

Dans son ensemble, le "bas clergé" de Turin n'était pas de reste, soit que, selon son peu bienveillant historien, le temps de secouer le joug épiscopal lui semblât être venu, que la lecture de Gioberti lui eût échauffé le cerveau ou que l'association du nom de Pie IX à la célébration des réformes lui eût suffisamment garanti leur bonté¹¹. Mais d'autres clercs tenaient pour une opinion différente. Les jésuites passaient pour hostiles à la liberté qui avait été concédée. Et, au degré hiérarchique supérieur, l'archevêque Luigi Fransoni manifestait plus que de la réticence face au bouleversement social que les réformes amorçaient. Dès le 11 novembre 1847, une circulaire épiscopale invita le clergé turinois à ne pas se mêler "aux bruyantes démonstrations et aux festivités séculières, par trop contraires à la gravité et au digne comportement des ministres sacrés et qui, loin de devoir lui être agréables, ne pourraient que déplaire à notre très pieux souverain"¹². Le 13 novembre, il autorisa un Te Deum d'action de grâces dans les églises, à la condi-

tion de n'y laisser entrer que les drapeaux militaires. Ces réserves déplaisaient aux libéraux, qui ne les oublieront plus. A la même époque, la loi sur la presse, qui supprimait la censure ecclésiastique, mais soumettait les écrits des clercs à la surveillance civile, indignait la hiérarchie. Enfin, les libertés nouvelles accordées aux juifs et aux vaudois ébranlaient son monopole religieux.

Les séminaristes de Turin s'agitaient en sens opposé. Quand, le 4 décembre, les citoyens décidèrent une ovation à Charles-Albert qui revenait de Gênes, une grande partie d'entre eux décidèrent de s'y associer. L'archevêque l'apprit et interdit sévèrement cette participation : les portes du séminaire ne seraient pas fermées, mais les contrevenants ne seraient pas acceptés aux ordres. Il y eut pourtant quelque quatre-vingts séminaristes à passer outre à la défense, à crier leurs evviva et à applaudir sur les places. Puis, nouvel affront à l'autorité épiscopale, aux cérémonies de Noël de la cathédrale, des séminaristes apparurent la cocarde nationale sur la poitrine lors de la messe pontificale de l'archevêque. Le 17 janvier 1848, le recteur Vogliotti, incapable de contenir la rébellion, présenta sa démission, laquelle ne fut pas acceptée. Et l'agitation ne faiblit pas. Le 9 février, quand le Statuto fut annoncé, les clercs se montrèrent à nouveau en ville la poitrine ou le chapeau ornés de cocardes tricolores symboliques. Ils récidivèrent le 27 sur la via Po pour acclamer un défilé de corporations laïques. En conséquence, tous les clercs qui avaient pris part aux manifestations furent refusés aux ordres ; et l'archevêque prit la grave décision de fermer le séminaire de Turin. Les séminaristes rentrèrent chez eux. Quelques-uns trouvèrent place dans des diocèses voisins¹³. Puis, quand la guerre éclata, l'administration transforma le séminaire en hôpital militaire¹⁴.

Une espèce de fureur de changement démocratique envahissait le clergé séculier et régulier au début de l'année 1848. Des lettres ouvertes, signées ou anonymes, circulaient contre ou pour l'habit clérical. L'agitation contre l'autorité, contre les traditions et en faveur de la liberté était endémique. Un prêtre de la Mission, alors scolastique à Turin, a plus tard raconté la crise lazariste avec une sérénité exemplaire.

"Malheureusement les idées nouvelles fascinaient et séduisaient quelques-uns. Nous, étudiants à Turin, centre de tout le mouvement, nous ne pouvions y rester ni étrangers ni indifférents. Le bruit des fêtes publiques dès que le roi eut accordé les réformes, les musiques, les drapeaux, les acclamations, les vivats au pape et à Charles-Albert, les "A bas l'Autriche et les jésuites", ne pouvaient pas ne pas parvenir à nos oreilles, exciter notre jeune curiosité et exalter nos imaginations ; non pas que nous eussions voulu du mal aux jésuites, mais l'idée de mettre l'Autriche hors d'Italie nous souriait ; et puis d'entendre tellement acclamer Pie IX, et tout ce que l'on chantait sur lui : qu'il était, ou serait le chef et le centre de la ligue italienne, qu'il s'était allié à Charles-Albert pour chasser l'étranger, qu'il lui avait envoyé en cadeau une épée bénite par lui avec la sentence : In hoc gladio vinces ; ces rumeurs et d'autres du même genre, transmises de bouche à oreille ou par voie de presse, se répandaient à travers Turin. Tout cela ne pouvait que nous émouvoir fortement et nous pousser à crier nous aussi de tout notre coeur : Viva Carlo Alberto ! Viva Pio IX !"

Les lazaristes prêtres ne se contentaient pas d'acclamations. "... Il y avait parmi nous, à Turin même et dans d'autres maisons de la province, quelques esprits légers et imprudents, qui, touchés par les remous de l'époque, la tête

échauffée par la lecture des journaux, séduits par les belles idées de liberté et d'indépendance, se persuadèrent qu'il fallait leur donner corps, non seulement à l'extérieur dans le monde politique, mais aussi à l'intérieur au sein même de la congrégation, où, au détriment des règles et des constitutions, ils envisageaient d'introduire une sorte de régime populaire ou constitutionnel. En conséquence, il fallait regarder et ouvertement censurer comme rétrogrades et tyranniques les supérieurs, le nôtre en particulier (M. Durando), qui se montraient contraires aux nouveautés, miner sous main les autorités, se concerter entre maisons par des correspondances secrètes et grossir le parti pour finalement composer et s'entendre sur un recours à Rome, en s'imaginant follement que Pie IX, le pape des réformes, aurait agréé ces desseins subversifs." Le complot fut dénoncé, mais ne reçut de solution qu'après juin 1848, quand, partout en Europe, la réaction conservatrice commençait de l'emporter sur l'élan rénovateur ou révolutionnaire¹⁵.

Don Bosco et le Risorgimento

Don Bosco, quant à lui, vivait au Valdocco ce climat orageux, écartelé entre un archevêque respecté et des collaborateurs souvent emportés par les idées nouvelles. Il était soupçonné de faire cause commune avec les jésuites abhorrés. Des violences verbales, on passait quelquefois aux voies de fait.

Don Bosco refusa de laisser entraîner son oratoire S. François de Sales dans un cortège patriotique de reconnaissance au souverain réformateur et perdit ainsi l'appui de Roberto d'Azeglio et l'aide de plusieurs laïcs et ecclésiastiques¹⁶. Dans ses Memorie dell'Oratorio, il a situé à cette époque plusieurs attentats contre sa personne. "Je fus à plusieurs reprises attaqué chez moi et sur la rue, racontera-t-il. Un

jour, pendant que je faisais le catéchisme, une balle d'arquebuse entra par une fenêtre, traversa mon vêtement entre le bras et les côtes et alla faire un large trou dans le mur. Une autre fois, un individu - bien connu - m'assaillit un long couteau à la main, tandis que je me trouvais au milieu d'une multitude d'enfants. Ce ne fut que par miracle que, courant à toutes jambes, je pus m'enfuir et me réfugier dans ma chambre"¹⁷. Borel connaissait de semblables mésaventures¹⁸.

Penchait-il pour quelque conservatisme raidi ? Malgré la pauvreté des témoignages subsistants, on devine certaines de ses préférences de 1848, quand le Piémont, prenant au sérieux ses responsabilités italiennes, se laissait entraîner dans une guerre de libération des Lombards opprimés par l'Autriche et la perdait piteusement au bout de quatre mois ...¹⁹

Dans sa Storia ecclesiastica de 1845, don Bosco avait maudit le mazzinisme républicain et ses soulèvements révolutionnaires : "... Au système des modernes ennemis de la foi, écrivait-il, on a donné les noms méprisés de templiers, de carbonari, d'illuminati et de francs-maçons. Ils appellent leurs groupements Giovane Italia, Riforma Radicale della Religione, Amici della Luce (...) Toutes ces sociétés, quel que soit leur nom, conservent toujours les mêmes principes ; on peut les définir des conventicules secrets visant à la subversion de l'ordre civil, moral et religieux."²⁰ Sans qu'il soit nommé, le fondateur de la Giovane Italia était voué à l'opprobre. Don Bosco éprouvait au contraire des sentiments favorables au néo-guelfisme giobertien. En 1848, il lui semblait de plus en plus évident que la Providence avait choisi pour son Eglise un pape modèle et rassembleur, selon le rôle que Gioberti voulait attribuer au pontife de Rome en Italie rénovée. Il est "universellement connu et aimé",

écrivait-il dans l'édition contemporaine de sa Storia ecclesiastica, peu avant d'accoler un adjectif louangeur au nom de Gioberti. "La vénération et l'affection de ses peuples accompagnent tous les pas de Pie IX ; le reste de l'Eglise fait écho aux dévotes acclamations de l'Etat romain. Les souverains apprennent de lui la vraie manière de gouverner les peuples. Sa seule présence émerveille celui qui le peut voir. Le grand Gioberti qualifie le jour où il le vit le plus beau de sa vie. Les hérétiques eux-mêmes l'admirent et chantent ses louanges. Le monde entier renaît à une nouvelle gloire grâce à cet incomparable pontife.²¹" D'ailleurs, parce qu'il était non seulement une entreprise nationaliste, mais une oeuvre de conciliation entre les peuples de la péninsule et une oeuvre civilisatrice et sociale²², le Risorgimento autour du pape incluait un programme d'éducation, auquel le prêtre du Valdocco ne pouvait qu'être sensible. Pour lui aussi, la renaissance italienne du dix-neuvième siècle devait donner plus de "civilité" aux populations.

La presse dans la bataille politique

Une presse piémontaise brusquement exubérante était le grand instrument du renouveau. Depuis que la liberté leur avait été accordée, les journaux s'étaient mis à fleurir à Turin. Ils avaient noms Il Risorgimento (né le 15 décembre 1847), L'Opinione (née le 26 janvier 1848), la Gazzetta del popolo (née le 16 juin 1848), La Tribuna del popolo (née le 26 juillet 1848), La Guida del popolo (née le 16 août 1848), etc.²³ Certains de ces titres se détachaient pour une raison ou une autre. L'Opinione, important journal de gauche, riche d'informations, versait dans un anticléricalisme forcené depuis qu'Aurelio Bianchi-Giovini avait pris la direction du périodique (26 juin 1848). On trouvera dans ses articles "toutes les sottises, toute la pseudo-histoire, toutes les

banalités pseudo-philosophiques, dont les populations d'Europe latine furent abreuvées durant trois quarts de siècle" (A. C. Jemolo). L'Opinione fut donc contre le catholicisme religion d'Etat, pour l'émancipation des juifs, pour la suppression des jésuites, instruments de domination de l'Autriche et ennemis de l'Italie, des nouvelles réformes, des gouvernements libres, fauteurs des plus ardents du despotisme, etc.²⁴ La Gazzetta del popolo se distinguait par une vulgarité antireligieuse du plus mauvais aloi. "Nul ne peut mesurer l'immense dommage causé par la feuille malpropre qui a pour titre Gazzetta del popolo, dira une correspondance de Turin à la Civiltà cattolica le 21 avril 1850. Les calomnies les plus absurdes, les infamies les plus dégoûtantes sur les papes, le clergé et toutes les honnêtes gens qui osent se montrer telles ; la dérision des dogmes, des sacrements et de la morale évangélique ; les maximes les plus impies de Luther et de Calvin s'y mêlent et s'y entassent avec une monstrueuse effronterie ..." ²⁵

Le clergé piémontais perdait son monopole dans la formation des esprits. Il réagit en juillet 1848 avec la fondation de l'Armonia de l'évêque Moreno (premier numéro le 4 juillet) et de Il Conciliatore Torinese, fondé par le chanoine Lorenzo Renaldi (premier numéro le 15 juillet). L'Armonia della religione colla civiltà, qui, plus tard, sous la direction du théologien Giacomo Margotti, aurait d'après accents anti-italiens, anti-unitaires, austrophiles, perdrait de son respect envers la dynastie royale, deviendrait incapable de distinguer entre ses adversaires et plutôt vulgaire dans sa tonalité générale, fut à l'origine sincère dans son désir d'accorder les principes catholiques au nouvel ordre constitutionnel, accepta sur ce point l'esprit de Cesare Balbo et eut alors pour principal rédacteur politique le marquis

Gustave de Cavour, qui était tout dévoué à Antonio Rosmini²⁶.

Selon leurs tendances, ces journaux s'attaquaient et se répondaient mutuellement. La bataille des journaux força l'entrée de l'oratoire S. François de Sales. Don Bosco a raconté qu'un dimanche, à deux heures après-midi, tandis qu'il se trouvait en récréation avec ses enfants et que l'un des siens lisait - à haute voix - l'Armonia, des prêtres qui venaient habituellement l'aider dans son ministère débouchèrent brusquement en groupe avec médailles, cocardes et drapeau tricolore. Ils brandissaient le journal l'Opinione que don Bosco qualifia de veramente immorale. L'un d'eux - que nous savons avoir été le théologien Carpano - vint à lui et cria : "C'est une honte ! Il est temps d'en finir avec ces sale-tés." Il arracha l'Armonia des mains du lecteur, la déchira en mille morceaux, la jeta à terre, cracha dessus, la piétina et la repiétina. Puis il revint à don Bosco et lui étala l'Opinione sous les yeux : "En voilà un journal et pas un autre, que doivent lire les véritables et honnêtes citoyens !" ²⁷

L'Amico della gioventù (1848-1849)

L'Amico della gioventù fut annoncé comme tri-hebdomadaire et avec le sous-titre involontairement tendancieux de "Giornale politico-religioso" par la Gazzetta piemontese le 26 octobre et le 1er novembre 1848. Don Bosco s'était décidé à contribuer à son tour par un périodique à l'éducation des jeunes et du peuple. Mais il est douteux qu'il soit ainsi entré en politique, comme souvent on le pense. ²⁸ Le sous-titre deviendrait traditionnel dans l'hagiographie salésienne elle-même, quitte à laisser imaginer, par la première place du qualificatif politico, un don Bosco politicien engagé dans une période turbulente. ²⁹

Le premier numéro, le seul qui ait été conservé, daté du

28 octobre 1848, avait quatre pages. En finale, on trouvait : "D. Giovanni Bosco Gerente". Au vrai, comme le titre authentique longtemps ignoré par les historiens : L'Amico della gioventù. Giornale religioso, morale e politico le déclarait d'emblée, ce journal ne donnait que le troisième rang à la politique, après le religieux et le moral. Le Programma affiché sur sa première page était sans équivoque. Sa rédaction ferait de la catéchèse et de la morale. Il s'agissait pour elle de transmettre aux lecteurs "une véritable et solide éducation chrétienne", de "confirmer le peuple dans sa foi catholique", de "lui en montrer l'irréfragable vérité, la beauté toute céleste et (de dégager) les biens grandissimes qui procèdent d'elle comme d'une inépuisable fontaine pour les individus et la société entière" ; et, simultanément, de "l'éduquer à la vertu qui, selon l'Apôtre, 'est utile à tous parce qu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future'". L'Amico della gioventù, lisait-on dans le programme, ne serait cependant pas une simple revue de piété. Comme la Storia sacra et la Storia ecclesiastica de don Bosco, remarquons-nous aujourd'hui, ce journal ne négligerait rien en art et en science pour "éclairer l'intellect et améliorer le cœur". En outre, et le programme ne justifiait pas autrement le troisième adjectif du sous-titre, "une certaine connaissance des événements quotidiens étant aujourd'hui plus que jamais un besoin pour toutes les classes de personnes, à la fin de chaque numéro on ajoutera les nouvelles civiles et ecclésiastiques qui peuvent être utiles ou satisfaire honnêtement les désirs des lecteurs." Mais la rédaction, systématiquement étrangère à tout esprit partisan, n'entrerait pas dans les disputes et les débats rageurs. Le journal ne prétendait qu'éclairer la jeunesse et la prémunir contre tout ce qui pourrait obscurcir en elle les vérités de la foi, corrompre ses mœurs et détourner le peuple "sur des sentiers ténébreux et fallacieux"³⁰.

A la suite de l'éditorial, le numéro initial comportait une adresse "à la jeunesse", dont l'esprit rappelait l'introduction du Giovane provveduto ; un article intitulé : "Religion et liberté" ; un autre : "Leçons d'histoire de la patrie" et un autre encore "Pie IX au Transtévère" montrant le pape acclamé par la population. En troisième partie, venaient des nouvelles brèves, une première de Turin, les suivantes de Londres, Paris, Vienne et Prague ; et de rapides comptes rendus des séances du 19 et du 20 octobre à la chambre des députés des Etats sardes. Décidément, la "politique" était reléguée à la dernière place dans ce journal, où la religion et la morale occupaient à peu près toute la scène.

L'intention était louable, le résultat fut décevant. Les événements de mars 1849 (Novara) semblent avoir été fatals à l'Amico della gioventù. Il n'avait que cent trente-sept abonnés par la poste durant le premier trimestre de cette année. Les numéros 35 et 36 furent tirés à cinq cents exemplaires, les numéros 37, 38 et 39 à quatre cents. Au début du mois de mai 1849, l'Amico della gioventù expira avec son numéro 61. Les abonnements furent transmis à l'Istruttore del popolo, qui ajouta à son numéro 69 le sous-titre L'Amico³¹. L'expérience semble avoir laissé un goût amer chez don Bosco. Lui qui serrait dans ses papiers certains de ses cahiers d'écolier et des sermons de ses premières années de ministère, ne conserva pas un exemplaire de l'unique journal dont il ait été le gérant.

L'Esprit de saint Vincent de Paul (1848)

Au cours de cette période tourmentée, don Bosco publia un paisible "mois de juillet" dédié à saint Vincent de Paul, saint fêté par l'Eglise le 19 de ce mois, sous le titre intéressant : "Le chrétien guidé à la vertu et à la civilité

selon l'esprit de saint Vincent de Paul"³² L'action apostolique et la physionomie de Vincent de Paul l'avaient subjugué. Il rêvait d'une vie de prêtre aussi belle et aussi remplie que la vie de Vincent deux cents ans plus tôt³³. La diffusion des "Conférences de S. Vincent de Paul" progressait alors en Italie : Gênes était gagnée, Turin se préparait à l'imiter. Don Bosco offrait cet apôtre en modèle à ses contemporains chrétiens. Conformément au programme éducatif de ses livres d'histoire et de dévotion, il prétendait les "guider à la vertu et à la civilité". L'introduction du livre expliquait son intention. D'une part, ce saint, qui avait connu toutes les conditions, y avait pratiqué toutes les vertus. D'autre part, ayant eu à "traiter avec la classe la plus haute et la plus raffinée (ingentilita) de la société", il avait toujours pratiqué "les maximes et les comportements", qui, selon "la civilité et la prudence de l'Evangile", "conviennent au cittadino chrétien"³⁴. L'ex-contadino de Castelnovo, apparemment impressionné par la fréquentation de l'aristocratie turinoise, participait à l'action "civilisatrice" des populations italiennes inscrite par les bourgeois libéraux au programme du Risorgimento. Il s'adressait surtout aux gens d'Eglise, placés de la sorte face à l'apôtre extraordinaire qu'avait été Vincent de Paul.

"Dieu fasse, souhaitait-il, que la même charité et le même zèle se rallument chez les ecclésiastiques, afin que, sans se lasser, ils se dépensent pour le salut des âmes ; ainsi, les populations, illuminées par les vertus du Saint, excitées et encouragées par le bon exemple des ministres sacrés, courent à vive allure sur le chemin qui conduit l'homme à la vraie félicité : au Paradis."³⁵

Notre pieux auteur avait opté pour une méthode de composition particulièrement économique. Quelques années plus tôt avait paru à Gênes un ouvrage en deux tomes intitulé : Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli (l'esprit de saint Vincent

de Paul)³⁶, traduction italienne d'une étude déjà ancienne d'André-Joseph Ansart (1723-1790), un Français à l'itinéraire d'ailleurs plutôt zigzagant³⁷. Mieux que le titre, le sous-titre, qui donnait Vincent de Paul en modèle par la descriptions de ses "vertus", de ses "actes" et de ses "paroles", définissait le projet de M. Ansart. Il avait rédigé, principalement à l'aide des travaux de Louis Abelly et Pierre Collet, quarante chapitres, avec, en appendice, un résumé de la vie du saint et des considérations sur quelques-unes de ses qualités³⁸. Don Bosco, probablement mis en goût par les neuvaines du Divoto dell'angelo custode et des Sei domeniche, ainsi que par les semaines de méditations de l'Esercizio et du Giovane provveduto, voulait bâtir un mois de saint Vincent à l'image des mois de mars dédiés à saint Joseph et des mois de mai dédiés à la Vierge Marie. Juillet a trente-et-un jours. Pour les trente-et-une lectures nécessaires, il puisa dans Ansart trente-et-un chapitres, qu'il recopia - sa préface le reconnaissait - à peu près "littéralement".³⁹

Les seuls véritables éléments originaux du mois de don Bosco étaient, au terme de chaque lecture quotidienne, le frutto (bouquet spirituel), qui en était l'application pratique. Nous lisons là un certain nombre de principes, conseils et idées-forces, parfois exprimés en latin, qu'il répétera au long de sa vie sacerdotale. Par exemple : Qui vult gaudere cum Christo, oportet pati cum Christo (Qui veut jouir avec le Christ doit souffrir avec lui) (2ème jour) ; Quod superest date pauperibus (Ce qui reste, donnez-le aux pauvres) (6ème jour) ; Non in commotione Dominus (Le Seigneur n'est pas dans le bruit) (10ème jour) ; fuir l'oisiveté, car "se livrer à des occupations agréables au Seigneur mène à la vertu et au paradis" (31ème jour) ; ou encore, l'avant-dernier jour du mois, cette consigne d'un partisan de l'exercice de la bonne mort : "Se préparer à bien mourir, et, pour cela, faire de-

main une bonne confession et une sainte communion, comme si c'était la dernière de la vie" (30ème jour). Le frutto du vingt-quatrième jour, à la suite d'une méditation intitulée : "De sa confiance en Dieu", exaltant cette vertu chez Vincent de Paul, était pour le moins imprévue : "Frutto. La confiance en Dieu n'exclut pas notre coopération ; faisons donc ce que nous pouvons de notre côté, et le Seigneur, avec sa grâce, fera ce que nous ne pouvons pas nous-mêmes. Une visite au très saint sacrement."⁴⁰ Don Bosco nuançait plus que son compatriote et voisin Giuseppe Cottolengo le saint abandon à la Providence.

Le contenu de Il cristiano guidato correspondait-il à son titre, tel que l'introduction du livre l'explicitait ? Les exemples de Vincent de Paul, mis quotidiennement sous les yeux du lecteur, pouvaient certes "guider le chrétien à la vertu" en général et à beaucoup de vertus en particulier. Les titres des considérations apprenaient que Vincent avait "imité Jésus Christ" (2ème jour), manifesté une grande "charité" envers les "mendiants" et les "condamnés" (3ème et 5ème jours), montré de la "douceur" (8ème jour), de l'"égalité d'humeur" (10ème jour), de l'"humilité" (11ème jour), une grande "foi" (12ème jour), de l'esprit de "mortification" (14ème jour), de la "patience" (16ème jour), de la "prudence" (18ème jour) et de la "pureté" (19ème jour) ; qu'il avait su se montrer "reconnaissant" (20ème jour), "respectueux envers ses supérieurs ecclésiastiques" (21ème jour), "simple" (23ème jour), "confiant en Dieu" (24ème jour), zélé "pour la gloire de Dieu et le salut des âmes" (28ème jour) ; "détaché des biens de la terre" (29ème jour). Imiter Vincent permettait donc au chrétien de 1848 de progresser dans la vertu, sinon même dans la plupart des vertus connues. Mais que les considérations de don Bosco aient pu guider ce même chrétien en matière de civilité est beau-

coup plus douteux. La référence de l'introduction au contact de la classe "la plus élevée et la plus raffinée" de la société laissait entendre que don Bosco désignait plus ou moins par ce mot la politesse, l'urbanité, l'art de vivre dans la cité des hommes conformément à son rang, la pratique des convenances et donc des conventions qui régissent leurs rapports mutuels, la manière de se comporter avec les supérieurs, les égaux et les inférieurs, ... toutes choses qu'avait définies ou évoquées Jean-Baptiste de la Salle dans Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne⁴¹ et que la classe "la plus élevée" et "la plus raffinée" de Paris ou de Turin aurait eu honte d'ignorer. Vincent de Paul avait poli ses moeurs rustiques originelles, il avait fréquenté sans accroc notables la cour du roi de France et les salons parisiens ne l'avaient pas trouvé ridicule ; mais André-Joseph Ansart n'avait pas cru bon de dissenter sur sa "civilité". Et, dans son adaptation, don Bosco avait seulement recommandé des qualités par lesquelles on distingue un individu grossier d'une personne polie, telles que l'affabilité⁴² ou un "air riant et aimable"⁴³. Il enseignait aussi que la "civilité chrétienne" veut que le disciple du Christ soit "doux et humble de coeur"⁴⁴. Mais les "bienséances" apparaissaient fort peu dans ce livre sur le "chrétien guidé à la vertu et à la civilité".

Pour nous, l'ouvrage de 1848 est le signe que, sept ans après son ordination sacerdotale, le prêtre Bosco avait publiquement choisi Vincent de Paul comme modèle de vie. Les Turinois s'en aperçurent. En 1850, l'Armonia écrivit : "Il est désormais notoire à tous qu'un prêtre zélé est en train de reproduire parmi nous les exemples des Vincents de Paul et des Jérômes Emiliens ..." ⁴⁵ Trois saints prêtres ont particulièrement marqué la spiritualité de don Bosco : François de Sales, Philippe Néri et Vincent de Paul. Il n'a consacré

un livre entier qu'au seul Monsieur Vincent.

La tourmente de 1848-1849

La brève existence de l'Amico della gioventù coïncida en Piémont avec une agitation nationaliste et guerrière, à laquelle don Bosco fut parfois mêlé bien malgré lui.

Le ministère du royaume de Sardaigne, qui avait reçu pleins pouvoirs au lendemain de Custoza, était modéré. Mais les extrémistes parlaient haut dans le pays et à la chambre des députés. En août 1848, tandis que, le 9, un armistice était conclu entre les belligérants, de violentes émeutes éclataient à Gênes, Alessandria et Turin. On criait : "La République !" Et Vincenzo Gioberti encourageait le pouvoir à reprendre la guerre contre l'Autriche. Le 23 août, à la grande colère de Camille de Cavour, il condamnait le double programme, l'un "écrit", l'autre "oral" du gouvernement modéré⁴⁶. L'armée, ses officiers et son esprit étaient mis en cause par les démocrates. Pour apaiser les agitateurs, qui dénonçaient en eux des nostalgiques de l'absolutisme clérical, un décret (25 août), émis "sous la poussée du mouvement populaire et par une mesure de légitimité douteuse" (Romeo), chassait du royaume sarde les jésuites et les dames du Sacré Coeur⁴⁷. L'anticléricalisme avait éclos en Piémont. Peu après (octobre 1848), quand les chambres allaient se réunir à Turin, une révolution éclatait à Vienne, offrant apparemment aux Piémontais l'occasion d'une revanche. Les modérés (le ministre de la Guerre Dabormida, Camille de Cavour ...) tentèrent en vain de calmer les démocrates, ceux-ci l'emportèrent. Le 16 décembre, Vincenzo Gioberti reçut la présidence du conseil des ministres. Le nouveau gouvernement, qui ne pouvait, pour affronter l'Autriche, improviser une armée et un corps d'officiers, fit appel au peuple à l'image de la France révolutionnaire⁴⁸. Domenico Buffa, ministre de

l'Agriculture et du Commerce et commissaire royal à Gênes, déclarait alors que les forts devaient être cédés à la garde nationale. La campagne qui précéda les élections du 22 janvier 1849 fut extrêmement dure. Les démocrates purent chanter victoire. Signe de la défaite des modérés, Camille de Cavour ne retrouva pas son siège à la chambre des députés. Le régime monarchique lui-même semblait menacé par les mouvements insurrectionnels des mazziniens républicains. Gioberti démissionna le 21 février, les démagogues imposèrent leur loi et le gouvernement, dénonçant l'armistice (20 mars), poussa armée et volontaires contre les Autrichiens. Hélas ! En trois jours, à Novara, le sort des Piémontais fut réglé (23 mars). Désespéré, le roi Charles-Albert abdiqua aussitôt en faveur de son fils Victor-Emmanuel et partit en exil⁴⁹.

Il fallait, pour survivre, modifier le cap politique. Après des mois de folie, les Piémontais allaient redevenir sages, comme ils l'étaient de nature. Le nouveau gouvernement (27 mars), présidé d'abord par Claudio Delaunay, puis, à partir du 7 mai, par Massimo d'Azeglio, renonça aux idées aventureuses de Gioberti. Et le roi énergique de vingt-neuf ans qui l'avait nommé, s'apprêta à l'inévitable bataille intérieure. "Jeune, aux goûts grossiers, vaniteux et faiblement instruit, il avait cependant certains dons d'intuition politique et quelque adresse manœuvrière, nous apprend l'historien de Cavour. Surtout il offrait, avec sa vitalité débordante et son profil guerrier, des éléments que la classe politique libérale saurait transfigurer en mythes aptes à redonner vie aux valeurs sentimentales et morales dans lesquelles, au-delà des limites particulières des individus, se trouvent la réalité et la vraie signification de l'institution monarchique"⁵⁰. Tandis qu'à la chambre, le 4 avril, la majorité démocrate en place attribuait la défaite à la trahison du commandement militaire et à la pusillanimité des

modérés ; que cercles et journaux démocrates réclamaient la guerre à outrance et l'appel au peuple pour la défense du territoire contre l'envahisseur ; qu'à Gênes les républicains se soulevaient contre la monarchie et se rendaient maîtres de la ville, le gouvernement d'Azeglio, par les soins du ministre de l'Intérieur Pier Dionigi Pinelli, dirigeait contre les rebelles les troupes du général La Marmora, prononçait la dissolution des cercles politiques, engageait des procès contre certains journaux et destituait les maires et les fonctionnaires indociles⁵¹. Le pouvoir avait le pays pour lui. A la fin de l'année, les élections du 9 décembre 1849 donnèrent la majorité aux modérés⁵². Elles consacraient en Piémont, comme à travers l'Europe de ce temps, la déroute des radicaux extrémistes.

Don Bosco louvoyait de son mieux dans la tempête politique et sociale de ces mois troublés. Il n'aimait pas les bouleversements, répugnait aux excès et respectait l'empereur d'Autriche. Les appels au peuple irritaient son sens naturel des hiérarchies. Il n'était pas "démocrate", mais modéré. Il approuva certainement, quoique sans le crier trop haut, la Dichiarazione publiée par le Conciliatore torinese pour l'anniversaire du journal, le 2 juillet 1849 : "Fermes dans notre dessein de suivre une politique conciliatrice et de lier les progrès de la civilité aux doctrines du catholicisme, nous avons horreur des extrêmes et nous répudions tout ce qui ne serait pas modération, vérité, justice (...)"⁵³ Il souffrait avec les gens. Peu après l'armistice du 9 août 1848, un article de la Gazzetta del popolo, sans au reste mentionner don Bosco, annonça que les élèves de "l'oratoire du dimanche S. François de Sales, sur la route de Valdocco", avaient témoigné publiquement de leur savoir, dépassant "de loin l'attente des assistants" à leur représentation. Le journal appréciait la culture populaire transmise et louait

les jeunes qui avaient renoncé à leurs récompenses pour en destiner le montant à deux familles de soldats⁵⁴. Don Bosco et ses garçons se souciaient donc de la vie de leur patrie.

C'était bien le moins, estimera-t-on ... Mais notre prêtre refusait catégoriquement d'entrer avec les siens dans le combat patriotique et même d'en entendre parler en public chez lui. Il raconta en détail un incident significatif. Le jour où des prêtres qui l'assistaient s'étaient présentés à l'oratoire "avec médailles, cocardes et drapeau tricolore" et l'avaient interpellé sur l'Armonia⁵⁵, la cloche appela les oratoriens dans leur chapelle. Et "l'un de ces ecclésiastiques, qui était chargé du sermon moral aux pauvres enfants", écrivit-il, prononça cette fois-là un discours "vraiment immoral". "Liberté, émancipation, indépendance, (ces mots) résonnèrent pendant toute la durée du discours" ...⁵⁶ Il poursuivait :

"J'étais dans la sacristie impatient de pouvoir parler et de mettre un frein au désordre ; mais le prédicateur sortit bientôt de l'église, et, sitôt la bénédiction donnée, invita prêtres et jeunes à le suivre. On entonna à pleine gorge les hymnes nationaux, et, le drapeau frénétiquement agité, ils partirent défiler autour du Monte dei Cappuccini. Là, ils promirent formellement de ne plus rentrer à l'oratoire, si ce n'est invités et reçus dans toutes les formes nationales. - Tout cela sans que je puisse de quelque façon exprimer mes raisons et mes idées."

Fut-il en la circonstance aussi réservé sur ses "raisons" et ses "idées" qu'il a essayé de nous le faire croire dans ses Memorie ? Comment expliquer, dans ce cas, la volonté des insurgés d'être reçus à l'oratoire , dans les "formes nationales" ? ... Don Bosco réagit avec vigueur à la manifestation. Il manda aux prêtres qu'il leur était désormais sévèrement interdit de reparaître dans son oratoire et aux jeunes qu'ils devraient se présenter personnellement à lui, un par un, pour y être réintégrés. Il estimait avoir réussi :

aucun des prêtres n'avait tenté de revenir et les jeunes s'étaient excusés, parce qu'ils avaient été trompés⁵⁷.

Les oratoires de Porta Nuova et de Vanchiglia

Deux oratoires turinois entrèrent dans l'orbite de don Bosco, l'un en 1847, l'autre en 1849.

Vers la fin de l'année 1847, une supplique adressée à l'archevêque Fransonî disait que le "prêtre Bosco Gio." et "le théologien Borelli", attachés à la direction spirituelle de l'oratoire S. François de Sales, avaient ouvert un nouvel oratoire entre le viale de' Platani et celui du Roi et qu'ils demandaient de bien vouloir déléguer le curé de la Madonna degli Angioli pour la bénédiction de sa chapelle⁵⁸. L'autorisation de l'archevêque fut datée du 18 décembre 1847⁵⁹. Ledit oratoire était situé dans le quartier de Porta Nuova⁶⁰. Il y avait là des prés et des masures éparses le plus souvent habitées par des lavandières. Don Bosco avait loué l'une d'elles pour y installer un oratoire, qui déchargerait S. François de Sales. S'il faut en croire le récit circonstancié de Giovanni Bonetti, l'inauguration eut lieu le 8 décembre. Don Bosco dépêcha quelques jeunes gens dans cet oratoire et demanda au théologien Giacinto Carpano d'assumer sa direction. Les relations de l'oratoire San Luigi et de l'oratoire S. François de Sales resteraient suffisamment étroites pour qu'un jour l'archevêque réunisse les deux institutions sous le gouvernement de don Bosco.

Don Bosco ne fut jamais suiveur. Au début de 1849, on l'opposait à don Giovanni Cocchi, autre créateur d'oratoire à Turin. Son oratoire du quartier déshérité de Vanchiglia avait participé à l'élan patriotique. A la veille de Novara, ses jeunes avaient marché jusqu'à Vercelli pour contribuer à la guerre de libération nationale. La subite déconfiture

des Piémontais les avait ramenés tristes et penauds dans leur ville de Turin. Et l'institution avait fermé ses portes⁶¹. Puis, à la fin de l'année, l'archevêque la confia à don Bosco. Le théologien Giambattista Vola fut chargé des cérémonies religieuses ; et une jeune recrue, Giuseppe Brosio (le Bersagliere) eut à veiller sur la catéchèse et les jeux. Brosio commença par de la gymnastique et des manoeuvres militaires, car, expliquera-t-il plus tard, la jeunesse du temps aimait ce genre d'exercice. Mais il lui fallut résister à certain assaut de bandes de voyous (les barabba, les cocche), qu'il se plut à narrer en détail⁶².

Don Bosco chez lui

Après Novara, la presse catholique se mit à célébrer don Bosco. Trois articles nous restituent son image publique du temps.

L'Armonia plantait le cadre de son oeuvre et exprimait assez platement son projet éducatif : "Dans le faubourg le plus pauvre de cette métropole, habité presque exclusivement par des ouvriers qui subsistent du produit de leurs peines journalières et que la maladie et le chômage réduisent souvent à une véritable misère, a été créée voici quelques années l'une de ces oeuvres de bienfaisance dont l'esprit catholique est la source inépuisable. Un prêtre zélé, soucieux du bien des âmes s'est entièrement consacré (...) à arracher au vice, à l'oisiveté et à l'ignorance une foule d'enfants, qui, dans ces quartiers, soit faute de ressources, soit incurie des parents, grandissent malheureusement sans culture religieuse et civile. Cet ecclésiastique, dénommé D. Bosco ..." Etc.⁶³

Lorenzo Gastaldi, ami et peut-être collaborateur de don Bosco, faisait de lui une description chaleureuse dans le Conciliatore torinese⁶⁴. Il expliquait qu'au Valdocco,

l'"humble prêtre" Bosco, "sans autre richesse qu'une immense charité", réunit chaque jour férié depuis plusieurs années "de cinq à six cents garçons pour les former aux vertus chrétiennes et les rendre à la fois enfants de Dieu et honnêtes citoyens". Le rédacteur, manifestement séduit par l'esprit de cet apôtre, décrivait les "bandes de garçons" confluant en chantant les jours fériés vers l'oratoire S. François de Sales. Arrivés à destination, partagés en petits groupes, ils sautent, jouent à la balle, aux boules, à la balançoire ... ; ou bien, dans la chapelle, se préparent à recevoir les sacrements ; ou encore, dans les salles attenantes, s'initient à la lecture, à l'écriture, à l'arithmétique et au chant. L'affection et la confiance des enfants envers don Bosco l'avaient laissé pantois. "C'est une merveille de voir l'affection et la très tendre reconnaissance que ces enfants nourrissent dans leur coeur à l'égard de leur bienfaiteur, le signor don Bosco. Nul père ne reçoit plus de caresses de ses fils, tous s'accrochent à lui, tous veulent lui parler, tous veulent lui baiser la main. S'ils l'aperçoivent en ville, ils sortent incontinent des boutiques pour le saluer. Sa parole a une vertu prodigieuse sur le coeur de ces êtres encore tendres, pour les diriger, les corriger, les plier au bien, les éduquer à la vertu et même leur donner l'amour de la perfection ..."⁶⁵ On reconnaît là le programme du Giovane provveduto.

Casimiro Danna, qui tenait la chaire de pédagogie à l'université de Turin, s'était intéressé aux multiples aspects de l'activité de don Bosco dans son oratoire, où il était à la fois "célébrant et assistant, maître et prédicateur, père et frère de ses jeunes". Il leur enseignait l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise, le catéchisme, des éléments d'arithmétique, les exerçait au système métrique décimal et, s'il y avait lieu, les initiait à la lecture et à l'écriture.

"Tout pour l'éducation morale et civile" de la jeunesse, remarquait-il avec justesse. Don Bosco ne négligeait cependant pas l'éducation physique : ses jeunes font de la gymnastique, disposent d'échasses, d'une balançoire, de palets, de quilles ... Le professeur avait remarqué la casa dell'oratorio, que les deux autres rédacteurs ignoraient : "Ce qui donne droit par dessus tout à la reconnaissance de la ville envers don Bosco, c'est le foyer (ospizio) que, dans la maison même de l'oratoire, il a ouvert aux garçons les plus indigents et les plus déguenillés (cenciosi). Quand il connaît ou rencontre l'un d'eux que le dénuement a jeté dans la misère, il ne le perd plus de vue, l'emmène chez lui, le restaure, le débarrasse de ses vêtements malpropres et lui en fait endosser de neufs ; il le nourrit matin et soir jusqu'à ce que, après avoir trouvé un patron et du travail, il le sache capable de subvenir honorablement à ses besoins et que lui-même puisse entreprendre plus sûrement l'éducation de son esprit et de son coeur."⁶⁶ Après de l'oratoire proprement dit, la "maison" commençait à faire parler d'elle.

Les journalistes turinois percevaient les finalités éducatives de l'oeuvre de don Bosco. Le Conciliatore avait été frappé par sa personnalité. Il séduisait les jeunes. Quelques privilégiés pouvaient passer des jours de vacances dans la maison de son frère à Castelnuovo. Là, une chapelle dédiée au Rosaire, bénite le 8 octobre 1848, leur permettait d'assister à la messe de don Bosco. Celui-ci était pour eux un ami et un être charismatique, voire thaumaturgique. Il lisait dans les coeurs et pénétrait l'avenir. Cet homme de Dieu opérait des prodiges. L'historiographie salésienne a daté de la fin des années 1840 une multiplication des hosties⁶⁷, une multiplication des châtaignes⁶⁸ et même la résurrection d'un garçon de quinze ans, qui put ainsi confesser à don Bosco une faute grave, avant d'expirer définitive-

ment⁶⁹. Les gens, à l'intérieur et à l'extérieur de l'oratoire, lui attribuaient ces miracles, même quand il se défendait d'en être l'auteur ou l'instrument⁷⁰. Selon don Lemoyne, "non seulement les jeunes le croyaient prêtre exemplaire, véritable imitateur de Notre Seigneur Jésus Christ, mais ils le tenaient et le proclamaient être un ami de Dieu, un saint, et un saint favorisé de dons extraordinaires. Les témoignages sur ces années (il s'agit des années 1840) sont en cela d'une concordance qui impressionne ..." ⁷¹ Le biographe, il est vrai, forçait les traits pour impressionner davantage.⁷² Il n'importe, la réputation de don Bosco était désormais établie à Turin. La presse anticléricale des années 1850 se moquera du "thaumaturge du Valdocco".

Brosio, qui avait de longs entretiens avec lui dans sa chambre même, releva des détails intimes de sa vie. Don Bosco se voulait simple et pauvre. Effarouché par le réalisme de la scène, don Lemoyne nous a caché que Brosio surprit un jour don Bosco à la recherche de ses puces⁷³. Il participa à l'exécution de l'une d'elles⁷⁴. En revanche, le biographe a raconté à la suite de Brosio une amusante et, pensons-nous, édifiante histoire de lacets. Un jour que don Bosco et Brosio étaient sur le point de sortir de la cour de l'oratoire pour rendre visite à un noble personnage, le bersagliere s'aperçut que les chaussures de son compagnon étaient lacées avec des ficelles. Il ne parvint pas à lui acheter un sou de lacets. "De l'argent gaspillé", disait don Bosco⁷⁵. "Vous êtes riche, mais vous cachez votre argent", plaisantait une autre fois Brosio dans la chambre de don Bosco. "Eh bien ! Trouve-le !" lui répliqua celui-ci. Après une recherche minutieuse menée en commun, ils ne réunirent que quarante centimes⁷⁶. Rigoureux avec lui-même, don Bosco se privait à table pour ses invités ; et ceux-ci ne le remarquaient pas, ajoutait le même témoin⁷⁷. Insulté par des gamins sur le futur corso Re-

gina Margherita, la grande artère voisine, "à faire sortir de ses gonds le saint homme Job", il garda son calme près d'un Brosio bouillant de rage ; il appela les galopins, les sermonna brièvement et leur paya de bellissime pesche (splendides pêches)⁷⁸. Brosio nous a laissé le portrait d'un don Bosco vers 1849 mortifié et généreux.

Don Bosco lui-même se rappelait surtout avoir été alors écrasé par la tâche et incapable de se faire aider. Maître-jacques de la "maison de l'oratoire", il devait, avec sa mère, s'occuper de tous les travaux domestiques. "Faire la cuisine, préparer la table, balayer, casser du bois, tailler et fabriquer caleçons, chemises, culottes, vestes, serviettes de toilette, draps, et, à l'occasion, les réparer", tout cela lui incombait⁷⁹. Le personnel de service : cuisinier, balayeur, puis portier, n'apparut progressivement que dans les années suivantes. En semaine, il lui fallait, pendant la journée, veiller sur ses artisans dispersés en ville, assurer des cours à une dizaine de garçons de classes secondaires ; et, le soir, enseigner le français, l'arithmétique, le plain-chant, la musique vocale, l'orgue, le piano ... Le dimanche était harassant : confessions de bon matin, célébration de la messe à neuf heures, puis sermon, puis classe de chant et de littérature jusqu'à midi ; à partir d'une heure, récréation, catéchisme, vêpres, instruction, bénédiction du saint sacrement, récréation, enfin chant et classe jusqu'à la tombée de la nuit⁸⁰. Qu'on ne se fasse pas illusion sur la tranquillité des enfants et la patience de leurs jeunes "assistants", pris dans le groupe lui-même. "Je ne voyais pas d'un bon oeil, parce que cela déplaisait à don Bosco et l'encolérait, expliquera Brosio sur l'oratoire au temps de la chapelle Pinardi, que les camarades assistants à l'église donnaient trop souvent de lourdes taloches aux plus petits qui dormaient ou qui dérangeaient pendant le sermon et

la prière ; cela causait du mécontentement et des critiques dans l'oratoire et hors de l'oratoire."⁸¹

Après Novara, don Bosco était resté à peu près seul. Toutefois, don Borel, encore responsable nominal de l'oratoire, ne l'avait pas abandonné. Bien que submergé par son propre travail, ce "prêtre merveilleux" prenait sur son sommeil pour confesser les enfants de don Bosco ; et, souvent, parce qu'il devait leur prêcher, il se privait de déjeuner⁸². Don Bosco avait aussi des aides occasionnels. Lui-même situait - peut-être avec raison - à cette époque l'intervention de deux prêtres dont nous reparlerons⁸³.

On jugeait, dans le clergé turinois, que l'isolement relatif de don Bosco était imputable à la défense de son autonomie. Avant 1848 déjà, paraît-il⁸⁴, lors de réunions d'ecclésiastiques tenues pour unifier la direction des oratoires de la ville, il avait refusé toute union avec des oeuvres parallèles : il n'acceptait pas de dépendre de prêtres dont il ne partageait pas toutes les idées en matière politique et pédagogique. En 1849, la même tentative unificatrice fut répétée avec l'appui de son directeur spirituel, don Cafasso. Tenace, don Bosco résista à nouveau. Et, non seulement on ne parvint pas à un accord, mais la manoeuvre de ceux qui prétendaient l'assujettir aboutit au résultat opposé. L'oratoire de Vanchiglia passa sous la direction de don Bosco. Et, le 15 octobre 1849, un avis imprimé par lequel don Cocchi annonçait l'institution d'une société composée "principalement de prêtres et de jeunes séculiers" intéressés par l'assistance et l'éducation de la jeunesse abandonnée⁸⁵, ne réalisait le voeu unitaire que sans don Bosco.

Le Denier de S. Pierre au Valdocco

Dans un esprit différent du "patriote" don Cocchi, en 1849,

don Bosco penchait beaucoup plus pour le pape alors détrôné et exilé, que pour la "cause italienne", passion de certains de ses collègues. Il le démontra au cours d'un mois de mars, qui était celui de la grande épreuve pour le Piémont.

Rome vivait des mois de révolution. Au début de 1848, la vague réformatrice encouragée par Pie IX depuis son élection avait prétendu pousser le pape à la guerre contre l'Autriche, obstacle principal à l'unité de l'Italie. Il ne s'y était pas résigné (consistoire du 29 avril 1848) ; et sa bonne réputation dans l'opinion progressiste s'était mise à décliner. La crise romaine avait pris un tour dramatique pendant le mois de novembre⁸⁶. Le 15, le ministre pontifical Pellegrino Rossi, l'unique personne capable d'affronter la situation, fut assassiné ; les organes gouvernementaux s'en trouvèrent totalement paralysés ; on vitupéra publiquement le gouvernement papal. Le 16, les manifestants prétendirent imposer à Pie IX une liste de ministres, son refus déclencha une riposte violente, des coups de feu furent tirés, un membre de la curie (Mgr Giovanni Battista Palma, secrétaire aux Lettres latines), qui se montrait à une fenêtre, fut tué. Le 17, au Quirinal, les suisses du pape furent remplacés par la garde civique. La police populaire surveillait le pontife et sa liberté paraissait menacée. Dès lors, l'entourage de Pie IX (Antonelli ...) programma sa mise à l'abri. Le 24 en soirée, le pape déguisé, aidé par des ambassadeurs étrangers (Bavière, France), s'enfuit de Rome. Le lendemain 25, il foulait déjà, à proximité de Gaète, le territoire du royaume des Deux-Siciles.

Rome prit acte de son abandon et une Giunta fut désignée pour prendre le pouvoir en déshérence. Elle convoqua une assemblée constituante, laquelle, à l'aube du 9 février 1849, déclara le pouvoir temporel déchu en fait et en droit et

proclama la République Romaine. Pendant ce temps, depuis Gaète, la curie repliée et Pie IX en personne s'efforçaient de mobiliser le monde catholique. Une monition très sévère (1er janvier 1849) excommunia les fauteurs romains d'anarchie, qu'elle mit ainsi au ban de la catholicité. Les gouvernements des pays catholiques, unanimes à condamner une République, qui constituait un mauvais exemple pour leurs peuples, surveillaient de près l'évolution des choses. La France agit militairement. A la fin du mois de mars 1849, un corps expéditionnaire français, commandé par le général Oudinot, débarqua à Civitavecchia et entreprit de marcher sur Rome. Défait dans un premier temps, il ne se rendit maître de la ville qu'après plus de trois mois de résistance. Les Romains, que galvanisait entre autres depuis février l'intraitable Mazzini, s'étaient bien défendus. Au reste, les Français admiraient les républicains ; ils ne leur firent aucun mal. Ils eussent aimé, semble-t-il, voir reconnues par le pape les libertés constitutionnelles acquises. Mais Pie IX, trop échaudé, n'avait plus envie de jouer au roi libéral⁸⁷.

Cependant, l'exil de Gaète empêchait le pape de jouir de ses ressources habituelles. Un peu partout en Europe sa détresse financière désolait les catholiques. En mars 1849, elle donnait à notre don Bosco l'occasion d'intervenir pour lui et même auprès de lui. A Turin, un comité de soutien, dit de l'Oeuvre du Denier de S. Pierre, avait été formé. Le 9 février 1849, l'Armonia ouvrit une souscription en faveur du pape. Le coeur de don Bosco et, par contre-coup, celui des enfants de l'oratoire S. François de Sales, n'y résistèrent pas. Dès ses jeunes années, Giovanni Bosco avait cherché un père à qui se soumettre, à aimer et à admirer. Il l'avait trouvé, mais bientôt perdu, en don Calosso. Il n'en pouvait imaginer de plus grand et de plus fort que le pontife romain, ce Santo Padre de tous les catholiques. Comment douter de la

puissance morale du "vicaire de Jésus Christ", lien sacré avec Dieu indispensable à quiconque veut être sauvé, selon la théologie qu'il commenterait jusqu'à sa mort ? Le 25 mars 1849 (jour désastreux pour le Piémont), deux membres du comité du Denier de S. Pierre, le chanoine Francesco Valinotti et le marquis Gustave de Cavour⁸⁸, que don Bosco avait appelés, se présentèrent à l'oratoire pour recevoir l'offrande des enfants⁸⁹. Ils s'associaient, dira l'Armonia (par la plume de Gustave de Cavour) au "tribut affectueux" que les Turinois voulaient "déposer aux pieds du vicaire du Christ" exilé. Les jeunes, visages ouverts et souriants, entourèrent bientôt ces messieurs. Deux d'entre eux s'avancèrent. Tandis que l'un présentait les trente-trois francs rassemblés⁹⁰, l'autre lisait un petit discours certainement rédigé par don Bosco lui-même.

Il commençait par exposer les circonstances du geste des oratoriens. L'insistance sur la modestie de leur condition exaltait d'autant leur filiale générosité. "Dès que nous parvint la douloureuse nouvelle que le Saint Père se trouve dans le besoin, nous en avons été profondément émus. Cette souffrance croissait encore à l'idée que notre position ne nous permet pas de répondre à une nécessité imprévue. Désireux néanmoins de donner une marque de notre estime et de notre filiale vénération envers le Père commun, le successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus Christ, nous avons fait nos efforts, nous avons réuni l'obole du pauvre. Ce sont trente-trois francs que nous avons rassemblés, une faible somme si l'on considère sa très sublime destination, mais qui appelle une bienveillante compréhension, si l'on songe à notre âge et à notre condition de petits artisans et de pauvres enfants." Le lecteur répétait : "Messieurs, nous savons que vous avez bon coeur et que vous voudrez donc agréer notre faible offrande, vous assurant que nous aurions voulu

faire davantage si l'impossibilité ne nous l'avait interdit." Puis il tentait de s'adresser à la personne du pape : "Si jamais nos paroles pouvaient être actuellement entendues par le Saint Père, tous, prosternés à ses pieds, nous voudrions d'une seule voix lui clamer : - Très Saint Père, cet instant est le plus heureux de notre vie. Nous sommes un groupe d'enfants, qui considérons comme un grand bonheur de pouvoir donner un signe de vénération à Votre Sainteté. Nous nous affirmons vos fils très affectionnés ; et, malgré les efforts des méchants pour nous éloigner de l'unité catholique, parce que nous reconnaissons dans Votre Sainteté le Successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus Christ, avec lequel celui qui n'est pas uni se perd éternellement, et dans l'intime conviction que nul, s'il est séparé de Vous, ne peut appartenir à la véritable Eglise, nous déclarons vouloir vivre et mourir toujours unis à cette Eglise, dont vous êtes le Chef visible, et nous nous disons prêts à dépenser tout notre avoir, tous nos biens et notre vie même, pour nous montrer dignes fils d'un si tendre Père."

Sainte paternité du pape, ses titres de successeur de saint Pierre et de vicaire du Christ, son rôle indispensable dans le salut des âmes, l'unicité de l'Eglise arche de salut, les "fils très affectionnés d'un si tendre Père", avec "lequel qui n'est pas uni se perd éternellement", exprimaient des idées chères à notre don Bosco.

Après le discours, selon le récit imprimé en 1850, un chœur d'enfants chanta, en l'honneur de Pie IX, un hymne qui comparait les versatiles et criminels Romains de 1849 aux "Juifs perfides" d'antan. A Jérusalem, après avoir acclamé Jésus, ils l'avaient bientôt condamné à mourir sur une croix dans une "lente agonie". "Hier le ciel entier retentissait de plaisantes harmonies" en l'honneur du pape Pie ; "aujourd'hui

d'hui on abreuve de fiel ce tendre père". Mais, disait l'hymne, l'Eternel conjurera les menées de l'enfer contre la "céleste nef" du Saint Père. Dieu seul peut commander à Pie IX, devant qui "empereurs et rois courbent leurs fronts altiers."⁹¹

Le geste de l'oratoire S. François de Sales, bientôt connu du secrétaire d'Etat à Rome et, par lui, de Pie IX, devait retentir longuement sur les rapports entre don Bosco et le souverain pontife.

L'initiation au système métrique décimal

Don Bosco n'enfermait pas son action pédagogique dans les limites du Valdocco, il continuait d'éduquer et d'instruire la jeunesse par le livre. En 1848, paraissait une édition revue et légèrement augmentée de sa Storia ecclesiastica de 1845⁹². L'ouvrage, seulement partagé en époques dans la première édition, était désormais organisé en chapitres. Trois nouvelles questions figuraient dans l'histoire du dix-neuvième siècle : deux sur les nouvelles congrégations, qui mettaient surtout en valeur les créations turinoises Cottolengo et Barolo, et une troisième sur le successeur du pape Grégoire XVI (mort le 1er juin 1846), le cardinal Giovanni Maria Mastai Ferretti, archevêque d'Imola, qui avait pris le nom de Pie IX. Don Bosco en faisait déjà un éloge dithyrambique. Quelques (mauvaises) gravures illustraient cette édition. L'une d'elles (p. 27), au cours du récit des premiers siècles chrétiens, représentait, selon sa légende, "saint Pierre, chef de l'Eglise", muni de deux énormes clefs. Don Bosco semblait avoir fait sienne l'ecclésiologie des Dictatus Papae de Grégoire VII. Maître du spirituel, le pape, devant qui "empereurs et rois courbent le front", ne serait-il pas aussi maître du temporel ?

Nous savons que, dans ses cours du soir et son école du di-

manche, don Bosco enseignait ou faisait enseigner l'arithmétique. Giuseppe Brosio a écrit que, le soir, après avoir fermé son magasin, il allait à l'oratoire faire un cours d'arithmétique⁹³. On appliquait le "système métrique décimal", que, par un édit royal daté du 11 septembre 1845, le gouvernement sarde se disposait à rendre obligatoire dans tout le pays à partir du 1er janvier 1850. Le Piémont imitait la France, où le système avait été inventé au début de la Révolution et qui, depuis 1840, interdisait sous peine de poursuites le recours public aux anciennes mesures⁹⁴.

Traditionnellement, en Piémont, les gens calculaient les longueurs en rasi (60 cm) ou en uncie (onces) (environ 4 cm 28) ; ou encore en pieds de douze onces chacun et en trabucchi de six pieds. L'uncia désignait aussi l'unité de poids (environ 30 grammes), dont les multiples étaient la livre (12 onces) et le rubbo ou rubbio (25 livres). Les capacités étaient calculées de manière différente pour les solides et pour les liquides. L'unité des solides était l'émine (environ 25 litres), qu'il fallait multiplier par six pour avoir un sac (sacco) à Vercelli et par cinq pour avoir un sac à Turin et ailleurs dans la région. L'unité des liquides était la pinte (1 litre 36), qui avait pour multiples la brenta (36 pintes) et la carra (10 brente). Pour les surfaces, il fallait recourir aux tavole (tables) (environ 38 m²) et aux journées (100 tables)⁹⁵. Ce n'était pas simple, et les commerçants malhonnêtes trompaient aisément leurs clients. En outre, dans la péninsule, les calculs variaient d'un pays à l'autre.

Pour modifier les habitudes, le gouvernement piémontais avait demandé l'aide du clergé. En 1849, don Bosco fit imprimer "à l'intention des artisans et des campagnards" un petit livre intitulé : "Le système métrique simplifié"⁹⁶. Il

encadrait ses explications par un exposé élémentaire des quatre premières opérations d'arithmétique et quelques problèmes d'application du système. Après d'autres Piémontais, tandis qu'approchait l'obligation légale du système métrique, il publiait à son tour une initiation⁹⁷. Ses prédécesseurs avaient écrit dans un style trop élevé et sans références suffisantes à l'ancien système. Ils étaient donc peu propres à aider la population au "grand passage du calcul ancien au nouveau métrique et décimal"⁹⁸. Don Bosco avait cependant fréquemment recouru aux "oeuvres des illustres professeurs Giulio, Milanesio, Borghino et au traité d'arithmétique imprimé par un Frère des Ecoles Chrésiennes"⁹⁹. Son livre, composé par questions et réponses à la manière de ses manuels d'histoire sainte et ecclésiastique, semble avoir été réussi. "La méthode employée est facile, claire et populaire, écrivit un recenseur. La matière semble complète : toutes les mesures et tous les poids du système ancien sont ramenés au nouveau, de sorte que, sans grand-peine, une personne même peu instruite peut se familiariser avec cette transformation"¹⁰⁰.

A son habitude et peut-être d'après ses modèles, don Bosco glissa des observations moralisatrices dans les problèmes d'arithmétique. Toujours avec adresse, car il ne procédait que par suggestions. On découvre ainsi parmi les "exercices sur la multiplication" : "1. Un père dépense au jeu et en gloutonneries 7 francs chaque dimanche ; combien gaspillera-t-il en 52 semaines, c'est-à-dire en une année ?", et : "2. Un garçon dépense à ripailler ou à fumer 2 francs par semaine ; combien économiserait-il à la fin de l'année s'il n'avait pas ces vices ?"¹⁰¹ Avis aux joueurs, aux buveurs et aux fumeurs ! Les "exercices sur la division" et ceux sur "l'addition décimale" permettaient à notre pédagogue d'ali-

gner plusieurs exemples de générosité : un signore distribuant 233 francs à 9 familles pauvres ; un jeune garçon faisant cadeau de 500 noix à partager entre 20 camarades ; un autre signore laissant par testament 2600,85 fr. pour la restauration d'une église, 550,60 fr. pour l'instruction de la jeunesse et 434,75 fr. pour les pauvres¹⁰². Calculez !

Pour accoutumer les garçons aux nouvelles mesures, don Bosco écrivit ou fit écrire des saynètes didactiques. Brosio se rappelait que, lors d'une séance, les élèves payaient un goûter sur l'estrade à leur maître, en l'occurrence à lui-même¹⁰³. Si bien que, quelques jours avant l'échéance du 1er janvier 1850, exactement le dimanche 16 décembre 1849¹⁰⁴, l'oratoire put organiser au Valdocco une représentation publique sur le système métrique décimal¹⁰⁵. On se serait cru au marché, racontera Bonetti dans la Storia dell'Oratorio. C'était une suite de dialogues. Successivement, deux ou trois personnages entraient en scène et discutaient avec vivacité sur le nouveau système, ses avantages, son unité fondamentale (le mètre) ; sur les multiples et les sous-multiples de cette unité ; sur les rapports entre le mètre et le pied, le raso et le trabucco ; sur le litre comparé à la pinte, à la brenta et à l'émine ; sur le gramme rapproché de l'once, de la livre et du rubbo ... Les interprètes jouaient au cuisinier, au charbonnier, au boulanger, à l'entrepreneur, au marchand de vin, au meunier ou au menuisier. Les considérations arithmétiques ne passionnaient peut-être pas leurs camarades spectateurs. Mais les saynètes avaient un tour comique qui les tenait en haleine. Les rôles avaient obligé les acteurs à s'habituer à des termes aussi bizarres que : hectomètre, myrialitre ou kilogramme. Le succès fut complet. Les invités de don Bosco - parmi lesquels le professeur Ferdinando Aporti, s'il faut en croire Bonetti relayé par don Lemoyne - se retirèrent édifiés par la bonne tenue

des garçons et le zèle de leur maître au service de la culture populaire.

Don Bosco participait de plusieurs façons au renouveau culturel et moral de l'Italie, inscrit par ses initiateurs au programme du Risorgimento. Certes, il catéchisait, prêchait et sacramentalisait les petits artisans. Mais aussi il dégrossissait les illettrés, leur donnait des leçons d'histoire et les formait aux méthodes modernes de calcul. L'initiation au système métrique décimal était pour lui une heureuse manière d'achever un couple d'années (1848-1849), au cours desquelles son pays avait, à ses risques et périls, héroïquement pris la tête de la renaissance de la péninsule¹⁰⁶.

N o t e s

1. Costanza d'Azeglio à Emanuele d'Azeglio, 28 novembre 1847 ; cité dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 251.

2. Cité ibidem, p. 251.

3. Cité par P. GUICHONNET, "Risorgimento", Encyclopaedia universalis, Paris, 1989, t. 20, p. 61. La structure et de nombreuses phrases de notre paragraphe sur les programmes de Risorgimento entre 1831 et 1848 dépendent de cet article (p. 61-63) d'un bon connaisseur de l'Italie au dix-neuvième siècle.

4. Il primato morale e civile degli Italiani fut publié pour la première fois en 1843. - La plupart des phrases de cet alinéa sur l'Italie d'après Gioberti proviennent du sommaire de la première partie du Primato, 3ème éd., Bruxelles, 1844.

5. Voir le chapitre : "Il pensiero liberale", dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 193-270.

6. Cette pétition dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., III, p. 218-219.

7. Les quatorze articles du Statuto ont été reproduits dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 230-231.

8. A. C. JEMOLO, Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni, 4ème éd., Einaudi, 1955, p. 69.

9. P. C. BOGGIO, La Chiesa e lo Stato. Esposizione storico-critica dei rapporti fra la Santa Sede e la Corte di Sardegna dal 1000 al 1854, Turin, 1854, vol. I, p. 243.

10. D'après T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 208-209.

11. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 209.

12. Cité par T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 209-210.

13. La conduite des séminaristes d'après T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 222-224.

14. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., IV, p. 168.

15. D'après l'ouvrage Il Padre Durando. Vita, opere e virtù, par F. M., prêtre de la congrégation de la Mission, Turin, 1888 ; longuement cité par T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte .., III, p. 227-229.

16. D'après le § Feste nazionali, MO 216/3-49.

17. MO 205/18-25.

18. Les MB III, 427 situent au temps de l'armistice du 9 août 1848 une campagne de presse dirigée contre don Bosco : "Gli stilloni dei giornali quasi ogni giorno gridavano qualche titolo contro D. Bosco : - La rivoluzione scoperta in Valdocco ! - Il prete di Valdocco e i nemici della patria - e via via." Elles dépendent à cet endroit d'une note marginale imprimée en Documenti III, 296. Il y eut des campagnes de ce genre. Mais dater celle-ci du mois d'août 1848 n'est qu'une hypothèse.

19. Le 17 mars, on apprend à Turin l'insurrection de Milan : les Milanais demandent l'assistance du Piémont ; les volontaires affluent ; le 23 mars, Charles-Albert se décide à intervenir ... En juillet, alarme à la suite d'insuccès militaires ; les 24 et 25 juillet, défaite de Custoza ; retraite des Piémontais qui ont abandonné Milan ; le 9 août, armistice.

20. Storia ecclesiastica, 1845, p. 386-387.

21. Storia ecclesiastica per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone, compilata dal sacerdote Bosco Giovanni, seconda ed., Turin, Speirani et Ferrero, 1848, p. 182.

22. Remarque du journal Concordia, 23 février 1848 ; citée par R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 292.

23. Les dates de naissance des journaux ont été empruntées à P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 342-343.

24. Phrases empruntées à A. C. JEMOLO, Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni, éd. cit., p. 98-101.

25. Civiltà cattolica, ann. I, vol. I, 1850, p. 361.

26. Phrases empruntées à A. C. JEMOLO, Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni, éd. cit., p. 92.

27. Don Bosco a raconté le fait en MO 219/1-17 et, oralement, le 27 novembre 1878. La Cronichetta varie mani de G. Barberis l'a enregistré. Voir FdB 847 A4 et sv.

28. Je me sers dans ce paragraphe de P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 344-346, et du premier numéro de "l'Amico della gioventù" (reproduit en OE XXXVIII, p. 289-298 et 327-330), le seul qui ait été retrouvé.

29. Don Lemoyne écrivit : "Fattisi per tanto alcuni collaboratori e formata con essi una Commissione, annunzio' il programma di un giornale politico-religioso intitolato l'Amico della gioventù." Il poursuivait par une glose apaisante : "Vi aveva apposto anche il titolo di politico, poichè il titolo solamente di religioso non era tale in quel tempo da allettare coloro per i quali il giornale era scritto" (MB III, 479/25-32). Au fait, dans les lignes précédentes l'adjectif politico ne venait-il pas avant religioso ?

30. On lisait textuellement : "L'indole del giornale e di chi lo scrive è lontanissima da ogni spirito di parte, di litigi, dalle contese e da ogni livore, onde non avranno in esso luogo le acri dispute, né gl'irosi dibattimenti ; solo si cercherà d'illuminare e premunire la gioventù contro a tutto ciò che potesse per avventura oscurare le verità della fede, corrompere il buon costume o traviare il popolo per tenebrosi e fallaci sentieri."

31. Précisions empruntées à P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 346.

32. Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di san Vincenzo de' Paoli. Opera che può servire a consecrare il mese di luglio in onore del medesimo santo, Turin, Paravia et comp., MDCCCXLVIII, 288 p. L'ouvrage, anonyme en 1848, fut signé par don Bosco dans ses rééditions de 1877 et de 1887.

33. Voir, entre autres, l'étonnant hommage Al glorioso S. Vincenzo de' Paoli, op. cit., p. 282-286, qui est un

torrent d'admiration, au reste certainement recopié sur une source non identifiée.

34. Il Cristiano guidato .., p. 3.

35. Il Cristiano guidato .., p. 4.

36. A. Giuseppe ANSART, Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli, ossia Modello di condotta proposto a tutti gli ecclesiastici, religiosi e fedeli nelle sue virtù, nelle sue azioni e nelle sue parole, prima versione italiana, Gênes, Antonio Beuf, 1840, 2 vol., XXIII-300 et 324 p.

37. Il fut successivement mauriste bénédictin, puis de l'ordre de Malte, enfin sécularisé. Voir P. DENIS, "Ansart, André-Joseph", DHGE, t. III, 1924, col. 428.

38. Ce long appendice dans la traduction italienne, II, p. 259-330.

39. Sa préface disait : "... quanto si esporrà nel decorso di queste considerazioni è letteralmente ricavato dalla vita di lui e dall'opera intitolata : Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli ..." (Il Cristiano guidato .., p. 3-4).

40. Il Cristiano guidato .., p. 227.

41. Troyes, 1711.

42. Il Cristiano guidato .., p. 87-88.

43. Il Cristiano guidato .., p. 93.

44. Il Cristiano guidato .., p. 90.

45. "Regalo di Pio IX a' giovanetti degli oratorii di Torino", Armonia, 26 juillet 1850.

46. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 337-339, 345.

47. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 423.

48. Sur ces événements, voir R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 341-348.

49. Il mourra en exil quelques mois plus tard.

50. Ces phrases sur un personnage qui joua pendant trente ans un rôle majeur au pays de don Bosco, dans R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 383.

51. D'après R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 383-384.

52. 123 modérés, 38 centre gauche et 43 gauche, selon R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 411-413.

53. Il Conciliatore torinese, n. 78, 2 juillet 1848 ; cité

par G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi .., t. I, p. 73.

54. Gazzetta del popolo, n. 54, 17 août 1848. D'après G. TUNINETTI, "L'immagine di don Bosco nella stampa torinese ...", dans Don Bosco nella cultura popolare .., dir. F. Traniello, Turin, 1987, p. 210.

55. Voir, ci-dessus, p. 142.

56. Don Bosco, apparemment entraîné par le jeu de mots : sermon moral, contenu immoral, ne condamnait pas pour autant au nom de la morale la liberté, l'émancipation et l'indépendance !

57. Le récit en MO 219/1-44.

58. C'est du moins ce que nous apprend une copie allographe qui a été conservée en ACS 132, Oratoire S. Luigi à Turin, FdB 1989, B3-4.

59. Original en ACS 132, Oratoire S. Luigi à Turin, FdB 1989 B3.

60. G. Bonetti a consacré tout un chapitre de sa Storia dell'Oratorio (Bollettino salesiano, mai 1880, p. 13-16) à l'ouverture du deuxième oratorio festivo de don Bosco. Don Lemoyne a utilisé son récit en MB III, 265/1 à 270/8 et 281/1 à 284/28.

61. Voir MO 214/51-55 ; ainsi que E. REFFO, D. Giovanni Cocchi e i suoi artigianelli, Turin, 1896, p. 11.

62. Nul, pas même les policiers, ne s'aventurait dans Vanchiglia après la tombée du jour sans un laissez-passer de la cocca (bande de voyous), expliquait Brosio. Le barabba (voyou) ne pouvait voir d'un bon oeil un oratoire qui "décimait" ses troupes. Il le démontrait régulièrement aux dépens de l'oeuvre. Un jour, racontait-il, ils arrivèrent à une quarantaine armés de pierres, de bâtons et de couteaux pour forcer l'entrée de l'oratoire. Le théologien Vola en eut une telle frayeur "qu'il tremblait comme une feuille". Quand Brosio vit que l'affaire tournait mal et que les barabba étaient décidés à en venir aux mains, il fit cacher le théologien Vola dans une pièce "sûre", rassembla les jeunes les plus grands, leur remit un fusil de bois, les partagea en escouades avec l'ordre, à son signal, d'attaquer de tous les côtés et de frapper sans pitié. Les plus petits, "qui pleuraient de peur", furent cachés dans la chapelle, et lui-même se posta près de la porte d'entrée pour voir si elle résistait aux coups des barabba. Finalement, la contre-offensive des oratoriens ne fut pas nécessaire. Une caserne de cavalerie toute proche avait été alertée, quelques soldats et quatre carabiniers arrivèrent et dispersèrent les attaquants. Par

la suite, les barabba lançaient des pierres sur l'oratoire S. Luigi, mais ne s'en approchaient plus. (D'après G. BRO-SIO, Relazione I, p. 3-5.)

63. "L'oratorio di S. Francesco di Sales", Armonia, 2 avril 1849.

64. Lorenzo Gastaldi, que nous retrouverons souvent dans la vie de don Bosco, était né à Turin le 18 mars 1815 dans une famille bourgeoise originaire de Chieri. Prêtre en 1837, il fut agrégé comme professeur au Collegio Teologico de la ville dès l'année suivante. En 1841, il commença de prendre parti pour Antonio Rosmini dans la polémique qui se développait autour de lui. Son admiration pour Rosmini le fit entrer dans l'Institut de la Charité de ce fondateur (1851). Mais il en sortit en 1862. Sa mère et l'une de ses soeurs aidaient don Bosco au Valdocco. Sur lui, voir l'ouvrage remarquable de G. TUNINETTI, Lorenzo Gastaldi, 1815-1883, Rome, éd. Piemme, 1983-1988, 2 vols.

65. "L'oratorio di S. Francesco di Sales in Torino", Il Conciliatore torinese, 2 (1849), samedi 7 avril; article reproduit dans Don Bosco educatore. Scritti e testimonianze, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1992, p. 46-49.

66. Casimiro Danna, dans le Giornale della società d'istruzione e d'educazione, ann. I, vol. I, 1849, juillet, p. 459-460 ; article reproduit dans Don Bosco educatore .., référé n. 65, ci-dessus, p. 52-55. - Casimiro Danna (1806-1884), natif de Mondovì, auteur de textes scolaires sur la langue et la littérature italiennes, professeur de pédagogie à l'université de Turin en 1845, nommé à la chaire des belles-lettres en 1847.

67. Datée de septembre 1848 en MB III, 341.

68. Datée de novembre 1849 en MB III, 576-578.

69. Miracle daté de 1849 en MB III, 495/20 à 500/30.

70. Dans le cas du garçon ressuscité don Bosco racontait une anecdote provenant de la vie de saint Philippe Néri. Voir, ci-dessous, Etudes préalables .., IV, p. 151, 182 ; et mon article "Autour de six logia attribués à don Bosco dans les Memorie biografiche", RSS X (1991), p. 38-60.

71. G. B. LEMOYNE, Vita del venerabile servo di Dio Giovanni Bosco .., I, 1914, p. 424.

72. Peut être vérifié, par exemple, par la transposition en MB III, 493/15 à 495/19 de BRO-SIO, Relazione II, p. 10-14, sur les capacités divinatoires et thaumaturgiques de don Bosco, au reste certaines selon le témoin.

73. Adapté en MB IV, 215/1-4.

74. Voici le passage : "Un giorno dopo pranzo, entrai li-

beramente nella sua camera, come faceva sempre, ove lo trovai che faceva pulizia, ed intento ad uccidere una pulce, io lo guardava ridendo. D. Bosco allora alzò gli occhi e scorgendomi là in piedi, che rideva a vederlo così affaccendato in dare la caccia alle pulci : - Oh ! Brosio sei qui ? mi disse ; bravo aiutami anche tu a cacciare. - E già, gli risposi, non sa il comandamento, che proibisce d'ammazzare ? - Sì, lo so, soggiunse, ma so anche quello, che dice non rubare, dunque esse mi lasciano stare la robba mia, ed io diro' niente a loro. In quel mentre una pulce saltava in aria. D. Bosco tosto le diede dietro e si mise a gridare : - Prendela, pigliala, ammazzala. Subito dopo quattro mani inseguivano la pulce finchè venne acchiappata ed uccisa. Dopo D. Bosco sospese la caccia e mi fece una bellissima morale a tal riguardo." (G. BROSIO, Relazione I, p. 12.)

75. G. BROSIO, Relazione I, p. 6 ; transposé en MB V, 671.

76. G. BROSIO, Relazione I, p. 12-13.

77. G. BROSIO, Relazione I, p. 6 bis.

78. G. BROSIO, Relazione I, p. 11 ; cité en MB III, 476/1-14.

79. MO 206/51-56.

80. MO 220/5-15.

81. G. BROSIO, Relazione II, p. 9-10.

82. MO 221/16-22.

83. MO 221/27 à 222/44.

84. Je m'inspire étroitement ici de P. STELLA, Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, I, p. 110.

85. ACS 123, Cocchi, imprimé original.

86. Je suis ici G. MARTINA, Pio IX (1846-1850), Roma, 1974, p. 287-305 ("La rivoluzione romana del 15-16 novembre 1848 e la fuga a Gaeta").

87. G. MARTINA, Pio IX (1846-1850), éd. cit., p. 306-376 ("La rottura fra il papa e il governo romano", "La repubblica romana del 1849 e la sua caduta viste da Gaeta", "L'evoluzione anticostituzionale di Pio IX e le sue conseguenze").

88. D'après MO 213/33.

89. L'événement a été raconté l'année suivante dans le Breve ragguaglio della festa fattasi nel distribuire il regalo di Pio IX ai giovani degli oratorii di Torino, Turin, Eredi Bot-
ta, 1850, p. 4-9. On suit ici de préférence l'article écrit au lendemain de l'événement : "L'Oratorio di S. Francesco di Sales", Armonia, 2 avril 1849. Le récit copieux des MB III,

507-514 dépend de la Storia dell'Oratorio de Giovanni Bonnetti (Bollettino salesiano, novembre 1880, p. 7-10).

90. L'article de l'Armonia disait : 35 lires. Le chiffre fut ensuite rectifié.

91. L'article de l'Armonia du 2 avril 1849 ne signalait pas cet hymne à Pie IX. Ses quatre strophes sont attribuées au théologien Giacinto Carpano par la Storia dell'Oratorio (art. cit., p. 9).

92. Storia ecclesiastica per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone, compilata dal Sacerdote Bosco Gioanni, 2ème éd., Turin, Speirani et Ferrero, 1848, 196 p.

93. G. BROSIO, Relazione I, p. 2.

94. La proposition du mètre unité fondamentale fut faite à l'Assemblée nationale le 17 mars 1791. En juillet 1837, le gouvernement de la monarchie de Juillet, dominé par des gens d'affaires partisans résolus d'un système simplificateur des calculs, décida qu'à compter du 1er janvier 1840 tous les poids et mesures autres que ceux établis par les lois du 18 germinal an III et du 19 frimaire an VIII constitutives du système métrique décimal seraient interdites sous les peines portées par l'article 479 du code pénal.

95. D'après R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, t. II, p. XII-XV.

96. La première édition n'a pas été retrouvée. D'après l'Armonia du 1er juin 1849, elle était intitulée : Il Sistema metrico ridotto a semplicità per uso degli artigiani e della gente di campagna preceduto dalle quattro prime operazioni dell'aritmetica, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, G. B. Paravia, 1849.

97. L'hypothèse d'une première édition en 1846, encore soutenue par P. Stella dans Don Bosco nella storia della religiosità cattolica, t. I, p. 232, note 13, a été abandonnée à la suite d'une relecture des recensions du petit ouvrage dans l'Armonia. En 1849, ce journal le présenta le 1er juin et le 29 août. Ce 29 août, la recension disait : "Lo smercio accelerato della prima edizione di questa Operetta che, sebbene copiosa, venne in meno di tre mesi esaurita ; il suffragio riscosso dai pubblici giornali, gli aumenti ed i miglioramenti fatti dall'Autore ci fanno ripetere il giudizio da noi già altra volta esternato ..." Etc. Il y eut donc deux éditions en 1849, l'une fin mai, signalée par le journal le 1er juin, l'autre "trois mois" après, fin août. P. Stella a mentionné ces deux éditions de 1849 dans Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 337.

98. Formules de l'Armonia, recension du 1er juin 1849.
99. Comme il le reconnaissait dans son Avvertenza (Il sistema metrico ..., 2ème éd., p. 4.)
100. D'après Il Conciliatore torinese, samedi 9 juin 1849. Cet article a été reproduit dans Don Bosco educatore. Scritti e testimonianze, dir. P. Braido, éd. cit., p. 50-51.
101. Il sistema metrico ..., 2ème éd., p. 17.
102. Il sistema metrico ..., 2ème éd., p. 21, 34.
103. G. BROSIO, Relazione I, p. 2.
104. D'après l'articulet de l'Armonia, 17 décembre 1849.
105. Description du spectacle dans la Storia dell'Oratorio, Bollettino salesiano, décembre 1880, p. 6 ; et, de là, en MB III, 599-601. - Il s'agissait probablement, de quelque manière, des huit Dialogues sur le système métrique, dont les manuscrits, soit autographes, soit corrigés par don Bosco, ont été conservés dans les archives salésiennes (ACS 132 ; FdB 348-349). Ils ont été édités en Documenti III, 235-263, et, de là, en MB III, 623-652.
106. La participation active de don Bosco à des exercices spirituels pour les jeunes abandonnés organisés au temps de Noël de cette année 1849 dans l'église de la Miséricorde à partir du 22 décembre (cfr MB III, 606-608) est douteuse.

C h a p i t r e I V

LA CONSOLIDATION DE L'ORATOIRE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Le Projet de Règlement de l'oratoire S. François de Sales

Don Bosco consolida de plusieurs manières son oratoire du Valdocco au début des années 1850.

Le "Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales au Valdocco" contribua-t-il à cette maturation dans la formule conservée qui était tout entière de sa main ? ¹ Il est permis d'en douter, car ce projet ne fut jamais intégralement appliqué. Nous ne sommes même pas assurés que ce texte, peut-être rédigé dès 1847 ou 1848 pour témoigner de la solidité de l'institution du Valdocco dans le monde des oratoires turinois², mais dont les copies conservées les plus anciennes datent des années 1860 et 1870, ait jamais été communiqué tel quel aux intéressés, les collaborateurs de don Bosco et les oratoriens du Valdocco. Il renferme toutefois, sur l'oeuvre ouverte de don Bosco, d'intéressantes orientations, encore que peut-être parfois dirigées par un ou des règlements antérieurs de cette sorte d'institution³.

Le "Plan de Règlement" de don Bosco avait deux parties,

l'une destinée à l'encadrement, l'autre surtout aux enfants. Les chapitres de la première partie concernaient successivement le recteur, le préfet, le directeur spirituel, l'assistant, les sacristains, le moniteur, les invigilatori (veilleurs plus que surveillants), les catéchistes, l'archiviste ou chancelier, les pacificatori, les chantres, les régulateurs de la récréation, les patrons ou protecteurs ; le dernier spécifiait les "tâches communes à tous les employés de l'oratoire". La deuxième partie traitait des conditions d'acceptation, du comportement (contegno) des jeunes en récréation, à l'église et hors de l'oratoire, des pratiques religieuses, notamment de la confession et de la communion qui avaient droit à un chapitre particulier de douze articles, de la matière des prédications, des pratiques particulières de piété, enfin de la compagnie de S. Louis de Gonzague.

Don Bosco trouvait à la première page des accents personnels pour expliquer la raison d'être de son oeuvre du Valdocco. Après avoir d'abord écrit un peu laconiquement : "Le but de cet oratoire est de retenir (trattenere) la jeunesse les jours fériés par une agréable et honnête récréation après qu'elle ait assisté aux cérémonies liturgiques", il crut bon de commenter les trois éléments de sa définition sur une feuille volante à intégrer dans l'article.

"On dit : 1° Retenir la jeunesse les jours fériés, parce que l'on a particulièrement en vue la jeunesse ouvrière, qui, surtout les jours fériés, est exposée à l'oisiveté et aux mauvaises compagnies, lesquelles, à la manière de deux canaux, mènent à tous les désordres. Cependant on ne refuse pas les studenti (comprendre : les élèves de l'enseignement secondaire) qui voudraient y venir aussi bien les jours fériés que durant les vacances. - 2° Une agréable et honnête récréation, capable de récréer, non d'opprimer, et adaptée aux individus qui y prennent part. - 3° Après qu'elle ait assisté aux cérémonies liturgiques. Le but primordial recherché est l'instruction morale et religieuse et l'initiation aux

massime (comprendre : leçons, directives ...) de notre sainte religion catholique. Le reste est accessoire, pour attirer (la jeunesse)."

Comme les "patronages" français contemporains, l'oratoire S. François de Sales était un lieu de préservation de la jeunesse ouvrière tentée par la rue et ses mauvaises fréquentations. Don Bosco tenait à la liberté des divertissements dans son oratoire. Son refus curieux des récréations "opprimantes" pourrait être une critique voilée de l'embrigadement par l'éducation physique, la gymnastique et la préparation militaire, en honneur chez don Cocchi. Enfin la fonction catéchistique de l'oratoire était soulignée de deux traits. Don Bosco n'ignorait pas qu'une oeuvre de ce genre tendait à réserver la première place au divertissement (la récréation), il mettait en garde contre un abus (dans sa conception des choses) prévisible.

Les leçons aux cadres, en particulier aux prêtres, ne manquaient pas dans ce règlement, que l'on croirait plutôt destiné aux jeunes. La charité, la douceur, la patience, la bienveillance mutuelle et la confiance "envers le recteur" étaient recommandées aux responsables, que le texte rassemblait en une "congrégation" ayant saint François de Sales pour modèle . L'insistance de don Bosco à recommander la bienveillance et la confiance envers le recteur, c'est-à-dire envers lui-même, ne pouvait s'expliquer que par des discordes internes ... Un chapitre inattendu de la deuxième partie sur la "matière des prédications et des instructions" dégageait divers principes de don Bosco sur la communication religieuse avec la jeunesse⁴. Il faut toujours tenir compte de l'auditoire, de sa capacité d'attention, de ses connaissances, de ses besoins et de ses intérêts. Les discours ne devraient jamais être longs et excéder la demi-heure. Don Bosco semblait se méfier de ses collaborateurs théologiens

patentés. Que les prédicateurs restent toujours compréhensibles et utiles aux auditeurs. On parlera piémontais, car, qui connaît l'italien comprend le piémontais, tandis que l'inverse n'est pas vrai. "Notre saint François de Sales dit qu'il vaut mieux que le prédicateur se laisse désirer plutôt que de jamais ennuyer." "La jeunesse a besoin, elle désire même écouter, mais elle ne doit jamais être lassée (litt. : opprimée)." Le prédicateur sera concret et imagé. Il recourra souvent aux comparaisons (mais attention aux comparaisons ridicules !) et aux esempi, ceux-ci empruntés de préférence - comme don Bosco le faisait lui-même dans les années 1840 - à l'histoire sainte et à l'histoire de l'Eglise. Toute sa vie, don Bosco recommandera les esempi aux éducateurs de la jeunesse.

Un jour viendra où ce "Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales" sera imprimé et publié sous le titre de "Règlement de l'oratoire S. François de Sales pour les externes"⁵. Beaucoup moins travaillé et retravaillé que son frère cadet, le "Projet de Règlement pour la maison annexe", don Bosco ne croira pas pouvoir le généraliser aux divers "oratoires" (au sens primitif de ce terme) de sa congrégation. Ce "Plan de Règlement de l'oratoire" était un essai de jeunesse sur une idée plus que sur une réalité vivante.

L'affermissement de l'oeuvre locale

Don Bosco chercha longtemps, quoique d'abord sans succès durable, de jeunes auxiliaires pour son oeuvre. "J'entrepris, racontait-il dans ses Memorie dell'Oratorio, d'en prendre avec moi à la campagne pour des vacances dans mon village de Castelnuovo ; j'en invitais certains à déjeuner ; d'autres, le soir, à lire ou à écrire un texte quelconque (...) J'usais de tous les moyens dans l'intention précise d'étudier,

de connaître et de choisir des gens qui aient des aptitudes et de la propension pour la vie commune, afin de les recevoir avec moi dans ma maison." En 1848, il organisa dans le même but une retraite spirituelle de six jours à l'oratoire même. Une "cinquantaine de jeunes" y participèrent. Ils mangeaient en sa compagnie ; mais, faute de lits en quantité suffisante, une partie rentraient chez eux pour la nuit. Don Bosco estimait que cette retraite avait été fructueuse⁶. Carlo Gastini, l'un des retraits, lui restera fidèle, avec quelques éclipses, il est vrai. L'expérience fut répétée en juillet 1849⁷.

Des cérémonies ou manifestations religieuses consolidaient l'humble institution. Les premières années, c'était la messe au sanctuaire de la Consolata, vers lequel, bravant le respect humain, les oratoriens se rendaient en chantant processionnellement⁸ ; dans les mêmes conditions, la visite, le jeudi saint, des "saints sépulcres", c'est-à-dire des autels magnifiquement ornés du saint sacrement⁹ ; la cérémonie du "lavement des pieds", le soir de ce même jour, pour commémorer le geste de Jésus lavant les pieds de ses apôtres : après la liturgie, les douze enfants, qui avaient représenté les douze apôtres, participaient à un "repas frugal" et rentraient chez eux ravis, chacun avec son petit cadeau ; le vendredi saint, le chemin de la croix, depuis que ses quatorze stations avaient été inaugurées dans la chapelle de l'oratoire ... "De cette façon, notre humble oratoire allait se consolidant", concluait don Bosco¹⁰.

Durant la première partie de septembre 1850, il affermit son oeuvre par des exercices spirituels d'une semaine, organisés non plus sur place, mais hors de Turin, dans le séminaire de Giaveno¹¹. Le curé de l'endroit, don Arduino, prêchait les méditations, le théologien Giorda (le jeune, précisait

don Bosco) les instructions. Les paroissiens de Giaveno pouvaient participer à la retraite. Don Bosco, qui comptait cent cinq présences à table, avança un chiffre total de cent trente assistants. L'ambiance était sérieuse, jugeait-il. La lettre qu'il écrivait le 12 septembre à don Borel expliquait que - ce jour-là tout au moins - les garçons ne profitaient pas pour se divertir de la récréation qu'on leur octroyait l'après-midi entre 4 h et 5 h : ils se retiraient pour réfléchir. La dernière journée, pour le retour à Turin, fut très remplie. Dans la matinée, un joyeux pèlerinage au sanctuaire relativement proche de San Michele, clôtura la retraite elle-même. Au couvent voisin, on se restaura : polenta, charcuterie ... Puis nos retraitants, chantant, sautant, gambadant, conversant, redescendirent dans la direction de Turin. Mais, inexorables, les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres. Aussi, quand la troupe atteignit Rivoli, la nuit tombait et la plupart étaient exténués. Don Bosco dut se mettre en quête de voitures pour emporter son monde à destination. Une quinzaine de courageux seulement (qui n'y avaient pas trouvé place !) terminèrent le voyage à pied avec le bersagliere, que cinquante kilomètres en une journée n'effrayaient pas¹². Cette retraite fermée d'une centaine d'adolescents constituaient quand même un bel exploit spirituel.

La fête des chapelets de Pie IX (21 juillet 1850)

Avec les retraites et les excursions, les fêtes rapprochaient et réconfortaient les esprits des oratoriens. Celle du cadeau de Pie IX, en juillet 1850, soigneusement orchestrée par don Bosco, fit beaucoup de bruit¹³. Quand il avait transmis à Rome, l'année précédente, l'argent du denier de S. Pierre recueilli en Piémont, le nonce de Turin Antonucci avait souligné l'offrande du Valdocco et les expressions de vénération au souverain pontife qui l'accompagnaient. Le

pape, très touché, avait aussitôt accordé une bénédiction particulière à don Bosco et à chacun de ses enfants¹⁴. Ce geste ne lui avait pas paru suffisant. Quand il entama son voyage de retour de Gaète à Rome au début d'avril 1850¹⁵, par l'entremise de Mgr Antonelli il fit expédier à don Bosco pour ses "petits artisans" deux paquets de chapelets bénits par ses soins¹⁶. Don Bosco solennisa au maximum le cadeau du pape. La distribution des soixante douzaines de chapelets donna lieu à une grande fête au Valdocco le dimanche 21 juillet qui suivit.

Ce matin-là, les jeunes oratoriens de S. Luigi et de l'Angelo Custode confluèrent vers l'oratoire S. François de Sales. Leurs camarades de l'endroit les y attendaient. Trop exigüe, la chapelle ne put recevoir qu'une partie de la foule. Le P. Barrera prononça un discours approprié, dans lequel il exalta la piété mariale du pape. Et, après l'office, qu'une bénédiction du saint sacrement avait conclu, les assistants, "jeunes et vieux, de haute et de basse condition, clercs et prêtres", défilèrent l'un après l'autre devant l'autel pour recevoir leur chapelet des mains du chanoine Giuseppe Ortalda, qu'entouraient le chapelain royal Giuseppe Eligio Simonino et le P. Barrera. La fête continua en plein air autour des personnalités invitées. Dans un discours - certainement écrit par don Bosco - un jeune exprima les sentiments de reconnaissance filiale de ses camarades envers le souverain pontife. Nos oratoriens étaient remplis de "confusion" à l'idée que "le successeur du prince des apôtres, le chef de la religion catholique, le vicaire de Jésus Christ" avait pensé à eux, pauvres petits artisans, parmi les innombrables soucis du gouvernement du monde catholique. Leur gratitude était immense. Ils souhaitaient (ou don Bosco leur faisait souhaiter) : "Que jamais nos lèvres ne s'ou-

vrent pour proférer un seul mot qui puisse déplaire à un tel bienfaiteur, que jamais nos coeurs ne conçoivent une pensée indigne de la bonté d'un père aussi tendre !" Avec ferveur, ils réaffirmaient qu'ils voyaient en lui "le successeur du prince des apôtres, le chef de la religion unique et véritable, la religion catholique". Les illustrissimi signori, à qui le discours s'adressait, étaient priés, s'ils le pouvaient, de faire parvenir ces sentiments au "hiérarque suprême". Les oratoriens turinois leur en seraient, disait le garçon, éternellement reconnaissants "devant Dieu et devant les hommes". Quand il eut fini de parler, tandis que des jeunes offraient un bouquet de fleurs aux illustrissimi, d'autres chantaient en l'honneur du pape quatre strophes de circonstance ; et la foule criait : Vive Pie IX ! Vive le vicaire de Jésus Christ ! Les garçons démontrèrent leurs capacités. Brosio le bersagliere avait exercé les oratoriens aux manœuvres militaires. Il avait imaginé pour ce jour-là le spectacle de l'assaut d'une forteresse. Les enfants s'en donnèrent à coeur joie. Brosio prétendra que les généraux du roi de Sardaigne chantèrent les louanges de "la grande armée de Sa Majesté Don Bosco, empereur du Valdocco"¹⁷.

L'oeuvre, encore mesquine, de l'oratoire S. François de Sales, peuplée de centaines d'enfants et d'adolescents, remarquable par le pape lui-même et capable d'une fête relativement brillante, prenait de l'allure ce dimanche de juillet 1850. A la même époque, son directeur révélait aussi à ses compatriotes un tempérament batailleur, qu'ils ne lui connaissaient pas encore.

L'amorce d'une polémique

Giovanni Bosco avait lutté pour vivre, apprendre et devenir prêtre. Puis il s'était débattu pour faire aboutir ses pro-

jets personnels d'apostolat. En 1850, il engagea, dans le domaine public cette fois, une guerre idéologique destinée à durer. Un factum de vingt-quatre pages, dont il signait l'introduction (et qui était tout entier son oeuvre), alertait bruyamment le monde catholique : "Peuples catholiques, ouvrez les yeux, on vous tend de très graves embûches en tentant de vous éloigner de la seule véritable, de la seule sainte religion, qui ne subsiste que dans l'Eglise de Jésus Christ"¹⁸. Quatre paragraphes sur les six qui composaient le texte désignaient les agresseurs des catholiques. Les protestants, nommément les vaudois, les trompaient gravement. S'ils n'y prenaient garde, ils échoueraient bientôt hors de l'arche de la seule véritable Eglise et se perdraient pour l'éternité. |

Don Bosco visait surtout un petit groupe de chrétiens piémontais, devenus tout à coup entreprenants à Turin. Les vaudois, au nombre de vingt-deux mille environ, habitaient, à l'ouest de la ville et dans la province de Pinerolo, les trois vallées alpestres de Luserna, Perosa et S. Martino. Jusqu'en 1848, le Piémont avait traité ces non-catholiques en citoyens de deuxième zone. Militaires, ils ne pouvaient pas dépasser le grade de sous-lieutenant ; dans l'administration, les postes de commandement leur étaient inaccessibles : ils ne progressaient pas au-delà des charges de secrétaires, de notaires et de médecins. A peine tolérés hors de leurs vallées, dans le reste du Piémont les achats de maisons ou de terres leur étaient strictement interdits ; et là l'observation des fêtes catholiques leur était rigoureusement imposée¹⁹. Le décret royal du 17 février 1848 avait (à peu près) effacé ces inégalités sociales et les vaudois avaient commencé de jouir de la liberté religieuse. Mais, au gré de la hiérarchie catholique, ils avaient aussitôt exagéré. Les évêques jugeaient le dynamisme de certains de leurs pasteurs

intolérable dans un pays officiellement catholique.

L'histoire des vaudois

En 1849, l'un de ces pasteurs, le ministre du culte Amedeo Bert, qui exerçait à Turin la fonction d'aumônier des légations des pays protestants (Grande-Bretagne, Prusse), publia un gros ouvrage apologétique présentant à sa façon leur histoire et leur doctrine²⁰. Il y défendait, paraît-il, "la sainte cause de la tolérance et de l'amour" par la peinture "des longs malheurs des vaudois, des odieuses et lamentables conséquences des préjugés des populations, de l'intolérance de la papauté des temps anciens et de l'autoritarisme non dénué de faiblesse des gouvernants d'une époque révolue"²¹. Si la "sainte cause" était admirable, le moyen de la servir était risqué. Cette histoire des vaudois, donnés pour victimes de la méchanceté et de la brutalité catholiques, allait obligatoirement heurter le camp opposé, dont notre don Bosco se voudrait bientôt l'un des champions.

Amedeo Bert avait essayé de reconstituer l'histoire tourmentée des vaudois des origines chrétiennes à l'année 1848. Son livre expliquait chemin faisant leur doctrine religieuse.

Il datait le début du mouvement, non pas de saint Paul ou de saint Jacques, comme certains enthousiastes du valdisme, mais tout au moins de l'empereur Constantin, quand, écrivait-il, le dogme, le gouvernement et les cérémonies de l'Eglise du Christ commencèrent de perdre leur "pureté" primitive. Des chrétiens lucides résistèrent alors à cette évolution peu évangélique. Au cours du premier millénaire, les "vaudois" et d'autres habitants des Alpes n'acceptèrent pas de se soumettre au régime papal dans le "diocèse d'Italie". Ceux qui croient que les vaudois constituent "les représen-

tants les plus authentiques de l'Eglise catholique primitive ne sont donc ni des goffi (sots) ni des menteurs"²². Il y avait eu, avant, au douzième siècle, Pierre "il Valdo", des vaudois qui avaient conservé tous les dogmes et toutes les cérémonies du christianisme primitif. Mais, par la suite, les papes du moyen âge et leurs inquisiteurs encouragèrent les calomnies à leur encontre : ils furent accusés d'hérésie et de sorcellerie, alors que, dans sa simplicité voulue, la religion vaudoise ne prétendait que former les gens aux bonnes moeurs. Son schisme d'avec l'Eglise romaine fut, dans les temps anciens, plus "moral et sacerdotal que dogmatique". Les vaudois auraient vécu en paix dans le midi de la France, en Bohême et en Apulie, si les papes ne les avaient pas tyrannisés. Car, au moyen âge, "leur histoire fut celle d'un délire permanent de la papauté"²³. De leur côté, les empereurs et les magistrats locaux persécutaient les vaudois des Vallées piémontaises, qu'ils considéraient comme rebelles²⁴. Grand fut donc l'enthousiasme des vaudois de partout, quand, face à l'ignorance et à la corruption du clergé, au phénomène de la vente des indulgences et à d'autres abus que le Saint Siège tolérait, Luther revint au christianisme de l'Evangile et rappela que "le pape n'est pas infaillible"²⁵. Malheureusement, leur rapprochement avec les réformés à la fin du seizième siècle déclencha une interminable série de persécutions des habitants des Vallées. Des centaines d'entre eux furent chassés des terres de leurs ancêtres²⁶ et durent chercher refuge en Suisse, puis en Allemagne²⁷. La Révolution française améliora peu le sort des vaudois entre 1800 et 1830²⁸. Seul, l'avènement en 1831 du roi Charles-Albert, qui avait été sous la Révolution l'élève à Genève du ministre Vaucher, professeur à l'académie protestante du canton, amorça une lente évolution. Enfin, sous un pape réformateur, tandis qu'une nouvelle ère politique commençait en Italie et

malgré la résistance de quelques membres de la hiérarchie, l'édit d'émancipation des vaudois fut approuvé par le roi du Piémont le 27 février 1848, jour dont l'anniversaire serait "à jamais solennisé dans les Vallées"²⁹. "L'émancipation civile et politique des vaudois fut, sous Charles-Albert, un geste de grâce, mais surtout de bien tardive justice", remarquait Amedeo Bert. Il est vrai, ajoutait-il, décidé à stigmatiser les véritables ennemis du valdisme, c'est-à-dire les papes de Rome, que "les princes de Savoie n'avaient persécuté les vaudois que sur l'instigation des chefs d'un faux catholicisme". "Le vrai catholicisme ne peut être persécuteur". En 1848, l'histoire des vaudois était entrée dans une nouvelle phase. Mais, que l'Eglise romaine se rassure, ces vrais catholiques ne prétendaient pas partir à sa conquête, parce qu'ils avaient recouvré la liberté. Leurs vœux étaient désintéressés. Amedeo Bert souhaitait au terme de son histoire : "Puisse un jour l'Italie devenir, non pas vaudoise ou catholique romaine, mais purement chrétienne !" ³⁰

Selon le pasteur Bert, leur porte-parole, les vaudois professaient donc le pur christianisme de l'Eglise primitive. Jésus avait seulement prêché "le dogme", donné "l'exemple de la vertu, du sacrifice et de l'amour", et, par sa mort, "rendu à la famille humaine sa liberté première". Les fidèles des trois premiers siècles ignoraient les lieux de culte spéciaux et les ordres hiérarchiques, leurs communautés étaient indépendantes et, seuls, les "liens sacrés de la foi et de la charité" les réunissaient. Les évêques et autres ministres ne possédaient alors ni richesses ni autorité temporelle ; les assemblées chrétiennes consistaient à lire et à expliquer en langue courante les saintes écritures, puis à chanter les louanges du Seigneur. Les fidèles ne fêtaient que le dimanche, quelques jours de jeûne et les anniversaires des moments les plus "solennels" de la vie de Jésus ³¹. Les vau-

dois vénéraient la Bible, croyaient à la vérité du symbole des apôtres et à l'enseignement des quatre premiers conciles ; mais ils repoussaient toutes les innovations qui avaient troublé le christianisme des premiers temps : la primauté de Pierre, la suprématie du pape, l'autorité des évêques telle qu'elle avait été progressivement constituée, la hiérarchie sacerdotale, et, par conséquent, tout pouvoir clérical. S'ils pratiquaient le baptême et l'eucharistie, ils n'acceptaient pas les cinq autres sacrements du catholicisme, jugés par eux "anti-apostoliques et anti-scripturaires". Les rites du mariage, la burette et l'étole de l'ordre, le vêtement blanc, l'huile, le baume et le signe de croix de la confirmation, enfin les paroles accompagnant l'extrême-onction, leur paraissaient être des symboles, non seulement "étranges, inutiles et coupables", mais aussi "blasphématoires". Ils ne voulaient entendre parler ni de purgatoire ni de prières pour les défunts. L'invocation des saints leur paraissait être un geste "idolâtre". Jésus n'était-il pas l'unique médiateur entre Dieu et les hommes ? Assurément la Vierge Marie fut sainte, humble, pleine de grâce, mais d'une grâce incommunicable. En conséquence, ils rejetaient les images des saints, leurs reliques, les pèlerinages, l'eau bénite, la terre sainte des sépultures, la croix, les rameaux bénits, les vases d'autel et les ornements d'église³².

L'apologétique antivaudoise de don Bosco

En 1849-1850, cette Eglise prétendument pure et détachée de Rome, qui condamnait une foule de pratiques saintes que lui-même recommandait à ses jeunes, exaspérait don Bosco. Précédemment sa Storia ecclesiastica de 1845 et de 1848 avait traité les vaudois non sans dédain. Nous lisons :

"Les Vaudois eurent pour origine Pierre Valdo négociant de Lyon, qui, au cours d'un banquet, atterré par la mort subite

de l'un de ses compagnons, exhorta tous les autres à une pauvreté volontaire, puis se mit lui-même à expliquer les divines Ecritures sans les avoir jamais comprises. - Il réprouvait le culte des saintes images, la confession auriculaire, l'extrême-onction, les indulgences, le purgatoire. Menacé dans sa propre patrie il ne se tut pas ; au contraire, avec quelques vagabonds il se rendit en Savoie, puis dans la vallée de Lucerna près de Pinerolo, où on leur donna le nom de Barbets. Confondus à plusieurs reprises pour leurs erreurs, leur orgueil grandit encore ; ils furent pour cela solennellement condamnés lors du onzième concile oecuménique, troisième du Latran, présidé par Alexandre III, concile auquel participèrent en 1179 plus de 300 évêques venus de tous les pays du monde catholique. Néanmoins ces esprits inquiets, qui continuaient à répandre la discorde partout où ils allaient, que beaucoup de conciles condamnaient, finirent par être très durement châtiés par l'empereur et les rois de France et d'Aragon. - Les vaudois s'unirent aux protestants, et formèrent ensuite une seule secte (avec eux)"³³.

Les vaudois ne constituaient alors à ses yeux qu'une secte d'hérétiques, témoins de la sottise entêtée d'un autre âge. Pierre Valdo en était le père. Les premiers vaudois avaient été, en matière religieuse, des ignorants prétentieux, que l'Eglise avait solennellement condamnés par les voix de l'archevêque de Lyon, du pape et de tout un concile oecuménique³⁴. Ces rebelles, agents de discorde dans la société, avaient été les artisans de leurs propres malheurs. Quant à leur doctrine, elle ressemblait à celle des réformés, auxquels ils s'étaient sottement affiliés.

Le "réveil" des vaudois dans les Etats sardes, dont le livre d'Amedeo Bert témoignait, décida don Bosco à instruire leur procès en fonction de sa théologie (discutable) et de ses connaissances (pas toujours exactes) sur les origines et l'évolution historique de l'Eglise³⁵. Il élargit la question aux divers "hérétiques", auxquels il associa les juifs, les musulmans et, à quelque degré, les incroyants. Le problème était abordé de haut. Le résultat de sa recherche, pas toujours cohérent à notre goût, parut en 1850 dans le

factum des Avvisi ai cattolici ; et, en 1853, dans le gros livre intitulé Il Cattolico istruito nella sua religione (Le Catholique instruit dans sa religion)³⁶.

Les Avvisi ai cattolici, apologie déterminée de l'Eglise catholique et romaine, condensaient en six paragraphes, par questions et réponses et à la manière d'un petit catéchisme, un enseignement sur "la véritable religion" alors habituel en milieu catholique. En suivant la chronologie, de la révélation fondatrice primitive, on arrivait progressivement à l'existence d'une seule religion, la religion catholique, la seule que le Christ ait voulue. Don Bosco s'interrogeait d'abord sur la nature de la religion (§ I). La première réponse, qui traduisait de façon hasardeuse la "religion" par le "culte", boitait un peu³⁷. Mais une confusion inhabituelle entre le culte et la foi ("Le culte consiste à croire les vérités révélées par Dieu et à pratiquer sa sainte loi") remplaçait aussitôt tant bien que mal le problème sur ses rails.

Don Bosco développait son argumentation. Le "culte" authentique - comprenez la vraie religion - fut révélé par Dieu au premier des hommes, Adam, et, après lui, aux patriarches et aux prophètes, à l'occasion par le ministère des anges. Des miracles garantissaient l'inspiration divine des prophètes ; et les prophéties, "c'est-à-dire des prédictions sur l'avenir, qui se réalisèrent parfaitement", confirmaient la vérité de leurs révélations. Car Dieu seul, enseignait don Bosco, peut "opérer des miracles" et "connaître et faire connaître l'avenir" aux hommes.

La deuxième thèse portait sur l'unicité de la vraie religion (§ II). Les diverses religions, "celle des mahométans, celle des protestants, soit calvinistes, soit luthériens, et celle de l'Eglise catholique romaine", ne peuvent être également vraies. Une seule l'est, la religion de l'Eglise catholique romaine, "parce qu'elle seule conserve intacte

la révélation divine, qu'elle seule fut fondée par Jésus Christ vrai Dieu et vrai homme, puis propagée par les apôtres et leurs successeurs jusqu'à nos jours et qu'elle seule possède les vrais caractères de la divinité"³⁸. Les caractères de la "divinité" d'une Eglise, affirmait don Bosco, sont au nombre de quatre : "La véritable Eglise est une, sainte, catholique et apostolique". Chacun de ces adjectifs était applicable à l'Eglise romaine, qui, "seule, a ces caractères de la divinité". Et don Bosco de s'efforcer de montrer en quoi cette Eglise est une, puis sainte, puis catholique, enfin apostolique. L'apostolicité, telle qu'il la concevait, était doctrinale et institutionnelle, deux adjectifs que, d'ailleurs, il n'employait pas. La doctrine n'avait pas changé depuis les apôtres ; et la succession apostolique permettait de remonter sans interruption, d'un pape à l'autre, du pontife régnant jusqu'à saint Pierre, que Jésus avait autrefois "établi prince des apôtres et chef de l'Eglise".

Après avoir dit les titres d'une Eglise, il fallait détruire les prétentions de ses concurrentes. Contrairement à l'Eglise romaine, continuait notre apologiste, "les églises des hérétiques n'ont pas les caractères de la divinité" (§ III). Il demandait : "Les églises des vaudois et des protestants ne peuvent-elles pas avoir les caractères de la véritable Eglise ?", et répondait carrément : "Les églises des vaudois, des protestants et de tous les autres hérétiques n'ont pas les caractères de la véritable Eglise". Et aussitôt, avec aplomb, il expliquait pourquoi elles en étaient dépourvues, dévoilant ainsi l'image caricaturale qu'il s'en faisait.

"1°. Elles ne sont pas une, puisqu'elles sont partagées en plusieurs divisions, la seule église protestante est divisée en plus de deux cents sectes. Où peut-il y avoir jamais unité de foi ? - 2° Elles ne sont pas saintes parce qu'elles professent des idées (litt. : des choses) qui répugnent à l'Evangile, qui répugnent à Dieu même. - 3° Elles ne sont pas

catholiques, parce qu'elles sont restreintes en quelques endroits et qu'elles changent de doctrine selon les temps. -

4° Elles ne sont pas apostoliques, parce qu'au lieu de professer, elles rejettent la doctrine des apôtres et ne sont pas unies au pontife romain, qui est successeur de saint Pierre, chef et prince des apôtres."³⁹ Dans une unique question complémentaire à cette thèse, il insistait sur l'apostolicité de la doctrine catholique, au sens de la non-évolution de ses "vérités", argument pour lui décisif dans ses discussions avec les vaudois. "... les vérités évangéliques qui furent prêchées par Jésus Christ et par les apôtres sont celles-là mêmes qui ont été prêchées en tous les temps et que l'on prêche présentement dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine".

Un quatrième paragraphe des Avvisi ai cattolici démontrait avec une assurance qui deviendrait un jour peu compréhensible, que "les Eglises des hérétiques ne relèvent pas de l'Eglise de Jésus Christ" (§ IV), parce qu'elles furent fondées par des hommes sans mandat : Mahomet, Pierre Valdo, Calvin et Luther. Ces gens "propagèrent par la violence et le libertinage une religion qui desserre le frein de tous les vices et de tous les désordres". Leurs adeptes n'appartiennent pas à l'Eglise de Jésus Christ, "mais, comme dit saint Jérôme, sont dans la synagogue de l'Antichrist, c'est-à-dire dans une Eglise opposée à celle de Jésus Christ". Don Bosco enfermait les vaudois dans la "synagogue de l'Antichrist".

Aux vaudois et autres protestants qui prétendent être dans la véritable Eglise, parce qu'ils croient au Christ et à l'Evangile, il faut répliquer que ce n'est pas vrai (§ V).⁴⁰ En effet, ils ne croient pas "à tout ce que le Christ enseigne dans son Evangile" ; ils "ne croient pas au pontife romain, que Jésus Christ lui-même a établi pour gouverner son Eglise". En outre, leur liberté d'interprétation de l'Evan-

gile les mène tout droit à l'erreur. Les protestants - vaudois, calvinistes ou luthériens - sont "les membres d'un corps sans tête, des brebis sans pasteur, des disciples sans maître, séparés qu'ils sont de la fontaine de la vie, qui est Jésus Christ". La conséquence était terrible. Si les mahométans et tous les protestants ne renonçaient pas à leurs erreurs, s'ils s'obstinaient à vivre séparés du "vicaire de Jésus Christ, autrement dit du pape", ils "périraient éternellement".

Don Bosco répondit directement au pasteur Bert au cours du "Catholique instruit" rédigé en 1850-1851⁴¹. Touchant le point le plus faible de son livre, il l'entreprit sur ses erreurs et même ses "mensonges" sur la prétendue antiquité du valdisme⁴². Ces gens, écrivait-il, prétendent que leur Eglise date "du temps de Jésus Christ. Pour y réussir, ils n'épargnent rien afin de démontrer leur antériorité à Pierre Valdo. Mais, malgré leurs efforts, ils ne sont parvenus qu'à rendre leur mauvaise foi plus manifeste et à révéler toujours plus qu'ils descendent de Pierre Valdo"⁴³. Une lecture des historiens et commentateurs du mouvement, certainement moins tendancieuse que celle d'Amedeo Bert, lui permettait cette réplique. Le pasteur Bert avait découvert des "vaudois" durant le premier millénaire. Quelle erreur et quelle tromperie ! Don Bosco, fort de plusieurs citations qu'il venait de reproduire, concluait : "Il est donc prouvé de manière incontestable que les vaudois n'ont pas existé avant Pierre Valdo et qu'ils commencèrent avec lui au douzième siècle. Ceux qui attribuent aux vaudois une antiquité antérieure à Pierre Valdo sont des menteurs"⁴⁴. Et puis, les vaudois prétendent incarner le pur christianisme des premiers temps, que l'Eglise romaine a ensuite défiguré. Mais le contraire seul est vrai, affirmait don Bosco, car l'Eglise catholique n'a jamais varié dans sa dogmatique⁴⁵, tandis que les erreurs

des protestants ont contaminé les vaudois. Le changement religieux a été leur fait à eux, quand ils refusèrent de se soumettre et d'obéir à l'Eglise romaine et, de la sorte, se séparèrent d'elle. Don Bosco englobait dans la même réprobation les doctrines particulières de "nos vaudois et autres protestants"⁴⁶. Sur la foi d'"auteurs" catholiques (qu'il recopiait probablement à travers Mgr Charvaz, spécialiste de la critique du mouvement), don Bosco répétait aussi des bribes de légendes, qu'Amédée Bert avait controuvées. Les vaudois auraient recouru à "mille malices et subterfuges pour répandre leurs erreurs". Don Bosco transcrivait, sans penser à le critiquer, le dominicain Etienne de Belleville⁴⁷ :

"Un jour l'un de leurs chefs fut surpris ; et l'on s'aperçut qu'il avait sur lui la trace de nombreux charmes, grâce auxquels il se dissimulait aux yeux d'autrui et, tel un nouveau Protée, se transformait. S'il soupçonnait qu'on le recherchait sous un habit, aussitôt il changeait d'apparence ..."

Etc.⁴⁸ Une opinion bornée avait métamorphosé en pratiques de sorcellerie les précautions de gens persécutés.

Don Bosco traita donc le ministre Amedeo Bert avec beaucoup de rudesse et même d'injustice. La polémique l'emportait plus loin qu'il n'imaginait. On peine à le croire quand, dans une note du livre de 1853, il déclarait s'en prendre, non à la personne du ministre, mais à ses seuls écrits⁴⁹. Les quatre "mensonges" du pasteur Bert et sa "mauvaise foi", qu'il stigmatisait aussitôt après cette note, étaient-ils imputables à ses écrits ou à sa personne ? Au début des années 1850, le jeune prêtre Bosco n'avait pas encore tiré toutes les leçons du rêve de ses neuf ans.

Les conférences de S. Vincent de Paul à Turin

En mai 1850, don Bosco voyait se constituer à Turin une association charitable d'orthodoxie scrupuleuse, dont, bien-

tôt, il demanderait le concours pour son oeuvre.

Au début des années 1830, Frédéric Ozanam, étudiant à Paris, avait réuni quelques camarades pour combattre la solitude des étudiants provinciaux dans la capitale et les faire jouir des bienfaits d'une amitié chrétienne⁵⁰. Le groupe prit forme au sein d'une "conférence d'histoire". Les conseils et l'appui de la fille de la Charité Rosalie Rendu (soeur Rosalie, 1786-1856) l'orientèrent vers la visite régulière des pauvres du quartier Mouffetard. Le 23 avril 1833 très probablement, Emmanuel Bailly, plus âgé, et six étudiants, dont Frédéric Ozanam, fondèrent la première "conférence de charité", qu'ils placèrent sous le patronage de saint Vincent de Paul. A la fin de cette année les confrères étaient déjà quinze ; une deuxième conférence naquit alors à Nîmes. Le règlement élaboré (décembre 1835) proposait aux adhérents un programme étendu : 1° Se maintenir dans la pratique de la vie chrétienne par des exemples et des conseils mutuels ; 2° Visiter les pauvres chez eux, leur apporter les secours qui conviennent et, à cette occasion, les "consolations de la religion" ; 3° S'employer, selon les possibilités et le temps disponible, à l'instruction élémentaire et chrétienne des enfants pauvres, soit libres, soit aussi emprisonnés ; 4° Diffuser des livres moraux et religieux ; 5° Se prêter à toute sorte d'oeuvres charitables à proportion de ses moyens.⁵¹ La diffusion des conférences fut rapide dans les grandes villes de France et dans toute l'Europe. En 1837, la Société de S. Vincent de Paul comptait déjà 237 jeunes gens. Une structure contraignante soudait entre elles les conférences éparses. En 1851, il y aura, en France seulement, 415 conférences établies dans 311 communes.

L'Italie avait alors été touchée depuis déjà quinze ans, une conférence ayant été établie à Rome en 1836⁵². L'implan-

tation dans les Etats sardes tarda quelques années. Le 11 mars 1844, une première conférence se réunit à Nice⁵³. Le gouvernement piémontais ne voyait pas d'un bon oeil cette sorte d'association indépendante. Cependant, depuis Nice, les conférences gagnaient Gênes, où un groupe promoteur fut convoqué le 16 février 1846 par le chevalier Rocco Bianchi, habile propagandiste de la Société⁵⁴. Ce personnage parvint, quatre ans plus tard, à constituer une conférence dans la capitale Turin. Non sans peine !⁵⁵ Réunie pour la première fois le 13 mai 1850 dans la sacristie de l'église des Saints Martyrs, la conférence turinoise fut érigée officiellement par la présidence parisienne en juillet de cette année⁵⁶. Elle pouvait, ce mois-là, entreprendre, comme les autres conférences, les visites des pauvres et la distribution de secours aux miséreux.

Don Bosco fut, avec l'archevêque Fransoni et l'écrivain Silvio Pellico, l'un des trois premiers membres d'honneur de la conférence turinoise⁵⁷. N'était-il pas, depuis deux ans, à Turin le héraut de "l'esprit de saint Vincent de Paul", le saint de juillet, comme la Vierge Marie l'était du mois de mai et saint Joseph du mois de mars ? Il ne lui faudra que quatre années pour introduire des "conférences" originales dans son oratoire S. François de Sales.

La Société de secours mutuel de l'oratoire S. François de Sales

Dans les Etats sardes, artisans, employés et commerçants cherchaient aussi à se soutenir réciproquement par des associations appropriées. Sous le régime en vigueur jusqu'en 1848, les libres associations de citoyens étaient interdites : on ne tolérait que les confraternités et les organismes de secours mutuel. Il y avait, par exemple, une mutuelle des coiffeurs de Turin (1842) et une pieuse société de secours

mutuel des maîtres cordonniers de Turin (1846). Des sociétés identiques naquirent sous le régime nouveau, telles que la société de secours mutuel des cuisiniers et camériers (1850) ou la société de secours mutuel des artistes typographes (1852). Don Bosco, quant à lui, imagina en 1850 de fonder une société de secours mutuel à l'intérieur de son oratoire⁵⁸. Elle serait, comme il était naturel, au service de ses adhérents en difficulté : "Le but de cette société est de venir en aide aux camarades qui tomberaient malades ou se trouveraient dans le besoin parce que involontairement privés de travail"⁵⁹. Mais la compagnie de S. Louis de Gonzague, dont il fallait obligatoirement être membre pour bénéficier des "secours mutuels", gagnait par cette création une activité profane intéressante. Le titre complet de la nouvelle association : "Société de secours mutuel de quelques individus de la compagnie de saint Louis" l'annonçait sur la couverture du règlement imprimé. Ce règlement était précis. Les adhérents devaient verser chacun un sou, c'est-à-dire cinq centimes, par semaine⁶⁰. On ne jouissait des avantages de la société que six mois après y avoir été accepté⁶¹, méthode qui, entre parenthèses, arrimait à la compagnie des garçons prévoyants, quoique peu soucieux d'imiter les nombreuses vertus de saint Louis de Gonzague. Le secours journalier accordé aux adhérents malades était de cinquante centimes jusqu'à leur plein rétablissement. Les adhérents en chômage en recevraient autant à partir du huitième jour suivant l'arrêt de leur travail. Si la subvention devait être prolongée au-delà de vingt jours, le "conseil" de la société déciderait de la conduite à tenir⁶². En effet, un organisme hiérarchisé - sur le papier tout au moins - administrait l'humble association. Elle comprenait un directeur - qui était nécessairement le supérieur de l'oratoire⁶³ - un vice-directeur, un secrétaire, un vice-secrétaire, quatre conseillers,

un "visiteur" et son substitut, enfin un trésorier⁶⁴. Le secrétaire recueillait les cōtisations hebdomadaires⁶⁵ et le "visiteur" (ou son substitut) vérifiait l'état des mutualistes malades⁶⁶. Ce personnel de direction devait témoigner d'une conduite exemplaire, spécifiait don Bosco : "Tous les administrateurs de la société, outre la perception exacte d'un sou par dimanche, auront grand soin d'observer les règles de la compagnie de saint Louis pour oeuvrer ainsi à leur propre sanctification et encourager autrui à la vertu"⁶⁷.

On aura compris que cette société de secours mutuel était, pour le directeur de l'oratoire S. François de Sales, un instrument complémentaire de moralisation de ses petits artisans : "Je vous recommande seulement, écrivait-il aux jeunes dans la présentation de son règlement, tandis que vous vous montrerez zélés pour le bien de la société, de ne pas oublier les règles de la compagnie de saint Louis, dont dépend votre bien fondamental, celui de votre âme"⁶⁸. Le salut des âmes l'obsédait.

Les lois Siccardi (9 avril 1850)

Or les pouvoirs de son pays lui semblaient tendre à sa déchristianisation. La politique religieuse du Piémont l'effrayait. "Je ne vous parle pas de la politique, sur laquelle les journaux vous renseigneront suffisamment, écrivait-il au P. Daniele Rademacher le 10 juillet 1850. Pendant des siècles le Piémont fut le benjamin du Saint Siège, nombre de ses gouvernants sont vénérés sur les autels ; le Piémont a honoré la religion et la religion a été sa gloire. Présentement il n'en va plus ainsi. Les trois pouvoirs sont ouvertement hostiles à la religion."⁶⁹

De fait, dans le pays, l'hostilité de l'exécutif, du législatif et du judiciaire à l'égard, sinon de la religion, au moins de l'emprise cléricale sur la société, avait été

manifeste lors des débats sur les lois dites Siccardi, débats durement commentés par le journal l'Armonia, que lisait don Bosco. En décembre 1849, Giuseppe Siccardi, magistrat intègre, mais notoirement jaloux des droits de l'Etat, à peine de retour d'une mission infructueuse auprès du Saint Siège, entrait au ministère piémontais en qualité de garde des sceaux⁷⁰. "Si le courage ne lui fait pas défaut, ce sera le membre le plus important du cabinet", écrivait alors Camille de Cavour⁷¹. Il fallait enlever à l'Eglise des privilèges surannés qu'une société moderne et libre ne supportait plus⁷².

Le ministère pouvait s'appuyer sur une opinion de gauche violemment anticléricale, qui scandalisait don Bosco : "Plusieurs journaux sans vergogne vomissent impunément tout ce qu'ils savent inventer d'impie et d'irrévérencieux contre tout ce qui touche à la religion ; rares sont les jours sans que quelque prêtre soit insulté par les chenapans", affirmait-il⁷³. A la même époque, son journal décrivait cet anticléricisme à partir d'une réflexion de la Gazzetta del popolo : "Dire - comme ce journal l'avait fait - que notre malheureuse patrie est désormais devenue pour nos iniquités l'opprobre et la honte des nations, la sentence est dure, mais elle est vraie. N'est-ce pas à Turin que la prédication de l'Evangile est troublée par des sifflets ? (...) N'est-ce pas chez nous que, depuis longtemps et impunément, est présentée une parodie particulièrement insolente du chemin de la croix, du Stabat Mater et des Oremus, pour jeter le discrédit sur nos plus augustes mystères ? La réimpression de toutes les oeuvres de Casti avec leurs gravures malpropres et très immorales n'est-elle pas en cours ? N'est-ce pas à Turin que l'on accuse les évêques de laisser dévorer par les loups les fidèles qu'ils devraient sauver ? N'est-ce pas à Turin que l'on a imprimé la Lettre de S. Pierre, les Exer-

cices spirituels du clergé, Pie IX face à Dieu, Don Pirlone,
etc., etc. ? N'est-ce pas à Gênes que l'on peint le pape au
bal et au banquet avec des femmes de parties fines, qu'on
lui donne une tête d'âne surmontée de la tiare ; que les ca-
lices sacrés sont présentés comme des objets au rebut mis en
vente ; que le mystère le plus auguste de la religion est
livré aux calculs boursiers ; que l'on dessine un Pie IX ba-
taillant presque nu ; que l'on imprime mille et mille sale-
tés et immoralités ? Trouvez une autre nation qui, en quel-
ques jours, ait sombré comme la nôtre, par l'entreprise d'une
faction scélérate, dont on ne sait exactement par quoi elle
l'emporte, par l'impudence ou par l'ignorance."⁷⁴

Le principal privilège ecclésiastique mis en cause était
celui de l'immunité, soit personnelle, dite "privilège du
for", soit locale, traduite par le "droit d'asile". En vertu
du privilège du for, un ecclésiastique ou assimilé ne pouvait
être jugé que par un tribunal d'Eglise ou tout au moins avec
son autorisation ; en vertu du droit d'asile un individu ne
pouvait être légitimement poursuivi dans un lieu saint. Ces
privilèges des temps de chrétienté situaient le clerc à part
dans une société civile systématiquement égalitaire. Dès le
16 juin 1848, le marquis Pareto, ministre sarde auprès du
Saint Siège, avait déclaré au secrétaire d'Etat Soglia que
la condition des temps et l'adaptation des lois à une soci-
été mieux éclairée exigeaient la cessation de tous les pri-
vilèges accordés au clergé⁷⁵. Mais les autorités romaines
s'y opposaient au titre des concordats passés avec Turin.
Les tractations menées pendant six mois à Rome n'avaient a-
lors pas abouti. Et, quand elles eurent ensuite repris à
Gaète avec Siccardi en septembre 1849, ce fut sans plus de
succès⁷⁶.

Le 25 février 1850, le gouvernement déposa un projet de
lois, qui, entre autres, rendaient caducs les privilèges du

clergé des Etats sardes. "Les causes civiles entre ecclésiastiques et laïcs, celles aussi entre seuls ecclésiastiques, regardent la juridiction civile, qu'il s'agisse de causes réelles ou de causes mixtes quelles qu'elles soient" (art. 1). "Les ecclésiastiques sont soumis comme les autres citoyens à toutes les lois pénales de l'Etat. - Les inculpés au titre de ces lois seront jugés dans les formes établies et selon la procédure par les tribunaux laïcs, sans distinction entre crimes, délits et contraventions" (art. 2 et 3). En vertu de l'article 6, l'immunité des lieux sacrés disparaissait, le droit d'asile était supprimé. L'article 7 réduisait le nombre des fêtes religieuses dont l'observance engendrait des peines. . .

Les évêques piémontais protestèrent immédiatement auprès du roi. Modifier la législation sur les immunités ecclésiastiques sans l'aveu du souverain pontife bouleversait la divine constitution de l'Eglise et les droits du Saint Siège ; les accords conclus avec le pape par ses prédécesseurs et son propre père étaient cassés, les consciences troublées et les bons catholiques affligés ; prendre de vive force ce que le pape déclare ne pas pouvoir concéder revient à se soustraire à son autorité et donc à se séparer "schismatiquement" du siège apostolique et à faire fi des censures ecclésiastiques qui en résultent⁷⁷. L'épiscopat se réfugiait derrière l'autorité romaine.

Les débats qui s'ensuivirent à la chambre des députés et au sénat permirent aux deux parties de développer leurs argumentations. L'une invoquait la nécessité de transformer une situation qui créait deux classes de citoyens non pourvus des mêmes avantages et non assujettis aux mêmes charges. L'autre protestait contre l'iniquité de lois qui violaient des droits imprescriptibles, qui méconnaissaient le droit public de l'Eglise et qui ne tenaient pas compte du premier

article du Statuto, selon lequel la religion catholique était celle de l'Etat piémontais. Simultanément l'Armonia publiait une série d'articles dévastateurs contre la loi projetée. Les adversaires de ces lois, qui ramaient à contre-courant de la société "moderne", perdaient leur peine. Le 9 mars, la chambre des députés approuva le projet par cent trente voix favorables contre vingt-six opposées ; le 8 avril, le sénat où, sur quatre-vingts sénateurs, vingt-neuf seulement se déclarèrent hostiles, l'imita ; et, le 9 avril, le roi sanctionna le texte par sa propre signature.

Les chambres accueillirent les résultats des votes par des applaudissements frénétiques. Et la rue les amplifia : Viva Siccardi ! Don Bosco, le 12 avril, pouvait lire dans son journal le récit de la manifestation du soir du vote du sénat. Il partageait probablement l'indignation du rédacteur et ses craintes sur le maintien de l'ordre public et même de l'autorité royale. "Lundi - c'est-à-dire le 8 avril -, à la tombée du jour, une foule de gens sortit dans les rues au cri de : Viva Siccardi, fuori i lumi (Vive Siccardi, les lumières dehors !). Après de longues clameurs, apparurent à quelques fenêtres des lumignons du genre de ceux que les anciens allumaient auprès des tombes. La foule courut au quartier Santa Teresa pour applaudir Siccardi chez lui ; ses applaudissements étaient mêlés d'insultes contre les vingt-neuf qui avaient repoussé la loi. A huit heures et demie ce fut le tour de notre archevêque. La marmaille s'attroupa sous ses fenêtres en sifflant et en hurlant : Dehors l'évêque, à bas la curie, à bas la bottega, etc. Quelques vitres furent brisées, mais la démonstration n'eut pas en soi l'importance espérée par ses manipulateurs. Le ministère avait pourvu le mieux possible à la défense de son honneur, en envoyant des troupes pour disperser les rassemblements. Des témoins ocu-

laires nous disent que la cavalerie fut sifflée. On voyait pourtant en tête et à cheval lui aussi, jusqu'au président du conseil des ministres, D'Azeglio. Des insultes à l'archevêque, on en viendrait aisément aux insultes au roi et à qui agit en son nom ! Nous avons semé, le temps de la moisson ne tardera pas !" Le gouvernement qui a promu cette loi sera qualifié de governo delle tenebre (gouvernement des ténèbres) et les fêtes de la populace annoncent sa chute, prophétisait le journal, qui prévoyait le pire. D'autres événements surviendraient, qui seraient terribles. "Sperda Iddio il triste presagio !" (Que Dieu fasse disparaître ce mauvais présage !)⁷⁸ Comme son journal, don Bosco pouvait craindre que, par les réformes de 1848, la liberté, la sécurité et la légalité n'aient été promises à tous que sur le papier. Les onesti cittadini (honnêtes citoyens) étaient désormais exposés à la langue et aux mains des audacieux. La masse populaire avait usurpé la liberté promise à tous. N'eût-il pas été préférable de demeurer sous la tutelle d'un père, c'est-à-dire d'un roi absolu, plutôt que d'être livré par les libertés constitutionnelles à un ordre plébéien ?

Les éclats de l'archevêque Frasoni

Le climat social était surchauffé, les cerveaux montés contre la hiérarchie ecclésiastique. A la suite de la loi sanctionnée le 9 avril, les mesures prises par celle-ci accrurent encore la tension.

Le 13 avril, le nonce Antonucci quitta Turin par manière de protestation⁷⁹. Et l'archevêque Frasoni, dont l'hostilité à l'Etat constitutionnel en général et aux lois sur le for ecclésiastique en particulier, était patente, adressa dès le 18 avril aux curés du diocèse sur la nouvelle situation juridique une lettre circulaire propre à mettre le feu aux poudres. Don Bosco la lisait dans l'Armonia du 22 avril. Elle

stipulait : "Comme la loi civile ne peut dispenser le clergé des obligations spéciales que lui imposent les lois de l'Eglise et les concordats qui en règlent les applications, je charge Votre Seigneurie très révérende de signifier aux ecclésiastiques de cette paroisse que : 1° S'ils sont appelés à déposer comme témoins devant le juge laïc, ils doivent comme par le passé recourir à la curie archiépiscopale pour obtenir l'autorisation prescrite ; 2° Que, s'ils sont cités devant le tribunal laïc pour des causes civiles qui, selon les concordats, seraient de la compétence exclusive des curies épiscopales, ils doivent recourir à l'ordinaire pour les directives opportunes ; 3° Que, si le tribunal laïc procède contre eux au criminel, ils aient à recourir également à l'ordinaire ; s'ils n'en ont pas la possibilité, ils doivent opposer l'incompétence du for - c'est-à-dire du tribunal - protestant que leur soumission ne préjuge pas du droit à l'immunité personnelle, mais qu'ils ne cèdent qu'à la nécessité (...) 6° Que ces dispositions doivent se comprendre comme provisoires, jusqu'à l'arrivée des instructions attendues du Saint Siège." La note, en soi non répréhensible si l'on y réfléchit bien, fut considérée comme un appel à la désobéissance civile et un geste de trahison à la patrie. Et les événements se bousculèrent : le 24 avril, l'archevêque fut cité à comparaître le 29 devant un juge civil ; il se contenta, ce jour-là, de refuser d'obtempérer dans une lettre explicative ; si bien que, le 4 mai, il était proprement arrêté et emprisonné - avec beaucoup d'égards du reste - pour un mois à la Citadelle de Turin⁸⁰.

L'opinion publique était divisée, non seulement en Piémont, mais aussi hors de ses frontières. L'Armonia, qui publiait toutes les nouvelles sur l'archevêque, nouveau champion d'une religion malmenée, diffusait le 27 mai avec une visible satisfaction un "Témoignage de respectueuse vénération à

Mgr l'Archevêque de Turin", émanant du journal catholique français l'Univers. Il consistait en l'annonce d'une croix qui serait, sur la poitrine du prélat, un "signe de la vénération" des donataires et "un souvenir de ses luttes pour la liberté de l'Eglise". L'Armonia s'empessa d'ouvrir à son tour parmi ses compatriotes une collecte pour une crosse à l'archevêque. En riposte, l'autre camp (la Gazzetta del popolo), parmi diverses gentilleses, entreprit de publier les noms des souscripteurs sous le titre malsonnant de "Liste des calotins et des réactionnaires" ; et, en contre-poids à la collecte de l'Armonia, proposa une souscription pour un monument commémoratif de l'abolition du for ecclésiastique à élever près du sanctuaire de la Consolata⁸¹.

Durant l'été, l'affaire Santa Rosa, autre conséquence de la loi du 9 avril, prit des proportions dramatiques et décida du sort de Mgr Frasoni jusqu'à la fin de ses jours. Pietro de' Rossi di Santa Rosa (ou Santarosa), membre du ministère Alfieri-Perrone (15 août - 16 décembre 1848), puis, à partir du 27 mars 1849, du ministère en exercice De Launay - D'Azeglio, était un bon catholique, homme droit et doué de grandes qualités d'esprit et de coeur, qui, cependant, avait cru pouvoir approuver les lois Siccardi. Un mois après la promulgation, sujet à des malaises cardiaques, il s'était confessé et avait reçu la communion en viatique (11 mai 1850). Selon son propre témoignage, avant de lui donner l'hostie le prêtre lui avait dit : "Au cas où vous auriez participé, contre votre conscience, aux derniers actes du ministère, vous devriez vous en rétracter" ; à quoi il aurait répondu y avoir participé en pleine conscience, l'avoir publiquement déclaré et n'avoir rien à rétracter. A la fin du mois de juillet qui suivit, une nouvelle crise l'ayant saisi, Santa Rosa demanda à nouveau les derniers sacrements. Son confesseur invita le curé de la paroisse S. Carlo, don Buonfiglio Pittavino, de

l'ordre des servites, à lui apporter le viatique. Don Pittavino exigea au préalable une déclaration écrite du malade. Santa Rosa signa un papier, selon lequel il avait eu "pleine conscience de n'avoir pas violé les lois de l'Eglise" et s'être suffisamment entretenu à ce sujet avec son confesseur⁸². On était aux premiers jours du mois d'août. Un conseil diocésain étudia la pièce et le curé Pittavino courut demander l'avis de l'archevêque dans sa maison de campagne de Pianezza. Il en reçut une réponse catégorique : la déclaration était nulle et, en filigrane, le prélat menaçait le moribond de la damnation éternelle s'il n'obtempérait pas à une rétractation en forme. Le salut de son âme était en jeu⁸³. La lettre de l'archevêque était datée du 4 août. Tandis que, le lendemain, une autre formule était étudiée, puis proposée au malade, que celui-ci la refusait, qu'on se retournait vers le curé et que celui-ci renvoyait le confesseur à la curie et aux conseillers de l'archevêque, l'état de Santa Rosa s'aggravait d'heure en heure. "Sa femme et ses fils supplient qu'on ne le laisse pas mourir sans sacrements, mais le curé ne peut passer outre aux instructions qu'il a reçues", raconte le chanoine Chiuso. Enfin Santa Rosa entra en agonie, fut absous par son confesseur, protesta jusqu'au dernier instant de lucidité de vouloir mourir dans l'Eglise catholique et expira tard dans la soirée du 5 août sans avoir reçu le viatique imploré⁸⁴. Heureusement, la curie avertie de son décès lui accordait aussitôt des funérailles religieuses.

Mais le refus des derniers sacrements à ce mourant produisait une énorme impression dans la ville. Camille de Cavour prenait en main l'affaire de Santa Rosa qui avait été son ami⁸⁵. Les servites firent les premiers frais du drame : manifestations contre leur couvent le soir du 6 août, invasion de leur maison le 7 août à l'heure de la levée du corps, en-

fin expulsion vers Alessandria et Saluzzo le même jour pour des raisons de sécurité⁸⁶. De son côté, ce 7 août, l'archevêque Frasoni voyait arriver dans son logis une voiture et des carabinieri à cheval. Le major qui les commandait lui annonça : "Monseigneur, je dois vous dire que je suis chargé de vous conduire à Fenestrelle." Il s'agissait de la forteresse construite dans cette localité près de la frontière française et à l'ouest de Turin. On l'accusait d'avoir abusé de sa fonction⁸⁷.

Don Bosco et l'archevêque emprisonné, puis exilé

Don Bosco partageait l'amertume des "bons catholiques" piémontais et de l'Armonia, leur porte-parole. En mars 1848, l'archevêque Frasoni avait déjà été prié de quitter le diocèse. Il est possible et tout à fait conforme à ses sentiments qu'en septembre 1849 don Bosco ait alors "loué a tutto cielo", autrement dit : porté aux nues, une pétition pour son retour dans le diocèse⁸⁸. Après quarante-cinq jours d'emprisonnement à Fenestrelle, l'archevêque fut banni du territoire des Etats sardes⁸⁹. Le 28 septembre, il était à la frontière française, d'où, au bout de quelques jours, il se rendait à Lyon pour y passer les douze dernières années (1850-1862) de sa laborieuse existence. Durant toute cette période, don Bosco restera en relations étroites et confiantes avec lui. Malgré toutes sortes de pressions, l'archevêque ne consentit jamais à renoncer à administrer son diocèse. Les éléments subsistants de la correspondance entre le prêtre et le prélat, en partie détruite par don Bosco pour échapper aux enquêteurs, témoignent de leurs bons rapports. Dès le 23 octobre 1850, Mgr Frasoni autorisait don Bosco à procéder à la vêtue ecclésiastique de quatre clercs. Contrairement à une tradition ancienne de l'histoire salésien-

ne, il est toutefois à peu près assuré que don Bosco ne rendit visite à l'archevêque ni dans la forteresse de Fenestrelle, ni dans sa retraite de Lyon⁹⁰. Don Bosco ne franchit pas la frontière française avant l'année 1874, quand on le vit pour la première fois à Nice. Ses liens avec Mgr Frasoni ne furent qu'épistolaires.

Don Bosco et l'abbé Rosmini

Stresa était une petite ville de quelque deux mille habitants au bord du lac Majeur et en face d'Isola Bella. En septembre 1850, si don Bosco n'a pas rendu visite à Mgr Frasoni emprisonné à Fenestrelle, il est bien parti vers le 16 de ce mois dans la direction de Stresa pour y rencontrer un autre personnage de la catholicité du temps.

Il avait antérieurement fait le voyage de Stresa, où les rosminiens avaient leur noviciat, sans doute pour mieux connaître une congrégation à laquelle il avait des velléités de s'agréger. "Il m'était venu à l'idée de me faire inscrire ou chez les Oblats, ici à Turin, ou chez les Rosminiens", dirait-il le 1er janvier 1876.⁹¹ Mais tout nous laisse entendre qu'il n'avait pas alors conversé avec le fondateur et supérieur de ces derniers⁹².

Cependant, s'il faut en croire les Memorie dell'Oratorio, en 1850 l'abbé Rosmini avait déjà été vu à l'oratoire S. François de Sales. Simplifiant et animant la scène comme à l'accoutumée, don Bosco raconta que deux prêtres d'allure modeste étaient entrés un dimanche pour information dans la chapelle de son oratoire. Il aurait dit à l'un : "Vous, allez dans le chœur, vous aurez les plus grands" ; et, à l'autre, qui était de plus haute stature : "A vous, je confie cette classe des plus dissipés." Les deux prêtres s'étaient si bien acquittés de leurs missions impromptues, qu'impres-

sionné, don Bosco aurait invité l'un à prononcer le sermon d'usage l'après-midi et l'autre à présider la bénédiction du saint sacrement. Le plus petit des deux était, nous assurait-il, l'abbé Antonio Rosmini et son compagnon le chanoine Pietro De Gaudenzi⁹³. L'épisode ne pouvait qu'être antérieur à l'échange épistolaire commencé en mars 1850.

Quoi qu'il en soit, le prêtre du Valdocco, depuis cinq ou six ans en relations avec les rosminiens Francesco Puecher et Giuseppe Fradelizio, n'avait pas encore eu l'occasion, en 1850, de traiter avec leur illustre supérieur général. L'abbé Antonio Rosmini-Serbati, né en 1797 à Rovereto dans le Trentin, n'avait que cinquante-trois ans⁹⁴. Il achevait pourtant dans sa retraite de Stresa une vie extrêmement féconde. En 1828, il avait jeté, à Domodossola, les premières bases de l'institut de la Charité, congrégation qui sera dite des Rosminiens ; et, en 1830, il avait publié l'ouvrage capital Nuovo saggio sull'origine delle idee (Nouvel essai sur l'origine des idées), qui aurait dû contribuer à la restauration de la philosophie dans le monde catholique. Sa production philosophique et théologique avait été considérable. Mais son Trattato della coscienza morale (Traité de la conscience morale) avait commencé de susciter contre lui la méfiance de théologiens attachés à des systèmes plus traditionnels... Il était entré en politique quand le Risorgimento avait pris forme en Piémont. En 1848, le gouvernement sarde l'avait dépêché à Rome pour encourager le pape dans la voie des réformes. Pie IX, aussitôt séduit par ce prêtre extraordinairement intelligent, l'aurait créé cardinal in pectore. Rosmini diffusait alors les écrits aussi courageux que compromettants intitulés La costituzione secondo la giustizia sociale (La constitution selon la justice sociale), avec un appendice sur l'unité de l'Italie (Milan, 1848) et Delle

cinque piaghe della santa Chiesa (Des cinq plaies de la sainte Eglise) (Lugano, 1848). L'énumération des cinq plaies de la sainte Eglise, qui correspondaient aux plaies du Christ crucifié, nous fait percevoir ses vues anticipatrices. C'était : 1) la séparation du clergé et du peuple dans le culte public, 2) l'éducation insuffisante du clergé, 3) la désunion entre les évêques, 4) l'abandon de la nomination des évêques au pouvoir laïc et 5) la servitude des biens ecclésiastiques. L'appendice des Cinque piaghe "sur l'élection des évêques par le clergé et le peuple" était particulièrement audacieuse. Mais le temps de Gaète avait été funeste à l'abbé Rosmini. Le 29 mai 1849, La costituzione secondo la giustizia sociale et Delle cinque piaghe furent inscrites à l'Index. Le grand homme se soumit avec humilité. Mais ses déboires le ramenèrent définitivement à Stresa. Il y poursuivrait ses études dans la retraite et le recueillement. Il défendait pourtant son action des années précédentes dans un rapport⁹⁵, au reste non dépourvu de quelque égocentrisme. La contestation de ses idées, que fomentaient surtout quelques jésuites, persistait et persisterait. A la fin de l'année 1850, la publication anonyme en deux volumes du père Antonio Ballerini, Principi della scuola rosminiana esposti in lettere familiari da un prete bolognese (Principes de l'école rosminienne exposés dans des lettres familières par un prêtre de Bologne), en était le signe⁹⁶.

Don Bosco avait admiré le comportement de Rosmini après sa condamnation. Ce "docte philosophe" avait été cohérent avec lui-même ; son catholicisme, c'est-à-dire sa fidélité à la chaire de Pierre, était passé des "mots" dans les "faits" ...⁹⁷ En 1850, don Bosco intervint près de lui pour des raisons financières. Le 11 mars, une lettre de Turin annonçait à l'abbé son projet de construction d'un foyer à Porta Susina, dans le quartier du Valdocco. Don Bosco y recevrait volontiers des studenti des rosminiens et demandait si son

correspondant ne pourrait pas l'aider financièrement dans l'entreprise. "Que, dans sa prudence, Votre Seigneurie y réfléchisse, et, au cas où vous décideriez de tenter quelque chose à cette fin, comptez sur moi pour toutes les déterminations qui pourraient être à l'avantage des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu"⁹⁸. L'abbé lut la proposition avec intérêt, mais estima, comme don Bosco en convint aussitôt, qu'un entretien direct - à Stresa évidemment - s'imposait pour eux. A la mi-avril, don Bosco ne pouvait encore définir l'époque d'un déplacement qu'il "désirait grandement"⁹⁹. Ses intentions prenaient un tour plus précis. L'institut de la Charité verserait par exemple douze mille francs et pourrait disposer de quelque six chambres dans l'immeuble en projet. Son but secret était, écrivait-il, de faire en sorte d'"introduire insensiblement" l'institut "dans la capitale"¹⁰⁰. En effet, les affaires de Gaète et la reprise en main des Etats pontificaux ne facilitaient pas l'entrée dans Turin de religieux dévoués au pape et à sa politique. L'abbé Rosmini pria don Francesco Puecher, prêtre de son institut, d'enquêter lui-même sur les développements éventuels de l'oratoire S. François de Sales. Don Puecher y procéda vers la fin juin. Son compte rendu favorable¹⁰¹ satisfait le supérieur, qui proposa aussitôt de prêter, non pas douze mille francs, mais vingt mille francs à don Bosco. Comblé, celui-ci demanda seulement d'être exonéré pendant trois ans des intérêts de la somme¹⁰². Cependant, de semaine en semaine, une rencontre personnelle paraissait de plus en plus nécessaire, ne fût-ce, écrivait don Bosco au rosminien Carlo Gilardi, que pour soumettre à l'abbé Rosmini les plans de l'édifice et entendre ses "sages avis"¹⁰³. Dans les derniers jours d'août, lesdits plans n'étaient pas encore au point et continuaient de retarder le voyage promis¹⁰⁴.

Peu après, l'entrepreneur-architecte Bocca termina enfin

son travail. Et, peut-être en sa compagnie, don Bosco put, à la mi-septembre, prendre la route de Stresa pour un voyage qui durerait, semble-t-il, environ une semaine¹⁰⁵. Il fallait aller à pied ou recourir aux voitures publiques¹⁰⁶. A Stresa, les entretiens d'objet matériel ou financier furent "cordiaux". Rosmini répéta sa promesse de prêter vingt mille francs pour la construction envisagée ; il ne demandait que quelques garanties. Selon don Bosco, ces garanties consistaient soit en une hypothèque sur le bâtiment Pinardi, soit en une disposition testamentaire, qui rembourserait le prêteur¹⁰⁷. La suite prouvera que Rosmini optait pour l'hypothèque. Il est peu probable que les conversations de Stresa aient pris une forme plus ou moins philosophique ou théologique. Don Bosco ne raffolait pas de ces sortes de considérations abstraites. Mais elles débordèrent peut-être sur la pédagogie. Là, sur le fond, l'accord entre les deux prêtres était parfait. De l'un comme de l'autre, on peut dire qu'ils étaient "hommes d'Eglise avant tout et jusque dans les fibres les plus intimes". L'Eglise est l'unique dépositaire de la liberté et de la vérité, pensait Rosmini.¹⁰⁸ Sa pédagogie était seulement plus cérébrale que celle de don Bosco¹⁰⁹. Il revendiquait la valeur universelle du catholicisme, unique fondement de toute vérité, de la loi morale et de la dignité humaine. Le catholicisme seul, avait-il écrit dans l'opuscule Sull'unità dell'educazione (Sur l'unité de l'éducation) (1826), peut vaincre l'individualisme des Lumières et restaurer l'unité des esprits - "première et immuable loi de l'éducation" - en les subordonnant à une autorité qui transcende la conscience individuelle. L'intérêt de ce philosophe était moral et religieux ; l'éducation devait guider l'homme à sa fin suprême ; là seulement, l'"instruction pleine et vitale", dont parlaient les Cinque piaghe, trouvait

son véritable sens¹¹⁰. Don Bosco, pour qui hors de l'Eglise catholique il n'y avait rigoureusement pas de salut et qui n'assignait pas d'autre fin véritable à l'éducation que le salut des âmes, appliquait les principes soutenus par Rosmini. Leurs démarches pédagogiques se ressemblaient.

Le retour de Stresa ne fut troublé pour don Bosco que par une pluie battante "jusqu'à Oleggio" au nord de Novara. Il avait dû emprunter à un prêtre de la communauté un parapluie que, arrivé à destination, il se trouva en peine de restituer. Bah ! l'abbé Branzini s'en procurera un autre¹¹¹. Cependant, une fois encore épuisé, il prenait un mois de repos à Castelnuovo¹¹². A son terme, avant de rejoindre à nouveau Turin, il remerciait son hôte pour son amabilité et sa courtoisie pendant les "jours fortunés" passés à Stresa¹¹³. Don Bosco se disposait à recevoir à son tour l'abbé Rosmini dans sa maison du Valdocco.

Il avait repris suffisamment de forces pour, le 28 novembre, aller prêcher un jubilé à Milan. La traversée de la frontière l'obligeait à acquérir un passeport. Daté du 27 novembre 1850, ce passeport nous apprend qu'à trente-cinq ans, il mesurait trente-huit onces piémontaises (soit 1 m 626), qu'il avait les cheveux châtain foncé, le visage ovale, le front, la bouche et le nez "moyens", les sourcils et les yeux "brun noir", pas de barbe et une bonne constitution¹¹⁴. Le fonctionnaire n'avait pas à signaler la brillance de ses yeux et l'harmonie de sa voix. Ce prêtre parlait bien. Les thèmes de la prédication milanaise de don Bosco : la pénitence, la conversion ou la confession, ne pouvaient heurter la police autrichienne. Il fit florès dans les paroisses dont les curés, plus ou moins craintifs, l'autorisaient à parler en chaire¹¹⁵. On commençait à connaître don Bosco hors des frontières du Piémont.

L'achat de la maison Pinardi

Pour le directeur de l'oratoire S. François de Sales de 1850, l'abbé Rosmini était un bienfaiteur parmi d'autres, respectables eux aussi. Depuis le mois de novembre de l'année précédente, don Bosco s'était mis à quêter des subsides auprès du gouvernement et des institutions de charité de son pays. Une supplique adressée par lui au roi Victor-Emmanuel fut alors enregistrée. Don Bosco y quémandait des secours pour les trois oratoires S. François de Sales, San Luigi et Angelo custode, ainsi que pour son foyer de "vingt-cinq lits"¹¹⁶. Le 14 décembre, le roi lui faisait verser quatre cents liras. Sans doute encouragé par ce geste, en février 1850, don Bosco se tourna simultanément vers le maire de Turin, le ministre de l'Intérieur et les administrateurs de l'Opera della mendicizia istruita¹¹⁷. Le 9 février, le conseil municipal transmet sa demande à l'autorité concernée. Une commission (le théologien Pietro Baricco, le prêtre Filippo Giuseppe Baruffi et l'avocat Giovanni Battista Notta) fut chargée d'enquêter sur l'oeuvre. Elle conclut que don Bosco recueillait "une quantité considérable de jeunes abandonnés par leurs parents", qu'il leur venait en aide "non seulement par l'instruction, mais de toutes manières et par des soins attentifs", et proposa de lui accorder mille liras, mesure que le conseil municipal approuva le 27 mai¹¹⁸. De son côté, le sénat enregistrerait le 1er mars un exposé du sénateur Ignazio Pallavicino en vue d'une subvention aux institutions de don Bosco¹¹⁹. Puis, quand l'année toucha à sa fin, celui-ci présenta une nouvelle supplique au roi, qui, cette fois, à la date du 17 décembre, lui octroya mille liras¹²⁰. Il demandait et il recevait.

Cependant, au début de 1851, les constructions annoncées à l'abbé Rosmini en mars précédent n'avaient pas été commencées. Les bonnes dispositions du signor Pinardi, proprié-
tair-

re de l'immeuble et du terrain de l'oratoire S. François de Sales, transformaient les projets de don Bosco. Le 7 janvier 1851, celui-ci écrivait à l'abbé Rosmini que son prêt servirait à l'achat de la propriété Pinardi. Un terrain de dimensions sensiblement égales, mais bâti et clôturé, remplacerait le simple terrain initialement prévu¹²¹. Prudent, don Bosco s'assurait que la maison Pinardi n'était pas hypothéquée¹²². Et, le 19 février 1851, le contrat était signé. Don Bosco essayait par un artifice (la création d'une société acquérante en tontine) de prévenir la cession à d'éventuels héritiers en cas de décès. Francesco Pinardi vendait "en commun aux prêtres Giovanni Bosco, Giovanni Borel, Roberto Murialdo et Giuseppe Cafasso les terrains et les constructions situés entre les propriétés des frères Filippi au levant et au nord, la strada della Giardiniera au midi et la propriété de dame Maria Bellezza au couchant". Le prix était établi à 28.500 liras, dont 20.000 versées par don Carlo Gilardi, représentant de l'abbé Antonio Rosmini-Serbati¹²³.

Quelques semaines après l'achat de la maison Pinardi, l'abbé Rosmini avait l'occasion de se rendre compte en personne de l'état des lieux. A la fin mars, il était à Turin pour le mariage du marquis Carlo Alfieri di Sostegno avec la fille (Giuseppina) du marquis Gustave Benso de Cavour et jetait un coup d'oeil - trop rapide au gré de don Bosco, qui aurait voulu lui soumettre ses plans - sur les projets de construction et de transformation du Valdocco.

Une véritable église

Désormais, don Bosco voulait bâtir sur son terrain une église "sous le titre de S. François de Sales" et agrandir la maison Pinardi en y ajoutant un étage. Son architecte avait calculé que l'église reviendrait à "trente mille francs"¹²⁴. En mai, les travaux de fondations de l'église étaient déjà

entrepris. Toutefois le "projet de construction d'une église et d'agrandissement des bâtiments du foyer pour la jeunesse en danger à ériger au Valdocco sur le territoire de la ville", projet signé par don Bosco et l'architecte Federico Blachier, ne fut remis à la municipalité que le 12 juin¹²⁵. Mais le conseil municipal faisait diligence : le 24 juin, il approuvait déjà le projet¹²⁶, et, le 30, signifiait son accord à don Bosco¹²⁷. Celui-ci s'efforçait de précipiter le mouvement avant les vacances d'été. Dès le 13 juin, il avait alerté le Roi¹²⁸. Son secrétariat d'Etat répondit favorablement¹²⁹. Et, le 20 juillet, la première pierre de l'église fut solennellement posée et bénite devant l'économe général Ottavio Moreno, qui représentait le gouvernement royal, le maire de Turin Giorgio Bellono, le riche commandeur Giuseppe Cotta et une foule de jeunes. Le P. Barrera prononça un discours de circonstance. Brosio et ses garçons veillaient au bon ordre¹³⁰.

L'affaire était en bonne voie. Mais il fallait désormais payer les maçons. Don Bosco multiplia les lettres d'appel aux évêques du Piémont. Ils réagirent par des encouragements et des félicitations ; seul l'évêque de Saluzzo répondit avec de l'argent. Don Bosco s'adressa au ministère de la Justice¹³¹, aux rosminiens¹³², etc. Le gouvernement du roi, qui lui accordait dix mille lires le 2 octobre et mille le 10 octobre, se montrait généreux¹³³. La construction progressa vivement durant les mois d'été. Giovanni Turchi racontera que, à l'époque de son entrée à l'oratoire S. François de Sales (mi-octobre 1851), les murs atteignaient la hauteur des fenêtres et qu'il participa aussitôt au transport des briques sur les échafaudages¹³⁴. "La nouvelle église est arrivée à son sommet et, avant l'hiver, on la couvrira de tuiles", constatait don Borel le 23 octobre¹³⁵.

Cependant l'argent fondait plus vite encore. L'église coûtera trois fois plus cher que l'architecte n'a prévu, annonçait alors don Bosco au rosminien Francesco Puecher, peut-être pour forcer la générosité de sa congrégation¹³⁶. Des ressources ordinaires ne suffisaient plus. Pour payer les dettes qui s'accumulaient, don Bosco se résolut, pour la première fois de sa vie, à organiser une loterie de bienfaisance. Le projet n'avait rien d'original dans le Piémont du temps. C'était, pour la société turinoise, "une façon, pour ainsi dire élégante, de faire oeuvre de bienfaisance", a-t-on remarqué¹³⁷. Les particuliers offriraient gratuitement les lots nécessaires. Il fallait, expliquait don Bosco à l'intendant général des finances (dont l'autorisation était indispensable pour ce genre d'opération), "élever une église plus belle et plus vaste" que la chapelle actuelle, trop mesquine pour les centaines d'enfants régulièrement accueillis dans l'oratoire Saint François de Sales. La somme à payer étant "considérable" (ragguardevole), pour ne pas devoir abandonner une entreprise déjà commencée, l'idée avait germé "de faire appel à la bienfaisance publique, afin de recueillir auprès des personnes charitables la plus grande quantité possible d'objets destinés à une loterie publique"¹³⁸. Une circulaire imprimée annonçait bientôt cette loterie aux éventuels donataires de lots. Pour justifier sa démarche, don Bosco y racontait longuement la naissance et le développement de l'oratoire Saint François de Sales. "Quelques personnes (avaient) vu avec peine grossir de jour en jour le nombre des jeunes oisifs et mal conseillés vivant de mendicité ou de vol aux carrefours et sur les places, (constituant) un poids pour la société et souvent à l'origine de mauvais coups." Profonde était leur tristesse de voir de jeunes travailleurs perdre le dimanche "par le jeu et l'intempérance le faible salaire de leur semaine". Pour re-

médier à ce mal, un oratoire sous le patronage de saint François de Sales avait été créé. On y trouvait tout ce qu'il fallait "pour célébrer les cérémonies religieuses et donner aux jeunes une éducation morale et civile par des jeux variés aptes à développer leurs forces physiques et à récréer honnêtement leurs esprits ..." ¹³⁹ Les bourgeois sensés de Turin ne pouvaient que donner raison à ces courageux défenseurs de l'ordre public.

Mais, par un effet inattendu, dans un climat intérieur brusquement exacerbé, cette circulaire faisait éclater dans l'oratoire du Valdocco une crise demeurée latente pendant plusieurs mois.

La crise des oratoires

L'année 1851 avait commencé de manière satisfaisante. Le 2 février, don Bosco avait béni ou fait bénir au Valdocco les vêtements ecclésiastiques de quatre jeunes de sa maison : Giuseppe Buzzetti, Felice Reviglio, Giacomo Bellia (ou : Belia, Beglia) et Carlo Gastini. Il espérait être aidé par eux. A cette occasion, il avait organisé chez lui un petit banquet, d'ailleurs plus ou moins réussi ¹⁴⁰. Puis, le 29 juin, la fête de saint Louis de Gonzague (renvoyée du 21) s'était passée, selon lui, "de la manière la plus dévote et la plus solennelle" qui soit ¹⁴¹. Rien n'avait manqué à la célébration : forte participation aux sacrements, chœurs d'enfants, musique, dialogues scéniques .., rien, si ce n'est une église suffisante pour la foule des jeunes qui cherchaient à y entrer ¹⁴². Toutefois, le dimanche 20 juillet, la pose de la première pierre de l'église nouvelle n'avait pas, semble-t-il, intéressé les oratoires satellites San Luigi et Angelo custode. Et, trois mois plus tard, une lettre de don Borel à don Pietro Ponte, responsable de l'oratoire S. Luigi, provisoirement à Rome où, avec Silvio Pel-

lico, il accompagnait la marquise de Barolo, nous apprend que la mésentente s'était insinuée entre oratoires, que l'on se refusait les prêts de matériels et que l'esprit général en pâtissait. Sans prononcer son nom, don Borel défendait le point de vue de don Bosco¹⁴³. La direction de S. François de Sales était donc contestée à S. Luigi. Avec sagesse, don Ponte répondit que, faute de "chef" désigné, l'autorité sur les oratoires n'était pas définie, que le "mutisme" sur ce point était de règle et qu'il n'était pas le seul à le déplorer. Il était souhaitable que don Borel remédiât aux inconvénients de cet état de choses.¹⁴⁴

En fait, les prêtres qui se consacraient spontanément à l'apostolat des jeunes dans les oratoires fondés ou absorbés par don Bosco, étaient pour celui-ci, non pas des subordonnés (comme il le laissait entendre quand il parlait, déjà pour ces années, de "congrégation" de S. François de Sales), mais des associés ou des collègues, réunis par le même zèle et la commune amitié. Or, l'expérience leur apprenait que de bonnes intentions partagées ne suffisaient pas à une parfaite collaboration. Pour des raisons de compétence ou de désaccords idéologiques, des aspirations à l'autonomie naissaient et se manifestaient à San Luigi et à l'Angelo custode. D'autant plus qu'en cette année 1851, l'annonce des agrandissements de S. François de Sales alimentait contre don Bosco d'anciennes accusations d'ambition et d'arrivisme. Le futur saint Leonardo Murialdo, qui commença de le connaître "vers 1851, quand (il) se mit à fréquenter l'oratoire de l'Angelo custode, fondé par don Cocchi, puis cédé à don Bosco", se rappelait avoir entendu certains membres du clergé turinois "interpréter peu aimablement les ouvertures des oratoires (de don Bosco), parce qu'ils les considéraient comme des moyens de satisfaire ses ambitions personnelles"¹⁴⁵.

En prévision d'un nouvel oratoire dans le Borgo Dora proche du Valdocco, les auxiliaires catéchistes et animateurs de don Bosco étaient attirés dans cette direction. C'était une manière de faire pièce à l'oratoire Saint François de Sales. "Il y eut toujours, expliquera Giuseppe Brosio, des gens contraires à la bonne marche de l'oratoire qui s'ingéniaient à jeter de la zizanie parmi les jeunes qui le fréquentaient. Ils ne manquaient pas la plus minime occasion de tirer prétexte à des désordres ..." ¹⁴⁶ Ce témoin, qui semble avoir été plus positif qu'halluciné, affirmait même qu'en 1851 "un complot secret (visait à) réduire l'oratoire à un rien, comme ils disaient ; et (que), parmi les chefs de la conjuration, il y avait les prêtres ... (dont il taisait les noms), qui fréquentaient l'oratoire ..." ¹⁴⁷ L'un de ces prêtres cherchait à entraîner les jeunes responsables dans l'oratoire concurrent. Brosio raconta sa propre aventure. Il avait d'abord été invité à une promenade pour le dimanche qui suivait. Ce jour-là, après la messe à Saint François de Sales il avait eu droit, pour la sortie promise, à un excellent déjeuner, des divertissements, des chansons, des jeux, et enfin à un excellent café servi le soir à Porta Palazzo. Don Bosco l'écouta rendre compte de sa journée et lui conseilla d'accepter l'invitation reçue pour un autre dimanche. Cette fois la sortie commença par la messe dans une église dûment désignée et se termina avec le déjeuner. A son départ, Brosio reçut du prêtre six beaux écus. Une grande merenda (un grand goûter) était prévue pour le dimanche qui venait. "En ces deux circonstances les discours ne manquaient pas de nous encourager à abandonner l'oratoire ; on nous disait que Dieu se trouvait partout et qu'il était possible de se sanctifier n'importe où" ¹⁴⁸. Honteux, Brosio raconta à don Bosco sa deuxième journée hors de S. François de Sales. Il s'était empressé, expliquait-il, de remettre l'argent de sa "trahi-

son" à un père de famille pauvre de sa connaissance. Don Bosco lui demanda de ne pas se rendre à la nouvelle invitation.¹⁴⁹ C'était, peut-on penser, au dernier trimestre de 1851.

Au début de l'année nouvelle, les adversaires de don Bosco se servirent de la circulaire de la loterie (20 décembre 1851) pour exciter contre lui les jeunes gens de l'oratoire S. François de Sales. Brosio racontera¹⁵⁰ qu'un jour de fête, après les cérémonies liturgiques¹⁵¹, les plus grands avaient été convoqués par certi signori - probablement des prêtres auxiliaires de don Bosco - pour discuter d'"une question touchant à (leur) honneur"¹⁵². Don Bosco les avait, paraît-il, déshonorés en les traitant dans la presse de vagabonds et de voleurs. Les organisateurs de la réunion s'appuyaient sur la description de la clientèle de l'oratoire dans la circulaire du 20 décembre. Don Bosco avait omis, disait-on, d'écrire qu'il recevait aussi des jeunes gens de bonne famille. La remarque suscita une extrême agitation dans la salle. Bravement, Brosio demanda la parole : don Bosco n'avait certainement pas voulu déshonorer ses jeunes, il y avait eu erreur de copiste, faute d'imprimerie ... Mais l'excellent garçon¹⁵³ fut aussitôt contré par un murmure hostile, qui s'amplifia et, en quelques instants, se transforma, écrivit-il, en cris et en hurlements dignes d'une assemblée de spiritati (possédés). Quelqu'un lui rétorqua qu'une correction de l'article incriminé ne rendrait pas à la jeunesse l'honneur qu'elle avait perdu. "Voulez-vous mander à ceux qui piétinent votre honneur une députation chargée d'obtenir leurs excuses ?" La proposition fut accueillie par un rugito (rugissement) d'approbation. Et c'est ainsi que, le dimanche suivant, dans la sacristie minuscule de l'oratoire, trois ou quatre jeunes particulièrement excités apostrophèrent don Bosco sur sa circulaire. Il leur observa que les garçons honnêtes de l'oratoire, au lieu de prendre en mauvaise part ce qu'il a-

vait dit de sa clientèle en général, devaient se féliciter de coopérer à une oeuvre aussi excellente. Mais l'un des délégués s'enflamma et se mit à l'insulter gravement, lui-même et aussi ses oratoriens. Don Bosco, raconta Brosio qui, ayant perçu le bruit d'une altercation, était entré dans la sacristie, ne se contenta plus et réagit avec violence. En quarante-trois ans, le bersagliere ne le vit jamais dans pareille fureur. Il traita le garçon de birichino (polisson, vaurien ...) et menaça de le chasser de l'oratoire¹⁵⁴.

L'opposition reçut alors sa base. Au cours du mois de février¹⁵⁵, l'oratoire de S. Martino, pour lequel les catéchistes de don Bosco avaient été sollicités, fut ouvert aux Mulini de Borgo Dora, à proximité de Porta Palazzo et à quelque cinq cents mètres de S. François de Sales. On y était plus gâté qu'au Valdocco. Des jeunes de don Bosco - Gastini par exemple - crurent pouvoir se partager entre les deux oeuvres. Mais don Bosco, qui ne supportait pas leurs allées et venues, était d'un autre avis : il leur imposa de choisir et les intéressés ne revinrent plus chez lui¹⁵⁶. Les fidèles - en tête desquels le bersagliere si l'on en croit le récit qu'il nous a laissé - s'efforcèrent de narguer l'oratoire concurrent¹⁵⁷. Les garçons du bersagliere manoeuvraient hors de la propriété sur les terrains vagues du Valdocco et, parfois, jusque dans les prés du Borgo San Donato, donc près de San Martino. A destination, Brosio achetait deux grands paniers de fruits aux frais de don Bosco et en faisait ostensiblement une distribution générale¹⁵⁸.

Cependant la crise se dénouait. Certes les quatre clercs de l'année précédente abandonnèrent peu à peu le service de don Bosco¹⁵⁹. Mais trois jeunes gens destinés à une carrière brillante à ses côtés s'attachaient alors définitivement à lui. Michele Rua, né à Turin le 9 juin 1837, connaissait don Bosco depuis l'âge de huit ans (septembre 1845). Il avait été

élève des frères des Ecoles Chrétiennes, puis il avait suivi des cours secondaires en ville. Le 24 septembre 1852, il entra à l'oratoire au titre d'interne et, le 3 octobre, recevait l'habit clérical des mains de don Bosco dans la chapelle du Rosaire aux Becchi. Giovanni Cagliero, né à Castelnuovo d'Asti le 11 janvier 1838, qui avait depuis toujours entendu chanter autour de lui les louanges de don Bosco, l'avait précédé d'un an dans l'internat du Valdocco (2 novembre 1851)¹⁶⁰. Quant à Giovanni Battista Francesia, qui n'était ni de Turin, ni de Castelnuovo, mais de San Giorgio Canavese, où il était né le 3 octobre 1838, son attachement à don Bosco était devenu définitif le jour de la Toussaint de 1850, quand il s'était confessé à lui. Deux ans après, le 22 juin 1852, il entra lui aussi dans la casa annessa¹⁶¹.

Entre temps, un décret de Mgr Frasoni daté de Lyon le 31 mars 1852, qui nommait don Bosco "directeur et chef spirituel" de l'oratoire S. François de Sales, auxquels devaient être "unis et dépendants" les oratoires S. Luigi Gonzaga et S. Angelo custode¹⁶², stabilisait sa situation dans le diocèse de Turin. L'origine de cette importante décision prise par un évêque loin de son siège n'a pas été tout à fait déterminée. Il est cependant probable que don Borel était intervenu auprès de l'archevêque, soit directement, soit par l'intermédiaire de don Cafasso, à la suite de l'échange épistolaire des mois précédents. On se rappelle en effet que don Ponte souhaitait une clarification des responsabilités et demandait à son correspondant d'agir en ce sens. Le décret valorisait la place de don Bosco parmi les oratoires de Turin. Par là, il approuvait ses méthodes et légitimait ses initiatives. Les langues cléricales s'acharneront moins contre lui. Provisoirement.

La loterie de 1852

Coincitant avec la crise des oratoires, la loterie d'une part, l'achèvement de l'église de l'autre, ont multiplié les soucis de don Bosco pendant les sept premiers mois de l'année 1852.

La loterie pour le financement de l'église avait été autorisée sans problèmes le 9 décembre 1851¹⁶³. Un comité de vingt-cinq personnes (vingt laïcs et cinq ecclésiastiques)¹⁶⁴ suffisamment honorables coiffait l'entreprise. Don Bosco comptait sur l'aide de quelque cent trente "promoteurs" et "promotrices", qui n'avaient pas été nécessairement consultés avant de figurer sur une liste imprimée par ses soins dès le mois de décembre. Sa lettre plaisante de la veille de Noël sous forme de saynète entre lui et le chanoine Pietro De Gaudenzi, archiprêtre à Vercelli, son correspondant, expliquait ce qu'il attendait d'eux. Après les salutations préliminaires et quelques phrases sur les frais de la construction de l'église, le chanoine ami lisait :

"Archiprêtre. - (...) Je m'étais aussi engagé à envoyer quelques briques.

Bosco. - C'est l'une des raisons de ma visite.

A. - J'ai compris, j'ai compris, vous voulez les emporter aujourd'hui ?

B. - Non, monsieur l'archiprêtre, vous pouvez me les expédier à votre convenance, soit par mandat postal, soit par lettre accompagnée de quelques billets de banque. Pour l'instant, je ne rentre pas chez moi, je suis en visite chez les bienfaiteurs de l'église.

A. - Comme il est malin ! Il plume l'oie sans la faire crier. Qu'y a-t-il dans ce paquet ? Oh ! "Plan pour une loterie" ... et encore pour l'église de l'oratoire. Mais, mais, qu'est-ce qui arrive ? Vous m'avez mis parmi les promoteurs ! Pourquoi cela ? Pourquoi ?

B. - Monsieur l'archiprêtre, je vous ai placé devant le fait accompli. Je craignais que, dans votre modestie, vous ne trouviez une raison de vous épargner cette peine. C'est pourquoi j'ai inscrit votre nom sans le dire.

A. - Brigand de don Bosco. Mais qu'est-ce que j'ai à faire ?

B. - Pour l'heure, commencez par distribuer ces invitations. Et si vous pouvez avoir des objets, envoyez-les à Turin par messenger ; d'ailleurs je ne doute pas que vous en trouverez. Quand les objets auront été rassemblés, on en fera l'expertise, nous imprimerons des billets à diffuser et à placer à 0,50 fr. Tout cela, c'est votre affaire (...)

A. - Maintenant que vous m'avez mis dans cette histoire (litt. : imbroglio) , je tâcherai d'en sortir le mieux que je pourrai.

B. - J'ai fait ma commission. Vale in Domino (Salut dans le Seigneur) ! Bonnes fêtes, bonne fin, bon et saint début d'année ! Que le Seigneur vous bénisse avec tous ceux qui voudront avoir la charité de participer à notre loterie. Sur ce, je pars sur mon Pégase ; je pars, rapide comme le vent, pour visiter le P. Goggia à Biella." ¹⁶⁵

La mission des promoteurs et des promotrices de la loterie était donc double : chercher des lots d'abord, placer les billets ensuite.

Après un temps d'hésitation, les lots affluèrent. "Un tableau, un tricot, un livre, une broderie, une toile, un drap, un article de quincaillerie, toute oeuvre d'art ou d'industrie en or, en argent, en métal ou en bois sera reçu avec la plus grande reconnaissance, parce que n'importe quel petit objet ajouté aux autres contribue à former une somme importante" ¹⁶⁶. On saura dans un instant pourquoi cette somme devait être "importante". Don Bosco numérotait trois mille lots sur son catalogue imprimé : des tasses, des portemonnaie, des tableaux, des lithographies, des livres pieux ou non, des parapluies, des vases, des châles, des paniers, une rose artificielle, des médailles, des boutons de pierre, des broderies, des coussins, des coupons d'étoffe, etc., etc. Les tableaux d'auteur représentaient 35 % de la valeur totale, a-t-on calculé ¹⁶⁷. Sur l'imprimé, le nom du donateur accompagnait l'objet donné. Le premier des sept lots "complémentaires" selon le livret : "Calice d'argent ciselé avec coupe et patène dorées, offert à l'Oratoire par l'illustrissime chevalier Giuseppe Dupré" ¹⁶⁸, ressemblait

à une plaisanterie. Il provenait du "directeur du placement des fonds au conseil d'administration de la caisse d'épargne de Turin", de surcroît membre du comité organisateur de la loterie. Imaginez un gagnant qui retirerait le calice d'argent ciselé de l'oratoire S. François de Sales ! Son inscription sur le catalogue grossissait la somme totale, c'était sa véritable raison d'être.

Quand l'expert (choisi par l'administration) eut déterminé la valeur des objets mis en loterie, permission fut accordée à don Bosco d'émettre 99.999 billets à cinquante centimes l'unité. Les lots furent exposés à l'examen du public dans de grandes salles auprès de l'église San Domenico. Afin d'écouler le maximum de billets don Bosco retarda le plus qu'il le put la date du tirage (imposée elle aussi par l'administration). Initialement fixé au 30 avril, ce tirage fut d'abord renvoyé au 31 mai, puis au 30 juin, enfin, de manière irrévocable, au 12 juillet. Entre temps, à la suite de l'explosion effroyable, le 26 avril, d'une poudrière, qui avait endommagé l'œuvre voisine du Cottolengo, l'Armonia annonça, au nom de la commission, que la moitié du bénéfice de la loterie lui serait réservée¹⁶⁹.

Cependant don Bosco multipliait les lettres aux bienfaiteurs potentiels en y incluant des blocs de billets de loterie. Il sollicitait les évêques du pays. Leurs réponses soigneusement archivées pouvaient le réjouir.¹⁷⁰ De tous côtés, la mobilisation était imposante. "Le souverain pontife, le roi, la reine mère, la reine, et, en général, toute la cour royale se signalèrent par leurs offrandes", écrira don Bosco¹⁷¹. Environ 74.000 billets purent être placés¹⁷².

Le tirage, présidé par le vice-sindaco et surveillé par trois scrutateurs, eut lieu en public sur le balcon intérieur de l'hôtel de ville, les 12, 13 et 14 juillet. Don Bosco, Federico Bocca (l'entrepreneur de l'église), don Gio-

vanni Borel et Lorenzo D'Agliano signèrent le procès verbal¹⁷³. Le bénéfice réalisé fut considérable. "Nombre de ceux qui avaient gagné quelque chose y renoncèrent pour l'église", confiera don Bosco. De la sorte, le 13 novembre 1852, l'Armonia pourrait informer que les lots restants seraient vendus avec une réduction de 20 % sur leurs "prix d'estimation"¹⁷⁴. Selon l'organisateur, le gain, tous frais déduits, fut de vingt-six mille francs nets¹⁷⁵.

La bénédiction de l'église S. François de Sales (20 juin 1852)

Lors du tirage, l'église, pour laquelle la loterie avait été imaginée, était bénite depuis trois semaines. Ses dimensions étaient modestes (11 m. sur 28 m.), mais, à la grande satisfaction de don Bosco, elle existait.

Il est vrai que la cérémonie inaugurale n'avait pas eu le relief qu'il aurait souhaité. Il l'avait espérée présidée par un évêque prestigieux. Pressentis, l'archevêque de Vercelli, Mgr Alessandro d'Angennes, puis l'évêque d'Ivrea, Mgr Luigi Moreno, s'étaient récusés¹⁷⁶. A la veille de la fête, la curie turinoise avait délégué pour la bénédiction le curé de Borgo Dora, le très révérend théologien don Agostino Gattino. C'était certes "une personne qui, par ses éminentes vertus, par ses vastes connaissances fait l'honneur du clergé turinois"¹⁷⁷. Mais le saint et docte personnage n'était pas mitré¹⁷⁸. Autre déception, don Bosco avait transmis sa circulaire particulière d'invitation (16 juin 1852) aux principales autorités de la ville. Et le sindaco Giorgio Bellono, le vice-sindaco Giacinto Cottin et le directeur du Museo d'antichità Francesco Barucchi s'étaient excusés à leur tour¹⁷⁹.

L'inauguration eut lieu devant les bonnes volontés - principalement le comité de la loterie - et une foule d'enfants au cours de la matinée du dimanche 20 juin 1852¹⁸⁰. Vers

8 h 30, don Gattino bénit la nouvelle église, y célébra la messe et prononça le discours qui convenait. Il disserta sur l'église "maison de Dieu" et "maison de prière". Tandis que l'orateur exposait "la sainteté de notre foi et la supériorité de notre religion sur les croyances des autres peuples, écrivit le lendemain le rédacteur du journal La Patria, nous nous croyions transportés aux temps où l'on prêchait aux populations rassemblées dans l'immense temple du ciel ou dans les entrailles de la terre - c'est-à-dire, probablement, soit en plein air, soit dans les catacombes - la parole du Dieu qui est mort pour notre salut". Moins imaginatifs, les garçons étaient surtout impressionnés par le détachement de la garde nationale qui veillait au bon ordre et tirait une salve à l'instant de la bénédiction du très saint sacrement. Cette pétarade "produisit un effet admirable", rappellera plus tard la Storia dell'Oratorio. A la suite de la cérémonie les bienfaiteurs présents furent convoqués dans l'ancienne chapelle convertie en salle de réception. Don Bosco les remercia, un chœur d'enfants chanta un motet et un garçon lut une ode composée par un don Bosco visiblement heureux d'avoir enfin, dix ans après sa première tentative du Convitto, dignement stabilisé son oratoire :

"Comme un oiseau, de branche en branche,
 Va cherchant un abri fidèle
 Pour y installer son nid
 Et, tranquille, s'y reposer (...)
 Ainsi, depuis dix ans et plus,
 Ce nid, nous l'avons cherché"¹⁸¹

A bon droit, depuis Lyon, le 20 juillet, l'archevêque Frasoni félicita don Bosco pour sa nouvelle église¹⁸².



"L'Oratoire est donc terminé, la mission de Don Bosco réalisée", prétendait La Patria du 21 juin 1852. Le rédacteur raccourcissait sa besogne. Pendant le deuxième semestre de 1852, don Bosco poursuivit dans la peine une "mission", qui lui valait un cortège de tracasseries apostoliques, financiers et autres. "Les affaires des Oratoires continuent de prospérer, mandait-il le 30 novembre au cardinal Antonelli. Leurs chapelles respectives sont pleines de jeunes les jours fériés, les saints sacrements y sont aussi fréquentés. Mais un débordement de livres et de journaux pervers nous fait redouter un méchant avenir. Les livres les plus antireligieux et les plus obscènes sont vendus au public et proposés à chaque pas par les crieurs sur les places ..." ¹⁸³ Don Bosco méditait une riposte à cette sorte de littérature avec les futures Letture cattoliche. Et il quêtait, encore et toujours, des secours financiers. Le 11 octobre, il recevait de l'ordre des saints Maurice et Lazare une subvention de trois cents lires ¹⁸⁴. Le 18 novembre, il plaidait à nouveau sa cause auprès de l'oeuvre de la Mendicità istruita ¹⁸⁵ ; et, le 11 décembre, il demandait au maire de Turin un subside pour ses classes élémentaires ¹⁸⁶. A cette dernière date, un désastre venait de troubler ses desseins. Où allait-il loger ses internes ? On se souvient que, auprès de l'église S. François de Sales, don Bosco projetait d'agrandir sa maison Pinardi. En fait, quand les maçons en avaient eu fini avec l'église, ils avaient rapidement dressé à la suite de cette maison un immeuble de deux étages. Hélas, au milieu de la nuit du 1er au 2 décembre, une partie de la nouvelle bâtisse croula brusquement ; et, vers cinq heures et demie

du matin, le reste suivit dans un terrible fracas.¹⁸⁷ Par bonheur il n'y eut pas de mort. Don Bosco prit sa mésaventure avec philosophie. Puisque telle est la volonté de Dieu ! Quatre jours après l'accident, il expliquait au curé de Capriglio : "... J'ai eu un malheur. La maison en construction s'est presque entièrement écroulée, alors qu'elle était déjà presque couverte." On déplorait trois blessés graves, que nous savons avoir été des ouvriers pendant les jours précédents. "Pas un mort, mais une peur, une consternation à expédier dans l'autre monde le pauvre don Bosco. Sic Domino placuit (Ainsi a-t-il plu au Seigneur) !" ¹⁸⁸

"Le pauvre don Bosco" continuait bravement sa mission de prêtre "affecté à la direction des oratoires de jeunes érigés à Turin"¹⁸⁹. Il avait fréquemment l'occasion de confesser des gens hors de son diocèse, mais sans la possibilité de recourir à l'évêque du lieu pour la juridiction indispensable. Pour les combattre efficacement, il était obligé de prendre connaissance de livres prohibés par l'Eglise. Il désirait organiser pour ses jeunes une messe de communion à minuit le jour de Noël ...¹⁹⁰ Tant de tâches le sollicitaient ! Sa vie d'apôtre du Valdocco ne faisait que commencer.

17.7.79

N o t e s

1. Piano di Regolamento dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco, ms autographe de don Bosco, 28 p. numérotées, plus une page bis et une feuille volante ; ACS 026, FdB 1955 B1-D5. Edité par bribes et incomplètement en MB III, 91, 98-108, 125-126, 162-164, 167-168.

2. Le terminus a quo de la date de ce Piano di Regolamento est 1847, quand fut fondée la compagnie de S. Louis de Gonzague, décrite dans l'un de ses chapitres. Son terminus ad quem pourrait être 1850, 1851 ou 1852, plus tard encore ...

3. Nous voulons dire qu'il ne fut peut-être jamais communiqué dans l'oratoire primitif (1847-1852). - Il est probable que don Bosco recourut à un ou à des modèles pour écrire ce Piano di Regolamento. Mais, alors que les modèles de ses constitutionssont aujourd'hui identifiés, celui ou ceux du Piano di Regolamento dell'Oratorio ne le sont pas encore. Il est seulement vraisemblable que don Bosco s'inspira, directement ou indirectement, des règlements milanais ou de leurs propres modèles. Don Bosco n'a pas recopié, même par extraits, l'énorme Regolamento organico disciplinare e pratico dell'Oratorio festivo di S. Luigi G. eretto in P. Comasina contrada di S. Cristina 2135 D, fondé à Milan le 19 mai 1842, dont un exemplaire (1 cahier ms, 208 p.) fut en d'autres temps déposé aux archives salésiennes (ACS, scatola D 487). Les différences rédactionnelles entre ce texte et le sien sont trop importantes. Mais le parallélisme de leurs constructions est sensible. Les deux premières parties du règlement milanais (p. 1-64) et l'ensemble du Piano turinois avaient deux sections semblables, la première sur les charges, la deuxième sur la discipline ; la plupart des véritables charges de Milan, exactement le directeur, le préfet, les protecteurs, l'assistant, le chancelier, les pacificateurs, ainsi que les ispettori dei giuochi auxquels correspondaient chez don Bosco les regolatori della ricreazione, apparaissaient dans le règlement de Turin ; les dix numéros des Regole disciplinari de Milan (p. 53-64), dont sept commençaient par le mot Contegno, c'est-à-dire comportement (à l'oratoire, dans les pratiques de piété, hors de l'oratoire ...), avaient aussi leurs analogues dans quatre des neuf chapitres de la deuxième partie (sans titre) de Turin ; ajouter que la substance des trois autres chapitres turinois (chap. 7, 8, 9) figurait dans la longue troisième partie de Milan, en bonne part sur les manifestations de piété (p. 65-176). Si ces similitudes ne permettent pas de conclure à une copie de l'une sur l'autre, une même origine ou une quelconque dépendance (par l'intermédiaire d'un autre Regolamento) des deux pièces paraît évidente. (Voir les travaux de Gioachino Barzaghi, entre autres Tre secoli di storia e pastorale degli oratori milanesi, Turin, Elle Di Ci, 1985, p. 253-274 ; Alle radici del Sistema preventivo di don Bosco, Milan, Libreria editrice salesiana, 1990, passim, auteur qui s'avance d'ailleurs beaucoup plus que l'on croit pouvoir le faire ici dans la question des dépendances milanaises de don Bosco.)

4. "Cet oratoire est placé sous la protection de saint François de Sales pour indiquer que la base sur laquelle repose cette congrégation, tant pour celui qui commande que pour celui qui obéit doit être la charité et la douceur,

vertus caractéristiques de ce saint" (p. 1). "Charité, patience réciproque dans le support des défauts d'autrui, promouvoir le bon renom de l'oratoire et de ses employés, et encourager chacun à la bienveillance et à la confiance envers le recteur, sans quoi on ne parviendra jamais à maintenir l'ordre ni à promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes" (p. 16). - Le chapitre sur la matière des prédications et des instructions, p. 24.

5. Regolamento dell'oratorio di San Francesco di Sales per gli esterni, Turin, 1877.

6. MO 207/60-83.

7. "Giovani che fecero gli esercizi spirituali la prima settimana di luglio 1849" et "Per gli esercizi spirituali, 23 luglio 49", feuilles reproduites en FdB E5-7.

8. MO 209/25 à 210/36.

9. MO 210/51-60.

10. MO 211/61-73.

11. Informations sur ces exercices dans une lettre contemporaine de G. Bosco à G. Borel, Giaveno, 12 septembre 1850 (Epistolario Motto I, p. 111-112) ; dans une liste de retraitants (ACS 132 ; FdB 250 E2-3), et dans G. BROSIO, Relazione I, p. 7, 10, 28-29. Brosio avait participé à cette retraite de Giaveno. Le long récit des MB IV, 112-124 est par endroits gratuit. Ainsi l'histoire de la sagra, supposée racontée en chemin par don Bosco, fut recopiée sous cette forme par don Lemoyne sur une note du Bollettino salesiano, qui provenait elle-même de quelque guide ou encyclopédie. Quant à la liste des retraitants avec indication de leurs âges respectifs en MB IV, 122, n. 1, elle nous pose un curieux problème. Don Lemoyne l'a rédigée sur l'autographe signalé à l'instant de don Bosco, qui, s'il n'était pas intitulé comme il l'affirmait ("Cosi' leggiamo in un autografo di D. Bosco : Esercizi a Giaveno 1850 ...") : "Exercices à Giaveno en 1850", comportait vers la fin et à la suite de 114 noms : "Seguono i nomi di altri trenta giovani di Giaveno che intervennero pure agli esercizi spirituali dati nel Seminario di Giaveno" ; puis : "Per la veracità dei nomi sopra descritti. - Torino 21 settembre 1850. - D. Bosco Gio.", lignes qui nous interdisent de douter qu'il s'agit bien de la retraite de Giaveno en 1850. Mais, cette année-là, les personnes nommées avec leurs âges avaient pour la plupart, autant qu'on en puisse juger, quelque deux ans de moins qu'il n'est dit sur la liste. Ainsi Rua Michele (né en 1837) aurait eu 16 ans, Beglia Giacomo (né en 1835), 17, Savio Angelo (né en 1835), 17 également ... Ladite liste fut établie

pour l'oeuvre pie de S. Paolo, qui avait promis de rembourser les frais des exercices spirituels, probablement à la condition que les retraitants seraient des jeunes gens de plus de quinze ans. Il faut croire que don Bosco avait systématiquement vieilli les plus jeunes et que sa signature ne garantissait que l'exactitude des noms, non pas celle des âges ...

12. La journée du retour à Turin a été décrite par Brosio, Relazione I, p. 28-29.

13. "Regalo di Pio IX a' giovanetti degli oratorii di Torino", Armonia, 26 juillet 1850 ; Breve ragguaglio della festa fattasi nel distribuire il regalo di Pio IX ai giovani degli oratorii di Torino, Turin, Eredi Botta, 1850, 28 p. La fête a été racontée par G. Bonetti, Storia dell'Oratorio, chap. XXVI (Bollettino salesiano, février 1881, p. 9-13), et par G. BROLIO, Relazione I, p. 21-23. Mais le récit de ce dernier semble dépendre de Bonetti.

14. D'après la lettre du nonce Antonucci à don Bosco, Turin, 2 mai 1849, éditée dans le Breve ragguaglio .., cit., p. 10-11.

15. Sur ce voyage (2-12 avril 1850), voir G. MARTINA, Pio IX (1846-1850), p. 416-417 ; C. FALCONI, Il cardinale Antonelli, Milan, Mondadori, 1983, p. 247-256.

16. D'après la lettre du cardinal Antonelli au nonce Antonucci, Portici, 2 avril 1850 ; éditée dans le Breve ragguaglio .., cit., p. 13-14.

17. G. BROLIO, Relazione I, p. 23.

18. La Chiesa cattolica-apostolica-romana è la sola vera Chiesa di Gesù Cristo. Avvisi ai cattolici, Turin, Speirani et Ferrero, 1850, p. 3.

19. D'après J.-J. PARANER, Abrégé de l'histoire des valdois .., Pignerol, Joseph Chiantore, 1872, p. 109.

20. I Valdesi, ossia i Cristiani-Cattolici secondo la Chiesa primitiva abitanti le cosi' dette Valli di Piemonte. Cenni storici, par Amedeo Bert, "ministro del culto valdese e cappellano delle legazioni protestanti a Torino", Turin, Gianini et Fiore, 1849, XXXV-498 p.

21. I Valdesi .., cit., p. 3-4.

22. I Valdesi .., cit., chap. I, p. 5-37.

23. I Valdesi .., cit., chap. II, III, IV, p. 38-106.

24. I Valdesi .., cit., chap. V, p. 107-118.

25. I Valdesi ..., cit., chap. VI, p. 119-137.
26. En action de grâce, Rome faisait chanter des Te Deum, prétendait Amedeo Bert.
27. I Valdesi, cit., chap. VIII-XI, p. 138-255.
28. I Valdesi ..., cit., chap. XII, p. 257-271.
29. I Valdesi ..., cit., chap. XIII-XIV, p. 272-348. - L'édit, daté du 17 février, ne fut publié que le 25 ou le 27.
30. I Valdesi ..., Conclusion, p. 349-380. Les cent dernières pages du livre étaient consacrées à des appendices.
31. I Valdesi ..., cit., p. 5-7.
32. I Valdesi ..., cit., p. 59-60. Et voir, dans ce livre, p. 399-410, un long "Paragone tra alcune dottrine cattoliche romane e la Sacra Scrittura alla quale attingonsi i Valdesi".
33. Storia ecclesiastica, 1845, p. 226-228 ; morceau repris dans l'édition de 1848, p. 110-111. - Au vrai, les origines vaudoises, présentées de façon assez contradictoire par Amedeo Bert et don Bosco, doivent être situées dans le mouvement des prédicateurs du retour à l'Evangile, qui fleurit au douzième siècle et dans les premières années du treizième. L'un des trois auteurs d'une Storia dei Valdesi réputée (Turin, Claudiana, 1974-1980, 3 vols) les a ainsi décrites : "Valdès ou Valdo (le nom de Pierre n'est attesté qu'en 1368) était un riche marchand de Lyon qui, ardent à lire les Saintes Ecritures, fut amené, vers 1175, à se convertir à la suite de la méditation des paroles de Jésus au jeune homme riche (Matth. XIX, 16-22). Ayant vendu tous ses biens, il donna la moitié du produit à sa femme et à ses deux filles, consacrant l'autre moitié à secourir les gens les plus pauvres ainsi qu'à faire traduire la Bible en langue vulgaire et à en faire établir des copies. Il se mit alors à prêcher l'Evangile, faisant bien vite de nombreux disciples, qu'il rassembla en une fraternité soumise aux trois vœux monastiques et consacrée à la prédication itinérante, mais cette mission fut soudain interdite par l'archevêque de Lyon. Durant le IIIe concile du Latran (1179), une délégation de vaudois fut reçue par le pape Alexandre III, qui approuva leur règle de vie, mais ne leur fit aucune concession particulière touchant au droit de prêcher et se contenta de les renvoyer, pour cela, à leur archevêque. N'ayant pas obtempéré aux injonctions de la hiérarchie, ils furent alors excommuniés par le concile de Vérone en 1184 (...)" Valdo VINAY, "Vaudois", Encyclopaedia universalis, nouv. éd., t. 23, 1989, p. 371-372.

34. La note précédente permet de nuancer certaines affirmations de don Bosco sur leur condamnation. Remarquer que le concile de Vérone (1184) n'était pas oecuménique.

35. Il n'en avait peut-être pas encore pris connaissance quand il rédigeait les Avvisi ai cattolici. Mais il le lut, au moins per summa capita, en 1850-1851, au temps où il composait le Cattolico istruito, terminé apparemment à la fin de 1851. Voir, dans cet ouvrage : "In un grosso libro intitolato I Valdesi riesce difficile poter leggere una sola pagina senza incontrare errori di senso, contraddizioni, sbagli di cronologia, citazioni che non esistono" (Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XVII, p. 78).

36. L'ensemble du Cattolico istruito est présenté dans le fascicule III, p. 25-42, de ces Etudes préalables. On ne parlera ici que des pages de ce livre concernant les vaudois.

37. "D. Che cosa s'intende per religione ? - R. Per religione s'intende il culto dovuto a Dio nel modo da lui dovuto." Don Bosco se référait à ce que les théologiens appellent la vertu de religion.

38. La "divinité" d'une Eglise ne peut s'entendre ici que par son rattachement au Christ tête, qui est le fils de Dieu.

39. Don Bosco s'avançait trop, cela va sans dire aujourd'hui, quand il prétendait que les Eglises non catholiques, à commencer par l'Eglise vaudoise, professaient des doctrines "repugnanti a Dio medesimo", qu'elles changeaient sans cesse d'opinion et qu'elles rejetaient l'enseignement des apôtres.

40. "Una risposta ai Protestanti" (titre du § V).

41. Voir ces Etudes préalables, fasc. III, p. 15.

42. Il cattolico istruito, deuxième partie, p. 77-81, 83, 86, 89.

43. Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XV, p. 73-74.

44. Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XIX, p. 97-98.

45. "La Chiesa cattolica non vario' mai i dogmi insegnati dagli Apostoli" (Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XXIX, p. 165).

46. Formule de don Bosco à propos de l'invocation des saints, dans le Cattolico istruito, deuxième partie, entretien XXX, p. 195.

47. Sur ce dominicain français du XIII^e siècle, né à Belleville-sur-Saône dans le diocèse de Lyon, notice de R. AUBERT,

"Etienne de Bourbon ou de Bellavilla", DHGE, t. XV, 1963, col. 1211-1212.

48. Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XV, p. 72.

49. "Lo scrittore di questi trattenimenti reputa a suo dovere di osservare che le espressioni le quali potranno a taluno sembrare un po' vibrante, riguardano unicamente agli scritti escludendo qualsiasi allusione alla persona del ministro valdese" (Il cattolico istruito, deuxième partie, entretien XVII, p. 80, n. 1).

50. L'histoire de la naissance des conférences de saint Vincent de Paul est narrée dans toutes les biographies de Frédéric Ozanam (1813-1853), par exemple dans Louis BAUNARD, Frédéric Ozanam d'après sa correspondance, 6e éd., Paris, de Gigord, 1926, p. 94-104.

51. D'après l'introduction des Regolamenti della Società di S. Vincenzo de' Paoli, Gênes, au Bureau de la Société, 1855, p. 6.

52. Voir F. MOLINARI, "Le Conferenze di S. Vincenzo in Italia nel sec. XIX", dans le recueil Spiritualità e azione del laicato cattolico italiano, Padoue, Antenore, 1969, I, p. 62.

53. La date exacte, que Molinari (art. cit., p. 64-65) ignorait, nous arrive dans la brochure Noces d'or de la Société de St Vincent de Paul à Nice, 1844-1894, Nice, Imprimerie du Patronage Saint-Pierre, 1894, rédigée par le président Ernest Michel.

54. F. MOLINARI, art. cit., p. 66-67.

55. "A Turin le Seigneur daigna bénir des efforts persévérants ; et ce qui semblait impossible il y a huit ans, se fait comme de soi-même par l'entremise de nos zélés confrères de Gênes", Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul, 3, 1851, p. 139.

56. Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul, 2, 1850, p. 197.

57. Cette information, que nous trouvons en MB IV, 67/7-8, a été répétée à l'occasion du centenaire des conférences, par A. FLICHE, dans Société de Saint Vincent de Paul, Paris, 1933, I, p. 178.

58. Società di mutuo soccorso di alcuni individui della compagnia di San Luigi eretta nell'oratorio di san Francesco di Sales, Turin, Speirani et Ferrero, 1850, 8 p. Comprend une Avvertenza signée "D. Bosco Giovanni" et le texte de son Regolamento.

59. Regolamento, art. 1.
60. Regolamento, art. 3.
61. Regolamento, ibid.
62. Regolamento, art. 4.
63. Regolamento, art. 10.
64. Regolamento, art. 8.
65. Regolamento, art. 12.
66. Regolamento, art. 14.
67. Regolamento, art. 9.
68. Società di mutuo soccorso ..., p. 3.
69. G. Bosco à D. Rademacher, Turin, 10 juillet 1850 ; Epistolario Motto, I, p. 103.
70. Sur Giuseppe Siccardi (1802-1857), brève notice de Mario MENGHINI, Enciclopedia Italiana, t. XXXI, p. 652.
71. C. de Cavour à Emile De la Rue, 18 décembre 1849. Cité par R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 430.
72. Sur "l'abolition de l'immunité ecclésiastique", je suis le chapitre publié sous ce titre dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 307-393.
73. Dans la lettre du 10 juillet 1850. Voir, ci-dessus, n. 69.
74. Armonia, n. 19, 1850 . Reproduit dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 308-309.
75. D'après T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 317.
76. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 317-320.
77. Les lois Siccardi dans G. D'AMELIO, Stato e Chiesa. La legislazione ecclesiastica fino al 1867, Giuffrè, 1961, p. 98-99. - La protestation des évêques d'après le résumé de T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 322.
78. Armonia, 41, 12 avril 1850. D'après la reproduction de Eugenio SPINA, Giornalismo cattolico e liberale in Piemonte (1848-1852), Turin, Studi e Ricerche ed., 1961, p. 142-143.
79. D'après l'Armonia, 12 avril 1850.
80. Récit détaillé de l'affaire dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 338-342.
81. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 350-

351 ; E. SPINA, Giornalismo ..., cit., p. 157.

82. Le texte dans T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 361.

83. "Pianezza, 4 agosto 1850. - M. R. P. Curato. La dichiarazione presentata a nulla serve. Essa non è che una giustificazione dell'operato contro quanto protesto' il Corpo episcopale dei R. Stati e lo stesso Capo della Chiesa, il Papa. Neppure Calvino avrebbe avuto difficoltà di dichiarare di avere, con tutta coscienza di non violare le leggi della Chiesa, stabilita la riforma. Un cattolico non puo' dispensarsi dal riconoscersi soggetto alle leggi della Cattolica Chiesa, ed avendo pubblicamente preso parte ad atti contrari alle medesime, non puo' dispensarsi dal ritrattarle pubblicamente (...) Del resto, caro Padre Curato, faccia riflettere all'infelice che si tratta di eternità, e lo scongiuri per le viscere di Gesù Cristo a non lasciarsi dall'umano rispetto strascinare a sacrificare la sua anima, perduta la quale tutto è irrimediabilmente perduto (...)" (Cette lettre, reproduite en partie seulement par T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 361-362, l'a été en totalité par E. SPINA, Giornalismo ..., cit., p. 165.)

84. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 362.

85. R. ROMEO, Cavour e il suo tempo, II, p. 437-440.

86. T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 368-369.

87. Longue description de l'arrestation de l'archevêque dans une lettre de celui-ci au chanoine Luigi Anglesio, reproduite par T. CHIUSO, La Chiesa in Piemonte ..., t. III, p. 371-376.

88. Le 25 septembre 1849, don Bosco écrivait de Murialdo à don Borel : "Lodo a tutto cielo la intrapresa sottoscrizione di cui desidero anch'io far parte ..." (Epistolario Motto I, p. 89.) D'après don Lemoyne (MB III, 553/5-11), repris par F. Motto dans son commentaire de ladite lettre (note à la ligne 3), il s'agissait de la pétition du 26 septembre 1849 au ministre de l'Intérieur visant à obtenir la disparition des obstacles au retour de l'archevêque dans le diocèse. Mais on ne nous dit pas si sa signature figurait à la suite de la pétition.

89. Le décret d'expulsion fut daté du 25 septembre 1850.

90. En MB IV, 108-109, don Lemoyne n'a étayé sur aucun argument valide le voyage de don Bosco à Fenestrelle. Les attestations des antichi allievi qu'il invoque sont des plus vagues. On ne connaît aucune attestation de don Bosco lui-

même. Quant au voyage à Lyon dans les mois qui suivirent, le seul Giovanni Battista Anfossi, alors très jeune, en a témoigné (MB IV, 110/27-30).

91. Conversation du 1er janvier 1876, dans G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 3, p. 46-56.

92. La réalité de ce premier voyage - que don Lemoyne a daté de 1847 - semble attestée par la lettre du rosminien Gilardi à don Bosco, le 4 avril 1850 : "... Onorandoci una seconda volta della sua presenza Ella ci farebbe un nuovo regalo ..." (citée par F. MOTTO, Epistolario I, p. 100, note à la ligne 25). Mais ses détails, tels que les rapportent MB III, 249-251, construites principalement sur Documenti III, 151-152, sont aléatoires. Les explications attribuées à Federico Bocca, qui aurait alors accompagné don Bosco (voir MB III, 249/31 à 250/2), concernaient peut-être le voyage de 1850. A cette date, Bocca avait de bonnes raisons d'aller commenter aux rosminiens les plans de construction dessinés par lui et sur lesquels don Bosco devait s'expliquer à Stresa.

93. MO 221/27 à 222/44. Ce récit a reparu dans G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 3, p. 49-51. Sur Pietro Giuseppe De Gaudenzi (1812-1891), voir L. MOTTI, Vita di mons. Pietro Giuseppe De Gaudenzi, vescovo di Vigevano, Tromello 1923.

94. Sur la vie d'Antonio Rosmini (1797-1854) l'oeuvre fondamentale est La vita di Antonio Rosmini, scritta da un sacerdote dell'Istituto della Carità e riveduta e aggiornata dal prof. Guido Rossi, Rovereto, 1959, 2 vols, 844 et 788 p. Sur les années qui nous occupent ici, voir M. F. MELLANO, Anni decisivi nella vita di A. Rosmini (1848-1854), Rome, Pont. Università Gregoriana, 1988, 170 p. Sur la pensée de Rosmini, pages très intéressantes de M. SCIACCA, Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento, 2ème éd., Milan, Marzorati, 1963, p. 263-312.

95. Dalla missione a Roma, Turin, 1881.

96. Sur "la troisième phase de la question rosminienne", voir G. MARTINA, Pio IX (1851-1866), Rome, 1986, p. 595-611.

97. D'après la lettre de G. Bosco au rosminien G. Fradelizio, Turin, 5 décembre 1849 ; Epistolario Motto I, p. 92-93.

98. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 11 mars 1850 ; Epistolario Motto I, p. 99.

99. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 15 avril 1850 ; Epistola-

rio Motto I, p. 101.

100. Même lettre, loc. cit., p. 101-102.

101. F. Puecher à A. Rosmini, 5 juillet 1850 ; rapport reproduit partiellement dans Epistolario Motto I, p. 102, note à la ligne 51.

102. D'après la lettre de G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 13 juillet 1850 ; Epistolario Motto I, p. 105.

103. Même lettre du 13 juillet 1850.

104. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 27 août 1850 ; Epistolario Motto I, p. 106.

105. Le 25 septembre, après être revenu à Turin, don Bosco était déjà à Castelnuovo (d'après sa lettre à G. Borel, Castelnuovo, 30 septembre 1850 ; Epistolario Motto I, p. 114).

106. Le fait du voyage, attesté par tout un courrier, est assuré. Mais ses circonstances, que les biographes de don Bosco ont longuement racontées, le sont moins. Le récit de don Lemoyne en MB IV, 128-132, construit principalement sur Documenti III, 310-311 et XLI, 49-50, est en partie fantaisiste. L'histoire - très vivante - du banquet que Rosmini aurait alors offert à une trentaine de convives, dont notre don Bosco, Nicolo' Tommaseo, Roggero Bonghi et Carlo Luigi Farini di Russi, dans la maison d'Anna Maria Bolongaro (MB IV, 130/6 à 132/25), quoique bâtie sur une conversation autour de don Bosco à la fin d'avril 1879 (d'après G. BARBERIS, Cronichetta autografa, cahier 12, p. 54-56), est, en l'état, un tissu d'invraisemblances. Le supérieur général des rosminiens, Bernardino Balsari, les stigmatisa en son temps dans une longue lettre à un périodique turinois datée du 13 février 1923 et reproduite honnêtement douze ans après par don Ceria en MB XVI, 613-616.

107. D'après la lettre de G. Bosco à A. Rosmini, Castelnuovo d'Asti, 25 octobre 1850 ; Epistolario Motto I, p. 116. Je suppose qu'au bout d'un mois don Bosco n'avait pas changé d'avis.

108. Considérations intéressantes sur le catholicisme de Rosmini dans F. TRANIELLO, Società civile e società religiosa in Rosmini, Bologna, Il Mulino, 1966, p. 243.

109. Observation de A. BERNARD, Pédagogie, théorie et pratique de l'éducation chez Antonio Rosmini, Manosque, chez l'auteur, 1980, p. 241.

110. D'après M. SCIACCA, Il pensiero italiano .., cit., p. 232-235.

111. G. Bosco à G. Fradelizio, s. l., s. d., dans Epistola-

rio Motto I, p. 113.

112. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, 30 septembre 1850 ; Epistolario Motto I, p. 114. G. Bosco à A. Rosmini, Castelnuovo d'Asti, 25 octobre 1850 ; Epistolario Motto I, p. 116.

113. Lettre du 25 octobre 1850, citée note précédente.

114. Photographie de ce passeport en MO Ceria, p. 196, hors-texte.

115. Récit des journées milanaïses de don Bosco en MB IV, 175-180, qui dépendent, entre autres, de notes de G. BARBERIS, Cronichetta varie mani, cahier III, reproduites en FdB 794, E10 à 795 A1, à dater peut-être originellement du 3 juillet 1875.

116. Supplique éditée d'après son enregistrement en Epistolario Motto I, p. 90.

117. Voir Epistolario Motto I, p. 95-97.

118. D'après Epistolario Motto I, p. 95, note à la lettre 45.

119. Voir MB IV, 45-50.

120. D'après Epistolario Motto I, p. 117.

121. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 7 janvier 1851 ; Epistolario Motto I, p. 119.

122. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 15 janvier 1851 ; Epistolario Motto I, p. 120.

123. L'acte en ACS 38, Turin, St François de Sales ; le contenu dans F. GIRAUDI, L'oratorio di Don Bosco, 1935, p. 99. Explications sur la tontine dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 85.

124. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 28 mai 1851 ; Epistolario Motto I, p. 126.

125. Reproduction en fac-similé de ce plan dans Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, III, pièce I.

126. Voir Epistolario Motto I, p. 128, note.

127. Voir MB IV, 268/11-13.

128. G. Bosco à Victor Emmanuel, 13 juin 1851 ; Epistolario Motto I, p. 128.

129. De Andreis à G. Bosco, 5 juillet 1851 ; MB IV, 275-276.

130. Brève description dans G. BROSIO, Relazione I, p. 24.

Développements probablement gratuits du discours du P. Bar-
rera par G. Bonetti, dans la Storia dell'Oratorio (Bollet-
tino salesiano, juin 1881, p. 9-12). Ces développements ont
été répétés en MB IV, 277-279.

131. Le 27 juillet 1851. Voir Epistolario Motto I, p. 132.

132. Voir Epistolario Motto I, p. 132-134.

133. Voir P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e
sociale, p. 85.

134. Récit retranscrit en MB IV, 287/15-18.

135. G. Borel à P. Ponte, Turin, 23 octobre 1851 ; éd. MB
IV, 315/1-2.

136. G. Bosco à F. Puecher, Turin, 22 octobre 1851 ; Epis-
tolario Motto I, p. 134.

137. D. BERTOLOTTI, Descrizione di Torino, p. 372 ; cité
par P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale,
p. 86.

138. G. Bosco à l'intendant général des finances, copie
s. d. (vers le 9 décembre 1851) ; Epistolario Motto I,
p. 136.

139. Circulaire signée : "I Promotori e le Promotrici",
Turin, 20 décembre 1851 ; Epistolario Motto I, p. 139-141.

140. "... Il giorno che D. Belia e D. Reviglio indossaro-
no la veste clericale si fece nell'Oratorio una festa con
inviti a pranzo. Fra i commensali vi era Can. Nicco. Marian-
na fece bollire la carne nel caffè perchè riuscisse un les-
so più gustoso. Era il 1851." (Documenti XLI, 62.) Marianna
était la soeur de Margherita Occhiena, mère de don Bosco.
En MB IV, 231/7-11, ce détail a été glosé pour illustrer
l'ascétisme de don Bosco qui aurait "mangé avec indifféren-
ce cette viande nauséabonde et apprécié sa tasse de café à
la graisse".

141. Art. "Domenica scorsa ...", Armonia, 4 juillet 1851.
Noter que cet article, à juger par son fond et par sa forme,
fut écrit par don Bosco lui-même.

142. Même article.

143. G. Borel à P. Ponte, Turin, 23 octobre 1851 ; éd.
MB IV, 313-315.

144. "... Io credo che l'origine della disunione, che fin-
ora deplorasi fra di noi, provenga dal non aver un capo ove
dirigersi e dal troppo mutismo che vi regna : e non sono io
il solo a deplorare questa cosa. Procuri la R. V. di rime-
diare a questi inconvenienti e sarà tolto il fomite della

disunione" (P. Ponte à G. Borel, Rome, 4 novembre 1851 ; éd. MB IV, 316-317.)

145. Déposition de Leonardo Murialdo au procès de canonisation de don Bosco, session CXXXVII, recopiée par A. CASTELLANI, Il beato Leonardo Murialdo, I, Rome, 1966, p. 404.

146. "Vi furono sempre delle persone che contrarie al buon andamento dell'Oratorio andavano a gara a metere (sic) della zinzania (sic) fra i giovani, chelo frequentavano, non lasciando mai passare la più minima occasione per trarre motivo a disordini e credendo di avere trovato il mezzo di riescire nel loro intento nei giovani" (G. BROSIO, Relazione II, p. 1.)

147. "Una congiura segreta per ridurre (sic) l'Oratorio al nulla (così dicevano loro) e fra i capi di essa erano i Signori Preti ... che frequentavano l'Oratorio" (G. BROSIO, Relazione I, p. 16.)

148. "In queste due circostanze le prediche non mancavano d'incoraggiarci ad abbandonare l'Oratorio dicendoci che Ididio si trovava dappertutto e in qualunque luogo si poteva farsi santo."

149. L'épisode en G. BROSIO, Relazione I, p. 16-19, a été recopié en MB IV, 375-377. Celui qui va suivre et qui doit être daté certainement des semaines consécutives à la circulaire du 20 décembre 1851, classait Brosio parmi les partisans décidés de don Bosco. Les invitations de dimanche en dimanche avaient été vraisemblablement antérieures. Sauf erreur, il conviendrait donc d'intervertir les deux épisodes en MB IV.

150. G. BROSIO, Relazione II, p. 1-4.

151. L'assemblée fut-elle convoquée lors de la solennité de saint François de Sales, le dimanche 31 janvier 1852, jour où don Bosco fut exaspéré par le sermon peu catholique du franciscain Vitale Ferrero ? (Cet épisode en MB IV, 349-351.)

152. "... una questione che riguardava al nostro onore" (Brosio).

153. Brosio, qui prit la peine de reconstituer comme il pouvait tout son discours dans la Relazione.

154. En MB IV, 373/17 à 374/27, le récit de l'entrevue, censé recopier (guillemets !) Brosio, a été en fait adouci par le biographe.

155. Selon MB IV, 373/5, l'autorisation d'ouvrir cet oratoire fut délivrée par la municipalité le 15 février 1852.

156. D'après deux récits parallèles enregistrés l'un en Documenti XLI, 72, l'autre en Documenti XLIII, 29-30, puis amalgamés en MB IV, 381/14 à 382/28.

157. "... La burasca (sic) minacciata (sic) si quieto' a poco a poco, ed i Signori avversari anche questa volta hanno fatto fiasco, e noi per indispettirli di più e far loro vedere che poco ci importava delle loro parole abbiamo aumentato tutti i divertimenti ..." (G. BROSIO, Relazione II, p. 4) Ce fragment a été lui aussi transformé en MB IV, 383/8-12 (entre guillemets) où c'est l'"adversaire", qui est "indispettito". Don Bosco cherche à "sventare le sue arti".

158. G. BROSIO, Relazione II, p. 4-5. Voir MB IV, 383/13-22.

159. Voir MB IV, 493-498.

160. Voir MB IV, 285-287.

161. Précisions biographiques sur Michele Rua, Giovanni Cagliero et Giovanni Battista Francesia, d'après la "Scheda biografica dei salesiani professi (1862-1870)", dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 527-540.

162. ACS 110, Documents personnels de don Bosco. Ed. MB IV, 378-379.

163. Dossier sur cette loterie en ACS 112, Lotterie, reproduit en FdB 397 E3 à 399 D9. La pièce principale est le livret intitulé Catalogo degli oggetti offerti per la lotteria a beneficio dell'Oratorio maschile di S. Francesco di Sales in Valdocco, Turin, P. De Agostini, 1852, XVIII-160 p. Prix : F. 0,50. On y trouve successivement : "Appello della Commissione alla pietà dei concittadini in data del gennaio 1852" (p. V-X). - "Piano della lotteria approvata dall'Intendente Generale di Torino con Decreto del 9 dicembre 1851" (p. XI-XII). - "Membri della Commissione. Promotori. Promotrici" (p. XIII-XVIII). - "Catalogo ..." (p. 1-158). Histoire de cette loterie dans MB IV, chap. XXVIII-XXXV, passim ; P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 86-87 ; et G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", dans Torino e Don Bosco, dir. G. Bracco, I, p. 130-133.

164. Liste commentée dans P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 87-88.

165. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 24 décembre 1851 ; Epistolario Motto I, p. 141-142.

166. Art. "Abbiamo già ...", Armonia, 13 mars 1852 (OE XXXVIII, 18).

167. G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", art. cit., p. 132.
168. Catalogo degli oggetti offerti ..., p. 157.
169. Art. "La commissione direttrice ...", Armonia, 11 mai 1852.
170. Les réponses des évêques ont été réunies en ACS 112, Lotterie, et éditées en MB IV, 408-410, 464-466. F. Motto les a résumées en Epistolario I, p. 158, note à la ligne 1.
171. MO 229/96-98.
172. D'après P. STELLA, Don Bosco nella storia economica e sociale, p. 87.
173. Verbale dell'estrazione della lotteria a beneficio dell'Oratorio maschile di San Francesco di Sales in Valdocco, 14 juillet 1852, Archives de la Ville de Turin ; recopié dans G. BRACCO, "Don Bosco e le istituzioni", art. cit., p. 133. Voir aussi MB IV, 467, note 1.
174. "Lotteria femminile", Armonia, 13 novembre 1852 (voir OE XXXVIII, p. 23).
175. MO 231/132-135.
176. A. d'Angennes à G. Bosco, Vercelli, 8 juin 1852 ; éd. MB IV, 430-431 ; L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 12 juin 1852 ; éd. MB IV, 431.
177. Formule du journal La Patria, 21 juin 1852. Voir MB IV, 446/5-7.
178. Délégation signée F. Ravina, Turin, 19 juin 1852 ; éd. MB IV, 432.
179. MB IV, 434-436.
180. Contrairement à l'habitude, l'Armonia n'a pas décrit la fête. Son article prometteur "Benedizione dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco", Armonia, 23 juin 1852, fut un bref résumé de l'origine et du but de cet oratoire, presque certainement rédigé par don Bosco pour "recommander chaudement aux Piémontais de secourir cette noble institution" (OE XXXVIII, p. 22). On trouve un récit passablement ampoulé de la fête dans La Patria, journal politique et littéraire, 21 juin 1852, article qui fut recopié par don Bonetti dans la Storia dont il va être question. Description de la fête dans la Storia dell'Oratorio, in Bollettino salesiano, août 1881, p. 10-12 ; description reprise et un peu développée en MB IV, 440-447.

181. Ode "Come augel di ramo in ramo ...", Storia dell'Oratorio, loc. cit., p. 10-11 ; recopiée en MB IV, 437-438.

182. L. Frasoni à G. Bosco, Lyon, 29 juillet 1852 ; éd. MB IV, 469-470.

183. G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 30 novembre 1852 ; Epistolario Motto I, p. 175-176.

184. Lettre éditée en MB IV, 488-489.

185. Epistolario Motto I, p. 172.

186. Epistolario Motto I, p. 177.

187. Un récit dans G. BARBERIS, Cronichetta varie mani, cahier III ; photocopie FdB 798 E3 à 799 A3. Un autre récit dans une lettre de Stefano Vacchetta à Giacomo Bellia, Turin, 25 décembre 1852, malheureusement trop léchée, semble-t-il, pour être tout à fait authentique dans la copie des Documenti XLI, 77-80. Histoire de la catastrophe dans la Storia dell'Oratorio, in Bollettino salesiano, octobre 1881, p. 9-11. Les différentes sources ont été compilées en MB IV, 507-516.

188. G. Bosco au curé de Capriglio, Turin, 6 décembre 1852 ; Epistolario Motto I, p. 178.

189. Formule des suppliques à Pie IX. Voir la note suivante.

190. D'après trois suppliques de G. Bosco à Pie IX, vers le 30 novembre 1852 ; Epistolario Motto I, p. 176-178.

I N D E X

- Abderanne, musulman d'Espagne, 52.
 Abel, personnage biblique, 109.
 Abelly, Louis, 146.
 Abraham, personnage biblique, 109.
 Achab, personnage biblique, 112.
Acta Apostolicae Sedis, périodique, 8, 56.
 Adam, personnage biblique, 109, 110, 191.
 Agricola, "préfet", 47.
 Albigeois, 50.
 Alessandria, Italie, 149, 208.
 Alexandre III, pape, 190, 235.
 Alexandre le Grand, roi, 107.
 Alexandre, Noël, 63.
 Alfieri di Sostegno, Carlo, 216.
 Alfieri di Sostegno, Cesare, 17, 206.
 Alfieri, Vittorio, 129.
 Allemagne, 10, 187.
 Alphonse de Liguori, saint, 50, 87, 102, 104.
 Alpignano, Piémont, 23.
 Amadei, Angelo, 8.
Amico (L') della gioventù, périodique, 142-144, 149, 170.
 Ananias, personnage biblique, 126.
 Anfossi, Giovanni Battista, 140.
Angelo custode, compagnie, 35, 36. Dévotion, 36. Oratoire de Turin, 153, 183, 215, 219, 220, 224. Et voir : Divoto dell'Angelo custode.
 Angennes, Alessandro d'. Voir : D'Angennes.
 Anglesio, Luigi, 239.
 Ansart, André-Joseph, 146, 148, 171.
 Antiochus, personnage biblique, 111.
 Antonelli, Giacomo, 160, 183, 230, 234, 247.
 Antonucci, Benedetto Antonio, 182, 204, 234.
 Aporti, Ferdinando, 167.
 Apulie, Italie, 187.
 Aragon, Espagne, 190.
 Archives centrales salésiennes (ACS), 8, 57, 59, 60, 118, 122, 127, 172, 176, 231, 232, 233, 242, 245, 246.
 Arcisate, Italie, 77.
 Arduino, Innocenzo, 181.
 Aristobule, 107.
 Arlus, 51, 52.
Armonia (L'), périodique, 8, 141-142, 148, 152, 154, 161, 162, 171, 173-176, 200, 203, 204, 205, 206, 208, 227, 228, 234, 238, 243, 245, 246.
 Ars, France, 18.
 Aubert, Roger, 236.
 Audisio, Guglielmo, 72.
 Augustin d'Hippone, saint, 52, 61.
 Autriche, 85, 127, 137, 139, 141, 149, 151, 160.
 Avigliana, Piémont, 35.
Avvisi ai cattolici, écrit de don Bosco, 5, 6, 185, 191-

- 194, 234, 236.
 Azarias, personnage biblique, 126.
 Azeglio, d'. Voir : D'Azeglio.
- Bailly, Emmanuel, 196.
 Balbo, Cesare, 132, 141.
 Ballerini, Antonio, 211.
 Balsari, Bernardino, 241.
 Barberis, Giulio, 7, 73, 117, 170, 240, 241, 242, 247.
 Baricco, Pietro, 16, 55, 56, 215.
 Barolo, Tancrede Falletti, marquis de, 11, 12, 16, 55.
 Barolo, Giulia Falletti de, née Colbert, 9-16, 18-21, 31, 35, 54-56, 68, 69, 78, 79, 82, 83, 85, 86, 116, 119, 120, 164, 220.
 Barrera, prêtre, 183, 217, 243.
 Barucchi, Francesco, 228.
 Baruffi, Filippo Giuseppe, 215.
 Barzaghi, Gioachino, 232.
 Baudrillart, Alfred, 8.
 Baunard, Louis, 237.
 Bavière, 160.
 Becchi (I), hameau de Castelnovo d'Asti, 89, 224.
 Bellagarda, Maddalena, mère Giacinta, 23.
 Bellarmin, Robert, saint, 85.
 Belleville-sur-Saône, France, 236.
 Bellezza, Maria, 216.
 Bellia (ou Belia, ou Beglia), Giacomo, 219, 243, 247.
 Bellisio, Bartolomeo, 100, 127.
 Bellono, Giorgio, 217, 228.
 Benoît de Nursie, saint, 49.
 Benoît XIV, pape, 50.
 Bérault-Bercastel, historien, 40, 41, 45, 48, 49, 61, 63, 64.
- Bergier, Nicolas-Sylvestre, 87.
Berlinische Monatschrift, périodique, 7.
 Bernard, André, 241.
 Bernard de Clairvaux, saint, 61.
 Bert, Amedeo, 186, 188, 190, 194, 195, 234, 235.
 Bertagna, clerc, 100.
 Berto, Gioachino, 117.
 Bertolotti, Davide, 243.
 Bianchi, Rocco, 197.
 Bianchi Giovini, Aurelio, 140.
 Bible, 5, 106, 107, 189, 235. Lecture de la -, 108-109.
Bibliofilo cattolico, périodique, 127.
 Biella, Italie, 226.
 Blachier, Federico, 217.
 Blaise de Sébaste, saint, 47, 64.
 Bocca, Federico, 98, 212, 227, 240.
 Boggio, Pier Carlo, 135, 169.
 Bohème, 187.
Bollettino salesiano, périodique, 8, 172, 175, 176, 233, 234, 243, 246, 247.
 Bologne, Italie, 211.
 Bolongaro, Anna Maria, 241.
 Bonetti, Giovanni, 117, 153, 167, 172, 175, 234, 243, 246.
 Bonghi, Roggero, 241.
 Bordonio, Giuseppe Antonio, 105.
 Borel, Giovanni, 10, 20-22, 26, 28, 30, 33, 35, 38, 39, 40, 57, 59, 61, 67, 68, 69, 71, 72, 77, 79, 81, 82, 83, 88, 90, 95, 96, 113, 116-120, 139, 153, 159, 216, 217, 219, 220, 224, 228, 233, 239, 241, 242, 243, 244.
 Borghino, Bernardo, 166.
 Borgo Dora, Turin, 12, 17, 221, 223, 228.

- Borsarelli, Rosa Maria, 55, 56.
 Bosco, Margherita. Voir : Occhiena.
 Bosco di Ruffino, Teresa, 34.
 Bosco, Teresio, 117.
 Bosio, Antonio, 88.
 Botta, imprimeurs, 56, 120, 174, 234.
 Botta, médecin, 83.
 Bouchet, Clémence, 23.
 Bracco, Giuseppe, 56, 61, 118, 242, 245, 246.
 Braido, Pietro, 61, 63, 121, 126, 173, 176.
 Branzini, Giovanni Battista, 214.
 Bremond, Henri, 124.
Breve catechismo per li fanciulli, 60, 90-95, 121.
Breve ragguaglio della festa, brochure, 174, 234.
 Brosio, Giuseppe, 127, 154, 157, 158, 165, 167, 172-176, 184, 217, 221-223, 233, 234, 242, 244, 245.
 Buffa, Domenico, 149.
 Buttigliera d'Asti, Piémont, 9.
 Buzzetti, Giuseppe, 219.
- Cafasso, Giuseppe, 9, 10, 22, 34, 68, 78, 88, 105, 124, 159, 216, 224.
 Caffasso, médecin, 83.
 Cagliero, Giovanni, 224, 245.
 Caïn, personnage biblique, 107, 109.
 Calmet, Augustin, 107.
 Calosso, Giovanni, 161.
 Calvi, Eusebio, 57.
 Calvin, Jean, 50, 52, 65, 141, 193, 239.
 Canals Pujol, Juan, 58.
 Canonico, Tancredi, 56.
 Capetti, Giselda, 57.
 Capriglio, Piémont, 88, 231, 247.
- Carpano, Giacinto, 113, 142, 175.
 Casale, Piémont, 88.
 Castellani, Armando, 244.
 Castello dei Merli, près de Casale, 119, 120.
 Castelnuovo d'Asti, Piémont, 57, 62, 67, 83, 88, 90, 116, 119, 120, 145, 156, 180, 214, 224, 241, 242.
 Casti, Giovanni Battista, 200.
 Catéchisme diocésain. Voir : Breve catechismo.
Cattolico (Il) istruito, oeuvre de don Bosco, 191, 194, 236, 237.
 Caviglia, Alberto, 57, 63, 108, 125.
 Cavour, Camille Benso, comte de, 74, 132, 149, 150, 200, 207, 238.
 Cavour, Gustave Benso, marquis de, 74, 142, 162, 216.
 Cavour, Michele Benso, marquis de, 74, 76, 113, 117, 118.
Cenno storico dell'oratorio, écrit de don Bosco, 61.
 Ceria, Eugenio, 8, 112, 127, 241, 242.
 Cerrato, Natale, 124.
 Chablais, Savoie, 59.
 Chambéry, Savoie, 14.
Charbonnerie, société, 129.
 Charité, filles de la, 196.
 Charité, institut de la, 173, 210, 212.
 Charles-Albert, roi, 127, 133, 136, 137, 150, 169, 187, 188.
 Charles Borromée, saint, 27, 50.
 Charles Quint, empereur, 50.
 Charvaz, André, 195.
 Chiantore, Giovanni, 55.
 Chieri, Piémont, 21, 23, 24, 25, 26, 57, 67, 89, 101, 173.

- Chiuso, Tommaso, 168, 169, 207, 238, 239.
 Cinzano, Piémont, 24.
Civiltà cattolica, périodique, 141, 170.
 Civitavecchia, Italie, 161.
 Cocchi, Giovanni, 153, 159, 172, 174, 179, 220.
 Colbert, famille, 11. Et voir Barolo.
 Collegno, Giuseppe Maria Luigi Giacinto Provana, comte de, 42, 74, 76, 118, 127.
 Collet, Pierre, 146.
 Colombo, Felice, 35.
 Comollo, Carlo, 24.
 Comollo, Giuseppe, 24.
 Comollo, Luigi, 6, 23-28. Biographie, 6, 23-28, 41, 57, 58.
 Concile, congrégation romaine, 112, 127.
Conciliatore (Il) torinese, périodique, 141, 151, 154, 156, 171, 173, 176.
Concordia (La), périodique, 170.
 Condorcet, Antoine Caritat, marquis de, 63.
 Consolata, église de Turin, 71, 83, 181, 206.
 Consolata, rue de Turin, 16, 56.
 Constance, empereur, 52.
 Constantin, empereur, 52, 186.
 Constantin Copronyme, empereur, 52.
Convitto ecclesiastico, Turin, 4, 9, 10, 23, 28, 34, 41, 90, 105, 239.
 Cornay, Charles, 49, 64.
 Cotta, Giuseppe, 217.
 Cottin, Giacinto, 228.
 Cottolengo, Giuseppe, saint, 12, 147, 164.
 Cottolengo, rue de Turin, 10, 14, 16, 40.
 Cottolengo, hôpital, 23, 81, 164, 227.
Cristiano (Il) guidato, oeuvre de don Bosco, 144-148, Custoza, Italie, 149, 169.
 Dabormida, Giuseppe, 149.
 D'Agliano, Lorenzo, 228.
 D'Amelio, Giuliana, 238.
 D'Angennes, Alessandro, 228, 246.
 Daniel, personnage biblique, 109, 110, 126.
 Danna, Casimiro, 155, 173.
 David, personnage biblique, 109, 111.
 D'Azeglio, Costanza, 129, 168.
 D'Azeglio, Emanuele, 168.
 D'Azeglio, Massimo, 132, 150, 151, 204, 206.
 D'Azeglio, Roberto, 138.
 De Andreis, Giovanni Maurizio, 242.
 Decancq, Bart, 128.
 De Gaudenzi, Pietro, 210, 225, 240, 245.
 Delahaye, Jean-Baptiste, 42.
 De la Rue, Emile, 238.
 Delaunay (ou De Launay), Claudio, 150, 206.
 Delumeau, Jean, 124.
 De Mattei, Pasquale, 84, 119, 123.
Denier de S. Pierre, oeuvre, 159, 160, 161, 162, 182.
 Denis, dom, bénédictin, 171.
 Deux-Siciles, royaume, 160.
Dévot (Le) de l'Ange gardien. Voir : Divoto ...
 Dieu, 36, 71, 82, 91, 111, 162, 184, 221. Aide de -, 69. Ami de -, 157. Amour de -, 37, 84, 103. - et la Bible, 108. Bonté de -, 36, 51, 87, 88, 103. - dans le catéchisme diocésain, 92. Colère de -, 53. Commandements de -, 93. Confiance en -, 147. Don à -, 84, 85. Gloire de -, 91, 147,

- 212, 233. Grâce de - 54, 94.
 Homme de - , 156. - juge, 87, 91, 92. - des Juifs, 112.
 Merveilles de - , 126. Miracles de - , 48. Miséricorde de - , 86, 87, 88. Oeuvre de - , 53. Offense de - , 37.
 Parole de - , 103, 108, 229.
 Présence de - , 91. Révélation de - , 191. - et le salut, 110. Volonté de - , 9, 10, 15, 91, 251.
 Dina, personnage biblique, 111.
 Dioclétien, empereur, 52.
Divoto (Il) dell'Angelo custode, oeuvre de don Bosco, 35-37, 60, 61, 84, 146.
Documenti per scrivere, 8, 57, 116, 122, 127, 169, 176, 240, 241, 243, 245, 247.
 Dodin, André, 124.
 Domodossola, Italie, 210.
 Dupré, Giuseppe, 226.
 Durando, Giacomo, 132.
 Durando, Marcantonio, 138, 169.
- Ecoles chrétiennes, frères, 42, 43, 81, 166, 224.
 Eglise, 5, 52, 53. - arche de salut, 163. - catholique, 186, 191, 193, 207, 239. Divinité d'une - , 192-193.
 Définition de l' - , 43, 44.
 Droit de l' - , 202. Fondation de l' - , 111. - des hérétiques, 192, 193, 194.
 Histoire de l' - , 40, 46, 190 ; et voir Storia ecclesiastica. - de Jésus Christ, 185, 186. Lois de l' - , 205, 207. - non catholiques, 236. - primitive - , 188. Privilèges de l' - , 200, 201, 202. - romaine, 187, 188, 194, 195. - vaudoise, 189, 192.
 Véritable - , 163, 185. - et vérité, 213. Vie de l' - , 50.
- Elie, personnage biblique, 108, 109.
 Elisée, personnage biblique, 109, 111.
 Emanuele Filiberto, place de Turin, 38.
 Enfants malades, hôpital de Paris, 16.
Epistolario, 8, 57, 59, 62, 116, 118, 119, 120, 121, 233, 239, 240-243, 246, 247.
Esercizio di divozione, oeuvre de don Bosco, 86-88, 120, 146.
 Espagne, 52.
 Esther, personnage biblique, 109.
 Etats sardes. Voir : Sardaigne.
 Etienne de Belleville, 195, 237.
 Europe, 151, 161, 196.
- Falconi, Carlo, 234.
 Falletti de Barolo, 11. Et voir : Barolo.
 Farini di Russi, Carlo Luigi, 241.
 Fenestrelle, Piémont, 208, 209, 239.
 Ferrero, Giacinto, 23, 41, 57, 62, 125, 169, 175, 234, 237.
 Ferrero, Vitale, 244.
 Filippi, frères, 70, 71, 72, 77, 117, 216.
 Fleury, Claude, 40, 62.
 Fliche, Augustin, 237.
Fondo Don Bosco (FdB), 8, 59, 118, 119, 121, 122, 127, 170, 172, 176, 231, 233, 245, 247.
 Fontaine, Nicolas, 125.
 Fontainebleau, France, 51.
 Fradelizio, Giuseppe, 210, 240, 241.
 France, 131, 148, 160, 161, 165, 187, 190, 196.
 Francesia, Giov. Batt., 224, 245.

- François de Paule, saint, 47, 48.
- François de Sales, saint, 7, 31, 32, 50, 59, 104, 119, 123, 148, 179, 180, 232, 244. Et voir : Saint François de Sales, oratoire.
- Franconi, Luigi, 78, 90, 98, 122, 135, 153, 197, 204-209, 224, 229, 247.
- Gaète, Italie, 160, 161, 183, 211, 212.
- Galère, empereur, 52.
- Gamba, oratorien, 67.
- Garrigou-Lagrange, Réginald, 61.
- Gastaldi, Lorenzo, 154, 173.
- Gastini, Carlo, 181, 219, 233.
- Gattino, Agostino, 228, 229.
- Gazzetta del popolo, périodique, 140, 141, 151, 172, 200, 206.
- Gazzetta piemontese, périodique, 142.
- Gédéon, personnage biblique, 109.
- Gélase, pape, saint, 49.
- Gênes (Genova), Italie, 130, 136, 145, 149, 150, 151, 197, 201, 237.
- Genève, Suisse, 187.
- Genta, oratorien, 67.
- Giacomelli, Giovanni, 100.
- Giardiniera, auberge, 78, 97.
- Giardiniera, rue de Turin, 73, 77, 216.
- Giaveno, Piémont, 35, 181, 182, 233.
- Gilardi, Carlo, 212, 216, 240, 241, 242.
- Gioberti, Vincenzo, 131, 132, 135, 139, 140, 149, 150, 168.
- Giorda, Stefano, 181.
- Giornale della società d'istruzione e d'educazione, périodique, 173.
- Giovane provveduto, oeuvre de don Bosco, 4, 6, 83, 100-106, 123, 124, 144, 146, 155.
- Giovannino, frère des Ecoles chrétiennes, 62.
- Giraudi, Fedele, 118, 119, 127, 242.
- Gobinet, Charles, 102, 124.
- Goggia, Giacomo, 226.
- Gomorre, ville biblique, 111.
- Gorce, Denys, 62.
- Gotti, Vincenzo Lodovico, 63.
- Gozzi, Gaspare, 61.
- Grande Bretagne, 186.
- Grégoire le Grand, saint, 61.
- Grégoire VII, pape, 164.
- Grégoire XVI, 18, 44, 45, 132, 164.
- Guala, Luigi, 68.
- Guichonnet, Paul, 168.
- Guida (La) del popolo, périodique, 140.
- Harel, Elie, 64.
- Héliodore, personnage biblique, 108.
- Henri VIII, roi d'Angleterre, 50.
- Henrion, Matthieu-Richard-Auguste, 40, 41.
- Héraclius, empereur, 51.
- Hérode, 107.
- Hervé de la Croix, frère des Ecoles chrétiennes, 42, 43.
- Heurtebize, Benjamin, 125.
- Hollande, 10.
- Hyrkan, Jean, 107.
- Ignace de Loyola, saint, 50.
- Islam, 45, 50.
- Isidore le laboureur, saint, 51, 64.
- Isola Bella, Italie, 209.
- Istruttore (L') del popolo, périodique, 144.
- Italie, 4, 112, 123, 127, 129, 131, 132, 137, 141, 145, 168, 186-188, 196.
- Ivrea, Italie, 228, 246.
- Jacob, personnage biblique, 109.
- Jacques, apôtre, saint, 186.

- Jannée, Alexandre, 107.
 Jansénius, 50.
 Japon, 49.
 Jaricot, Pauline, 18.
 Jean-Baptiste de la Salle, saint, 50, 148.
 Jean Chrysostome, saint, 61.
 Jemolo, Arturo Carlo, 141, 169, 170.
 Jérôme de Stridon, saint, 193.
 Jérusalem, 50, 107, 108, 163.
 Jésus Christ, 36, 45, 92, 101, 146, 181, 239. Catéchisme diocésain, 92, 93. Divinité de - , 51. Doctrine de - , 43, 188, 193. Eglise de - , 185, 193. Epouse de - , 102. - eucharistique, 26, 27, 94. Imitation de - , 147, 157. - et les Juifs, 163. - médiateur, 5, 189. Pape vicaire de - , 6, 43, 162, 163, 183, 184, 194. Paroles de - , 235. Passion de - , 86. - et la religion, 191, 192.
 Joas, personnage biblique, 112.
 Job l'Iduméen, personnage biblique, 109, 158.
 Jonas, personnage biblique, 108, 109.
 Jonathan, personnage biblique, 111.
 Josaphat, personnage biblique, 112.
 Joseph, Ancien Testament, 109.
 Joseph, saint, époux de Marie, 146, 197.
 Josèphe, Flavius, 107.
 Judith, personnage biblique, 109.
 Julien l'Apostat, empereur, 51, 52.
 Kant, Emmanuel, 5, 7.
 Lacqua, Giuseppe, 88.
 Lanza, Giovanni, écrivain, 54, 55, 120.
 La Marmora, Alfonso Ferrero, 151.
 Larissé, comte de, 34, 35.
 Latran, conciles du, 45, 51, 190, 235.
 Lazare, personnage évangélique, 111.
 Le Maître de Sacy, Louis-Isaac, 125.
 Lemoyne, Giovanni Battista, 8, 57, 59, 117, 118, 157, 167, 170, 172, 173, 233, 239, 240, 241.
 Léon, pape, saint, 49.
 Lepan, Edouard-Marie-Joseph, 63.
Letture cattolique, périodique, 230.
 Levra, Umberto, 55.
 Lhomond, Charles-François, 44.
 Lidwine de Schiedam, sainte, 36.
 Liguori. Voir : Alphonse de Liguori.
 Lombardie, 77, 130, 139.
 Londres, 144.
 Loriquet, Jean-Nicolas, 44, 45, 54, 63, 64, 65.
 Louis de Gonzague, saint, 50, 83, 84, 98, 103, 123, 198, 219. Compagnie de saint - , 96-97, 98, 122, 178, 198, 231, 237. Et voir : Sei domeniche.
 Lucerna (ou Luserna), Piémont, 185, 190.
 Luther, Martin, 45, 50, 52, 63, 65, 141, 187, 193.
 Lyon, France, 189, 190, 208, 209, 229, 235, 236, 247.
 Macchabées, personnages bibliques, 109.
 Macedonius, quatrième siècle, 51.
Maddalene, religieuses, 15, 16, 18, 23, 32, 56, 86.

- Madonna degli Angioli, église de Turin, 153.
 Madonna di Campagna, sanctuaire de Turin, 71, 78.
 Mahomet, 193.
 Maine-et-Loire, France, 10.
 Maistre, Joseph de, 5, 53.
 Majeur, lac, Italie, 209.
 Malte, ordre de, 171.
 Mangelot, Eugène, 8.
Maniera facile per imparare la Storia sacra, oeuvre de don Bosco, 36, 61.
 Marchetti, comte Melina, 39.
 Margherita Bosco. Voir : Occhiena.
 Margotti, Giacomo, 141.
 Marguerite de Cortone, sainte, 36.
 Marie, 7, 36. Chapelet, 104-105, 115. Dévotion à - , 37, 104, 105. Grâce de - , 189. Immaculée conception de - , 31. Litanies de - , 115. Maternité de - , 27, 51. - mère de Dieu, 82. Petit office de - , 101, 106. - patronne du Refuge, 14. Mois de - , 146, 197. Sept allégresses de - , 105. Sept douleurs de - , 87.
 Marie auxiliatrice. Eglise, 30. Filles de, 56.
 Marietti, Giacinto, 44, 55, 63.
 Martina, Giacomo, 174, 234, 240.
 Marx, Karl, 130.
 Massé, D., 55.
 Mastai-Ferretti, Giovanni Maria, 132, 164. Et voir : Pie IX.
 Maulévrier, Maine-et-Loire, France, 10.
 Maurice et Lazare, ordre des saints, 230.
 Maxime de Turin, saint, 49.
 Maximien, empereur, 52.
 Maximin Hercule, empereur, 52.
 Mazzini, Giuseppe, 129, 161.
 Mellano, Maria Franca, 240.
Memoriale, manuscrit de don Borel, 59, 117.
Memorie biografiche, 7, 8, 57, 59, 60, 117, 118-122, 169, 170, 172-174, 176, 231, 233, 237, 239-243, 245-247.
Memorie dell'Oratorio, 8, 9, 32, 33, 54, 57-62, 70, 82, 113, 115-122, 126-128, 138, 152, 169, 170, 172, 174, 180, 209, 233, 240, 242, 246.
Mendicita istruita, oeuvre, 42, 215, 230.
 Menghini, Mario, 238.
 Michel, Ernest, 237.
 Midali, Mario, 63.
 Milan, Italie, 169, 214, 232.
 Misaël, personnage biblique, 126.
Miséricorde, église de Turin, 176.
 Mission, prêtres de la, 137, 169.
 Moïse, personnage biblique, 109, 110.
 Molinari, Franco, 63, 237.
 Moncalieri, Piémont, 17.
 Mondovi', Piémont, 173.
 Monte dei Cappuccini, Turin, 152.
 Montesquieu, Charles de Secondat de, 134.
 Morazetti, Paola, 55.
 Moreno, Luigi, 141, 246.
 Moreno, Ottavio, 217.
 Moretta, Giovanni Battista, 68, 70, 71, 95, 117.
 Motti, L., 240.
 Motto, Francesco, 8, 59, 60, 61, 239, 240, 246.
 Mouffetard, rue de Paris, 196.
 Mugnano, Italie, 18.
 Mulini della Dora (Moulins de la Doire), Turin, 38, 39, 40, 70, 74, 223.

- Murialdo, hameau de Castelnuovo, 239.
 Murialdo, Leonardo, 113, 220, 244.
 Murialdo, Roberto, 113, 216.
 Naples, Italie, 18, 130, 133.
 Napoléon Ier, 51, 98.
 Nestorius, 51, 52.
 Nice, France, 124, 197, 209, 237.
 Nicée, concile, 50.
 Nigra, Pietro, 123.
 Nîmes, France, 196.
 Ninive, Assyrie, 112.
 Noë, personnage biblique, 109, 110, 111.
 Notta, Giovanni Battista, 215.
 Novara, Italie, 144, 150, 153, 154, 159, 214.
 Occhiena, Margherita, 89, 99, 243.
 Occhiena, Marianna, 243.
 Oleggio, Italie, 214.
Opere edite (OE) de G. Bosco, 8, 170, 245, 246.
Opinione (L'), périodique, 62, 140, 142.
 Oratoire. Voir : Angelo custode, Saint François de Sales, San Luigi.
 Origène, 108.
 Ortalda, Giuseppe, 183.
 Oudinot, Nicolas-Charles, 161.
 Ozanam, Frédéric, 196, 237.
 Pacchiotti, Sebastiano, 20, 35, 61, 68, 69.
 Palazzolo, Carlo, 100.
 Pallavicino, Ignazio, 215.
 Palma, Giovanni Battista, 160.
 Paraner, Jean-Jacques, 234.
 Paravia, Giambattista, 60, 123.
 Pareto, Lorenzo, 201.
 Paris, 16, 55, 110, 144, 148, 196.
 Parme, Italie, 117.
 Parone, Luigi, 100.
 Pastori, Genoveffa, mère Eulalia, 23.
Patria (La), périodique, 229, 230, 246.
 Paul, apôtre, saint, 186.
 Paul ermite, saint, 51.
 Pellico, Silvio, 14, 54, 55, 197, 219.
 Pentateuque, Bible, 109.
 Perboyre, Gabriel, 49, 64.
 Perosa, Piémont, 185.
 Perrone, Ettore, 206.
 Pescarmona, Alessandro, 99.
 Philippe, frère des Ecoles chrétiennes, 62.
 Philippe Néri, saint, 26, 50, 103, 148, 173.
 Philomène, sainte, 10, 12, 56.
 Photius, patriarche, 52.
 Pianezza, près de Turin, 207, 239.
Piccola Casa, oeuvre Cottolengo, 12.
 Pie V, pape, saint, 50.
 Pie VI, pape, 45, 50.
 Pie VII, pape, 51.
 Pie IX, pape, 133, 135, 137, 138, 140, 144, 160, 161, 163, 164, 171, 174, 182, 184, 201, 210, 234, 247.
 Piémont, 11, 21, 77, 129, 132, 133, 134, 139, 149, 151, 160, 162, 165, 169, 185, 188, 199, 210, 214, 217, 218.
 Pierre, saint, 44, 54, 111, 162, 163, 189, 192, 193, 211.
 Pinardi, Francesco, 75, 77, 78, 81, 88, 95, 99, 100, 116, 117, 118, 121, 127, 158, 213, 215, 216.
 Pinelli, Pier Dionigi, 151.
 Pinerolo, Piémont, 185, 190.
 Pittavino, Buonfiglio, 206, 207.
Platani, rue de Turin, 153.
 Pô, fleuve, 38.
 Pô, rue de Turin, 136.
 Pollone, Giuseppe, 34, 35.

- Ponte, Pietro, 100, 219, 220, 224, 243, 244.
 Porta Nuova, Turin, 153.
 Porta Palazzo, Turin, 11, 221, 223.
 Porta Susina, Turin, 211.
 Portici, Italie, 234.
 Prague, 144.
 Prever, philippin, 22.
 Priscille, sainte, 18.
 Prusse, 186.
 Puecher, Francesco, 62, 210, 212, 218, 241, 243.
 Rademacher, Daniele, 199, 238.
 Rattazzi, Cipriano, 107.
 Ratti, G., 55.
 Ravina, Filippo, 246.
 Reffo, Eugenio, 172.
 Refuge, oeuvre Barolo, 3, 9, 10, 11-16, 17, 19, 20, 21, 22, 23, 28, 30, 31, 32, 34, 35, 37, 38, 40, 55, 57, 67, 69, 70, 72, 74, 75, 78, 81, 86, 88, 89, 95, 118.
 Regina Margherita, corso, Turin, 158.
 Renaldi, Lorenzo, 141.
 Rendu, soeur Rosalie, 196.
 Repertorio domestico, manuscrit de don Bosco, 99, 122, 123.
 Reviglio, Felice, 219, 243.
 Ricerche storiche salesiane, 7, 8, 58, 59, 128, 173.
 Rigault, Georges, 62.
 Risorgimento, mouvement, 4, 129-132, 138-140, 145, 168, 210.
 Risorgimento (Il), périodique, 140.
 Rites, congrégation romaine, 56.
 Robespierre, Maximilien de, 52.
 Roget de Cholex, comte, 11, 55.
 Rohrbacher, François, 40.
 Rollon, "capitaine normand", 64.
 Romagne, Italie, 132.
 Rome, 5, 28, 41, 44, 68, 79, 116, 132, 160, 161, 182, 183, 188, 196, 201, 219, 244.
 Romeo, Rosario, 149, 168, 170, 171, 175, 238, 239.
 Rondo', lieu-dit de Turin, 115.
 Rosaire, chapelle des Becchi, 224.
 Rose de Lima, sainte, 50, 51.
 Rosmini, Antonio, 5, 142, 173, 209, 210-211, 212, 213, 214, 215, 216, 240, 241, 242.
 Rossi, Guido, 240.
 Rossi, Pellegrino, 160.
 Rotureau, Gaston, 60.
 Rousseau, Jean-Jacques, 50.
 Rouziès, Urbain, 8.
 Rovereto, Trentin, 210.
 Royaumont, Bible de, 107, 110, 125, 126.
 Rua, Michele, 223, 245.
 Sacré-Coeur, dames du, 149.
 Saint François d'Assise, église de Turin, 29, 35, 74.
 Saint François de Paule, oeuvre de Turin, 21.
 Saint François de Sales, église, 216, 217, 218, 225, 228-229, 230. Loterie de 1852, 218, 222, 225-228, 245, 246.
 Oratoire, 4, 6, 8, 12, 28, 29, 31-35, 40, 42, 59, 61, 70, 77, 90, 95, 96-100, 113-116, 119, 121, 138, 142, 151, 153, 155, 156, 161, 162, 164, 173, 174, 177-184, 197, 199, 209, 212, 215-218, 220-222, 224, 227. Règlement de l'oratoire - , 6, 96, 122, 177-180, 231, 232, 233.
 Saint Joseph, soeurs de, 14, 16, 22.
 Saint Pierre aux Liens (San

- Pietro in Vincoli), cimetière de Turin, 32, 33, 34, 35, 37, 59.
- Sainte Anne (ou Sant'Anna), soeurs de, 15, 16, 55, 56, 68, 86.
- Sainte Marie Madeleine, soeurs de. Voir : Maddalene.
- Sainte Pélagie, oeuvre de Turin, 34, 42.
- Saints Martyrs, église de Turin, 11, 105, 197.
- Salomon, personnage biblique, 109.
- Saluzzo, Piémont, 208, 217.
- Samson, personnage biblique, 109.
- San Carlo, église de Turin, 206.
- San Domenico, église de Turin, 227.
- San Donato, quartier de Turin, 223.
- San Giorgio Canavese, Italie, 224.
- San Luigi, oratoire, Milan, 232.
- San Luigi, oratoire, Turin, 153, 172, 183, 215, 219, 220, 224.
- San Martino, église de Turin, 38, 39, 40, 74. Oratoire, 223.
- San Martino, vallée alpestre, 185.
- San Michele, sagra, 182.
- San Paolo, oeuvre pie, 234.
- San Pietro in Vincoli. Voir : Saint Pierre aux Liens.
- Sant'Anna. Voir : Sainte Anne.
- Santa Filomena, ospedaletto, 9, 10, 16-19, 20, 54, 56, 67, 68, 70, 78, 79, 81, 83, 88.
- Santa Rosa (ou Santarosa), Pietro de' Rossi di, 206-207.
- Santa Teresa, église de Turin, 203.
- Sardaigne, 132, 133, 144, 149, 184, 190, 197, 208.
- Sassi, près de Turin, 81.
- Saül, personnage biblique, 109.
- Savoie, 130, 188, 190.
- Sciacca, Michele, 240, 241.
- Sébaste, Arménie, 47.
- Secco, Luciano, 107, 125.
- Sei domeniche, brochure de don Bosco, 83, 84, 104, 119, 120, 123, 146.
- Sennachérib, personnage biblique, 112.
- Seth, personnage biblique, 109.
- Severino, brochure de don Bosco, 128.
- Sèvres, rue de Paris, 16.
- Sibour, Marie-Dominique-Auguste, 110.
- Siccardi, Giuseppe, 199, 200, 201, 203, 206, 238.
- Sicile, 48, 133.
- Simon le magicien, 51.
- Simonino, Giuseppe Eligio, 183.
- Sistema (Il) metrico, oeuvre 165-167, 175, 176. Dialogues, 167.
- Soave, Francesco, 107, 125.
- Soave, Pancrazio, 77, 82, 90, 95, 121.
- Società di mutuo soccorso, brochure de don Bosco, 198, 237, 238.
- Sodome, ville biblique, 111.
- Soglia Ceroni, Giovanni, 201.
- Speirani, Giulio, 23, 41, 54, 55, 57, 62, 120, 123, 125, 169, 175, 234, 237.
- Spina, Eugenio, 238, 239.
- Statuto, Etats sardes, 5, 132-134, 136, 168, 203.
- Stella, Pietro, 57-63, 117, 119-124, 126, 170, 174, 175, 243, 245, 246.
- Storia dell'Oratorio, oeuvre de G. Bonetti, 167, 172, 175, 176, 234, 243, 246, 247.

- Storia ecclesiastica, oeuvre de don Bosco, 5, 40-54, 62, 63, 64, 65, 107, 112, 125, 127, 139, 140, 143, 164, 169, 175, 189, 235.
- Storia sacra, oeuvre de don Bosco, 5, 62, 83, 106-113, 124-127, 143.
- Stresa, Italie, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 240.
- Stupinigi, près de Turin, 71.
- Suisse, 187.
- Superga, sanctuaire près de Turin, 71.
- Sussolino, Margarita, 60.
- Syrie, 112.
- Tesio, Giuseppe, 33, 34.
- Thérèse d'Avila, sainte, 50.
- Thônes, Savoie, 23.
- Tihon, Paul, 124.
- Tobie, personnage biblique, 109.
- Tommaseo, Niccolo', 131, 241.
- Torras, Alfonso, 8.
- Toscane, Italie, 133.
- Traniello, Francesco, 172, 241.
- Transtevere, Rome, 144.
- Trente, concile, 51, 52, 53, 65.
- Trèves, Allemagne, 48.
- Tribuna (La) del popolo, périodique, 140.
- Tunineti, Giuseppe, 172, 173.
- Turchi, Giovanni, 217.
- Turin, 3, 6-8, 10, 12, 15-17, 21, 23, 31, 36, 39, 42, 43, 54, 61, 62, 72, 74, 83, 88, 89, 91, 95, 96, 102, 105, 116, 118, 119, 121, 129, 134, 136, 137, 140, 141, 144, 145, 148, 149, 154, 155, 157, 161, 173, 181, 182, 185, 186, 195, 197, 200, 201, 204-206, 208, 209, 214, 215, 223, 224, 226, 227, 230-232, 234, 237, 241, 243, 247.
- Unità cattolica, périodique, 57, 123.
- Univers (L'), périodique, 206.
- Vacant, Alfred, 8.
- Vacchetta, Stefano, 247.
- Valdo, Pierre, 187, 189, 190, 193, 194, 235.
- Valdocco, quartier de Turin, 4, 10, 12, 30, 81, 88-91, 97, 113, 114, 119, 138, 140, 151, 154, 157, 159, 164, 167, 169, 173, 177, 178, 183, 184, 210, 211, 214, 216, 219, 223, 224.
- Valfré, Sebastiano, 50.
- Valinotti, Francesco, 162.
- Vallées piémontaises des vauds, 186, 187, 188.
- Valsesia, Piémont, 99.
- Vanchiglia, Turin, 153, 159, 172.
- Vatican II, concile, 112, 123, 124.
- Vaucher, ministre réformé, 187.
- Vaucher, André, 64.
- Vaudois, 4, 6, 133, 136, 185, 186-189, 234, 235, 236.
- Vercelli, Piémont, 99, 153, 225, 228, 246.
- Verner (ou Werner, Vernier, Verny), martyr, 48, 64.
- Verolengo, Piémont, 77.
- Vérone, Italie, 235, 236.
- Victor Emmanuel II, roi, 150, 215, 242.
- Vienne, Autriche, 144, 149.
- Vinay, Valdo, 235.
- Vincent de Paul, saint, 50, 144-148, 170, 196. Conférences de - , 145, 195-197, 237. Et voir : Cristiano guidato.
- Vogliotti, Alessandro, 136.
- Vogt, Albert, 8.
- Vola, Giambattista, 113, 154, 172.
- Voltaire, François-Marie Arouet, 50, 63, 64.

Table des matières

Introduction	3
Abréviations courantes	8
Chapitre I : L'AUMONIER DE SANTA FILOMENA	9
Le premier poste de don Bosco, 9. - Les oeuvres sociales des Barolo, 10. - Le Refuge, 11. - L' <u>ospedale</u> Santa Filomena, 16. - L'esprit des oeuvres Barolo, 19. - Don Bosco au Refuge, 20. - Les <u>Cenni Comollo</u> de 1844. - L'oratoire Saint François de Sales au Refuge Barolo, 28. - Le cimetière de S. Pierre aux Liens, 32. - Le Dévot de l'Ange Gardien (1845), 35. - Les Moulins de la Dora, 37. - La publication de l'Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles, 40. - La confection de l'Histoire ecclésiastique, 43. - Les thèses explicites ou sous-jacentes de la <u>Storia ecclesiastica</u> , 50. - Notes, 54.	
Chapitre II : ETRE MAITRE CHEZ SOI	67
Don Bosco est fatigué, 67. - La casa Moretta et le pré Filippi, 70. - La proposition du 8 mars 1846, 73. - Le hangar Pinardi, 77. - Le choix inévitable, 78. - La maladie de juillet 1846, 82. - Deux livrets de pieux exercices, 83. - L'installation dans la maison Pinardi, 88. - Le Petit catéchisme du diocèse, 90. - Ecole du dimanche et cours du soir, 95. - L'organisation de l'oratoire Saint François de Sales, 96. - Naissance de la "maison de l'oratoire", 99. - Le <u>Giovane provveduto</u> (1847), 100. - La <u>Storia sacra</u> (1847), 106. - Le fonctionnement de l'oratoire primitif, 113. - Notes, 116.	
Chapitre III : LE TEMPS DES RUPTURES (1848-1849)	129
Le <u>Risorgimento</u> de l'Italie, 129. - Le <u>Statuto</u> piémontais de 1848, 132. - Le clergé et les réformes en Piémont, 134. - Don Bosco et le <u>Risorgimento</u> , 138. - La presse dans la bataille politique, 140. - L' <u>Amico della gioventù</u> (1848-1849), 142. - L'Esprit de saint Vincent de Paul,	

144. - La tourmente de 1848-1849, 149. - Les oratoires de Porta Nuova et de Vanchiglia, 153. - Don Bosco chez lui, 154. - Le Denier de Saint Pierre au Valdocco, 159. - L'initiation au système métrique décimal, 164. - Notes, 168.

Chapitre IV : LA CONSOLIDATION DE L'ORATOIRE S. FRANÇOIS DE SALES

177

Le Projet de Règlement de l'oratoire S. François de Sales, 177. - L'affermissement de l'oeuvre locale, 180. - La fête des chapelets de Pie IX (21 juillet 1850), 182. - L'amorce d'une polémique, 184. - L'histoire des vaudois, 186. - L'apologétique antivadoise de don Bosco, 189. - Les conférences de S. Vincent de Paul à Turin, 195. - La Société de secours mutuel de l'oratoire S. François de Sales, 197. - Les lois Siccardi (9 avril 1850), 199. - Les éclats de l'archevêque Fransoni, 204. - Don Bosco et l'archevêque emprisonné, puis exilé, 208. - Don Bosco et l'abbé Rosmini, 209. - L'achat de la maison Pinardi (19 février 1851). - Une véritable église, 216. - La crise des oratoires, 219. - La loterie de 1852, 225. - La bénédiction de l'église S. François de Sales (20 juin 1852), 228. - Notes, 231.

Index

249